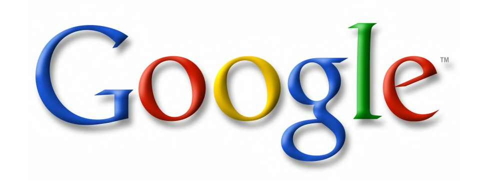
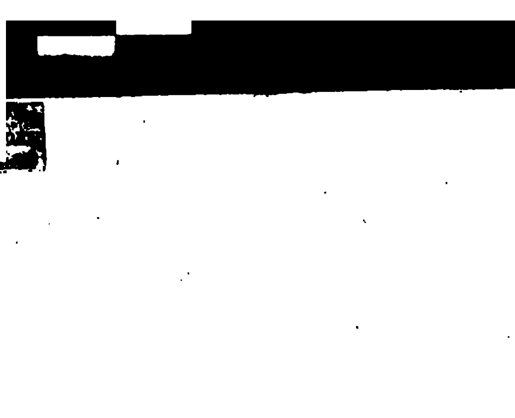
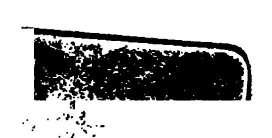








à l'Université d'Oxford,
ce 30 janvier, 1914, —
Edward S. Dodgson.



COURS D'HISTOIRE

RACONTÉE AUX ENFANS,

ADOPTÉ POUR LA MÉTHODE ÉLÉMENTAIRE DE M. LÉVI.

OUVRAGES DE M. LÉVI.

Éphémérides classiques, 4 vol. in-12. br. 12 f.
Nouveaux élémens d'histoire générale, 1 vol. in-18. br. 3 f. 50 c.
Énigmes historiques, 1 vol. in-18. br. 1 f. 50 c.
Études géographiques, 1 vol. in-18. br. 3 f. 50 c.
Questionnaire géographique, 1 vol. in-18. br. 75 c.
Mnémosyne classique, 1 vol. in-18. br. 2 f. 50 c.
La Physique popularisée, ou les Pourquoi et les Parce que, 1 vol. in-64. br. 60 c.
L'Omnibus du langage, 1 vol. in-18. br. 75 c.
Esquisses historiques, 1 vol. in-18. br. 2 f. 50 c.
Reines de France, 1 vol. in-18. br. 2 f. 50 c.
Manuel de la méthode historique et géographique, adoptée pour les Ouvrages élémentaires racontés aux Enfans. Brochure in-8. 1 f.
Échelle des peuples, depuis la création jusqu'à nos jours. Grand tableau. 1 f. 25 c.
Géographie racontée à la Jeunesse, 2 vol. in-18. br. 4 f.
Tour du monde, ou les premières études géographiques, 1 vol. in-18. br. 1 f.
Esquisses littéraires, 1 vol. in-18. br. 2 f. 50 c.
Revue chronologique de l'Histoire de France, 1 vol. in-18. br. 75 c.
Manuel historique des peuples anciens et modernes, 1 vol. in-18. br. 1 f. 25 c.
Leçons premières de littérature. 1 v. br. 1 f. 50 c.
La Mère institutrice, ou Lectures religieuses, morales et littéraires pour les jeunes personnes. Journal d'éducation et d'instruction. Par an. 10 f.

Tableaux historiques composés pour l'enseignement des Histoires racontées, de M. Lamé Fleury :

Histoire Sainte. — Histoire Ancienne. — Histoire Grecque. — Mythologie. — Histoire Romaine. — Histoire du Moyen Age. — Histoire de France. — Histoire d'Angleterre. — Géographie. — Mœurs et coutumes des Egyptiens. — Mœurs et coutumes des Grecs. — *Mœurs et coutumes* des Romains.

Chaque Tableau se vend séparément 50 centimes.

L'HISTOIRE

DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

RACONTÉE AUX ENFANS;

PAR

M. LAMÉ FLEURY,

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES D'ÉDUCATION.

A PARIS,

CHEZ P. DUFART, LIBRAIRE,

QUAI MALAQUAIS, N° 7;

A St.-PÉTERSBOURG, CHEZ J.-F. HAÜER ET Cie.

1836.



AVERTISSEMENT.

L'Histoire de la découverte de l'Amérique forme, sans contredit, une des périodes les plus intéressantes des annales des peuples modernes.

Cependant les expéditions aventureuses dont elle fut le résultat ne se trouvent point tellement liées aux faits contemporains, qu'il ne nous ait semblé plus rationnel de les présenter sous un point de vue tout-à-fait indépendant de l'histoire générale de la même époque. Nous n'avons fait en

cela que suivre l'exemple donné par plusieurs écrivains célèbres, qui, en traitant à part cette importante période, n'avaient point pourtant, comme nous, pour excuse la nécessité de se renfermer dans le cadre étroit auquel nous sommes forcé de nous astreindre.

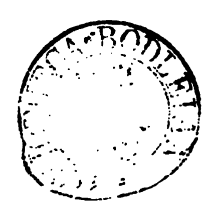
L'objet déterminé de notre cours raconté ne nous a point permis d'envisager cette époque sous son aspect philosophique; mais il nous a paru mieux approprié à l'enseignement élémentaire d'essayer de faire comprendre à nos lecteurs par quels progrès de l'esprit humain et de l'art de la navigation Christophe Colomb et ses continuateurs furent conduits à tenter cette merveilleuse entreprise, que de si glorieux succès devaient couronner. Nous avons pensé également qu'il ne serait point sans intérêt pour *de jeunes* esprits déjà préparés à des

considérations plus sérieuses, par un développement gradué des connaissances historiques, de voir les obstacles qui s'étaient opposés si long-temps aux voyages de découvertes s'évanouir devant les efforts de quelques hommes de génie.

Le petit Ouvrage que nous publions aujourd'hui n'est donc point seulement destiné à mettre à la portée des jeunes intelligences les principaux événemens qui préparèrent et suivirent la découverte du Nouveau-Monde, mais encore à leur inculquer de bonne heure des idées exactes sur la marche progressive de la raison humaine; c'est dans ce but que nous avons fait précéder le récit des voyages de Colomb d'un aperçu succinct des diverses tentatives faites par les voyageurs de l'antiquité et du moyen âge, pour accroître les connaissances géographiques, si bor-

nées avant la fin du quinzième siècle.

Cette histoire de la découverte de l'Amérique, ainsi que son titre l'annonce, ne s'étend point au-delà des premiers établissemens fondés par les Européens dans le Nouveau-Monde ; c'est là que nous avons dû nous arrêter quant à présent ; il nous a semblé que les navigations entreprises dans un but analogue, pendant les deux siècles suivans, devaient appartenir à une histoire spéciale des voyages modernes, et nous ignorons encore s'il nous est réservé d'atteindre un jour ce complément de la tâche laborieuse que nous nous sommes imposée pour amuser la jeunesse en l'instruisant.



L'HISTOIRE

DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

RACONTÉE AUX ENFANS.

LES ANCIENS NAVIGATEURS.

La plupart d'entre vous, sans doute, mes jeunes amis, n'ont jamais vu que dans des estampes, cette grande et ingénieuse machine que l'on nomme un navire, et avec laquelle on peut parcourir de longues distances sur mer, et visiter des contrées dont une immense étendue d'eau nous sépare.

Eh bien! si tout à coup on mettait *devant* vos yeux cette espèce de maison

flottante que des hommes courageux et habiles sont parvenus à faire mouvoir sur les flots, je suis sûr que vous diriez comme moi, que cette sorte de construction est une des plus belles inventions de l'esprit humain.

En effet, mes enfans, à la vue d'un vaisseau arrêté paisiblement près du rivage, vous me demanderiez peut-être à quoi peuvent servir ces mâts, ces cordages, ce gouvernail, qui semblent surcharger inutilement ce vaste bâtiment; mais votre curiosité se changerait bientôt en une juste admiration, lorsque je vous dirais que chacun de ces objets a un but d'utilité indispensable. Ainsi ces mâts qui s'élèvent comme les arbres des forêts, sont destinés à supporter de fortes traverses de bois, appelées VERGUES, autour desquelles sont roulées de larges pièces de grosse toile, que l'on nomme des VOILES; ces légères échelles de cordes, qui s'élèvent depuis le bord du navire jusqu'au sommet des mâts, servent à monter aux

matelots chargés de ployer et de déployer les voiles, et le gouvernail est une forte pièce de bois, dont l'objet est de donner au vaisseau la direction qu'il doit avoir. Celui qui tient le gouvernail porte le titre de PILOTE.

Un vaisseau dans le port, mes bons amis, semble un édifice désert et inhabité, où règne le silence et l'abandon; mais que le sifflet du pilote donne le signal du départ, vous voyez les matelots grimper aux échelles, et les mousses, qui sont de courageux enfans de douze à quinze ans, s'élancer avec agilité sur les vergues, pour dérouler les voiles que le vent gonfle aussitôt avec force. A l'instant même, le vaisseau se met en mouvement, et s'avance majestueusement sur la mer, avec un léger balancement, comme un beau cygne qui vogue sur les bassins de nos jardins. Alors, mes enfans, on comprend tout ce qu'il a fallu d'habileté aux hommes ingénieux qui ont construit cette machine à la fois élégante et solide, sur

laquelle d'intrépides marins vont s'exposer sans hésiter aux coups des vagues soulevées par les vents, aux orages des climats lointains, et aux dangers de toute espèce qui peuvent les assaillir sur des mers inconnues. Souvent plusieurs mois, des années même s'écoulent sans que ces hardis navigateurs aperçoivent autre chose que le ciel et l'eau, et il n'est pas rare d'en rencontrer dont la vie entière s'est passée dans cette existence laborieuse et pénible.

A présent, mes bons amis, vous comprendrez aisément qu'avant de parvenir à construire un de ces beaux navires que nous venons d'admirer, il fallut bien des siècles, et un grand nombre d'essais informes et sans résultat. Les premiers hommes ne surent que creuser un tronc d'arbre, ou réunir quelques planches, qu'ils faisaient mouvoir sur l'eau, au moyen de ces longues et fortes lattes de bois que l'on nomme des RAMES : plus tard, on eut *l'heureuse* idée de planter un mât, auquel

fut attachée une voile flottante, pour que le vent aidât les rameurs à faire glisser cette simple embarcation sur les flots. Plus tard encore, on construisit avec plus d'art et d'élégance de pesans vaisseaux qui prirent le nom de GALÈRES, et ne marchaient qu'avec le double secours des voiles et des rames.

Ce fut ainsi, mes jeunes amis, que les anciens peuples sur lesquels je vous ai déjà raconté tant d'histoire, construisirent pendant bien des siècles, les navires dont ils faisaient usage. C'étaient des galères dont se servaient les Égyptiens, les Phéniciens, les Israélites, les Carthaginois, les Grecs, les Romains même pour leurs voyages et leurs combats sur mer, et quoique ces sortes de vaisseaux fussent bien loin de la perfection de ceux que l'on construit aujourd'hui, ils contribuèrent quelquefois à de grands et mémorables événemens.

Mais quelque difficile que fût la construction d'un navire, il l'était encore plus,

mes bons amis, de trouver un moyen de le diriger en pleine mer, où il n'y a point, comme sur terre, des lieux où l'on peut se reconnaître et se reposer, ou des bois, des montagnes, des chemins que les voyageurs peuvent se faire indiquer. Dès le plus ancien temps, les marins apprirent à se conduire sur les flots, en suivant la direction des astres, dont vous savez que les Chaldéens avaient observé le cours; mais en outre, de peur de s'égarer, lorsque le temps serait sombre et nébuleux, ils avaient soin de ne point perdre les rivages de vue, et ce n'était qu'avec la plus grande défiance qu'ils s'abandonnaient aux vagues. Cependant plusieurs nations entreprirent des navigations qui passèrent pendant long-temps pour des efforts tellement surnaturels, que l'on y mêla des récits fabuleux et mensongers, et vous n'avez point oublié sans doute, les voyages des Phéniciens, fondateurs d'Argos et de Carthage; celui des Argonautes sur la *mer Méditerranée* et le Pont-Euxin, et la

célèbre navigation que Néarque accomplit par ordre d'Alexandre-le-Grand, depuis le cours de l'Indus jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate. Dans ces temps reculés, un voyage sur mer de quelques mois passait pour une action presque incroyable, et l'on ne citait qu'un très petit nombre d'hommes qui eussent osé se livrer à des entreprises que le marin le moins habile de nos jours accomplirait sans la moindre inquiétude.

Aussi, mes enfans, à cette époque, le monde que nous habitons était-il fort mal connu des hommes même les plus savans de l'Europe et de l'Asie. On disait bien à la vérité que la terre était ronde comme une boule, et que les eaux de la mer en couvraient la plus grande partie; on assurait aussi qu'il existait à des distances considérables des contrées qu'habitaient des nations d'une figure étrange et bizarre; et Platon, ce savant philosophe qui fut le disciple et l'ami du sage Socrate, dont je vous ai raconté la

triste fin dans l'histoire grecque, avait écrit quelque part que cette terre éloignée portait le nom D'ATLANTIDE, parce que ATLAS fils du dieu Neptune y avait régné autrefois ; mais il ajoutait en même temps que l'Atlantide était séparée du monde entier, par l'immense étendue de la grande mer, à laquelle, pour ce motif, on donna le nom d'Océan Atlantique.

Or, il faut que je vous dise que l'exagération et la crédulité à laquelle sont toujours portés les ignorans, avaient répandu parmi les anciens peuples une profonde horreur pour les flots de l'Océan, que l'on supposait habités par des monstres dévorans ou des divinités malfaisantes, car il n'y a point de chimère extravagante que la peur ne puisse produire. Quelques uns assuraient sérieusement que l'entrée de cette mer inconnue était gardée par un géant, et rapportaient mille autres contes tout aussi ridicules que ceux des fées dont on amusait autrefois les petits enfans. D'autres enfin disaient que Dieu punirait

certainement ceux qui oseraient essayer d'atteindre ces terres lointaines, et pour que personne ne pût avoir l'idée de s'exposer à de pareils périls, les deux montagnes qui forment le détroit de Gadès ou de Gibraltar, par lequel, comme vous savez, la mer Méditerranée se joint à l'Océan, passèrent pendant long-temps pour les dernières bornes du monde.

Eh bien ! mes enfans, il vint un moment où ces voyages si long-temps redoutés parmi les nations même les plus éclairées, cessèrent d'être un objet de terreur, et quoiqu'il subsistât encore de grandes erreurs et des préjugés effrayans contre les longues navigations, quelques hommes courageux conçurent la pensée d'approfondir ces mystères, sur lesquels tant de générations jusqu'alors avaient à peine osé fixer leur attention. Grâce à l'ingénieuse invention de la boussole, par Flavio Gioja, ce simple marin d'Amalfi, dont je vous ai parlé ailleurs, les pilotes apprirent enfin un moyen in-

faillible de se diriger en pleine mer, et ils ne craignirent plus de s'avancer sur l'Océan.

C'est l'histoire des découvertes qui suivirent celle de la boussole, que je veux vous faire connaître à présent. Déjà dans d'autres livres, mes bons amis, j'ai eu occasion de vous nommer l'Amérique, et de vous parler des voyages que quelques hommes intrépides de divers pays entreprirent dans le Nouveau-Monde; mais ce n'est pas assez de savoir à quelle époque vécurent ces hardis voyageurs, ni même quel fut le résultat de leurs périlleuses entreprises; et si vous voulez bien me prêter un peu de cette attention que j'ai obtenue de vous en vous racontant d'autres histoires, je crois pouvoir vous promettre que vous ne serez pas fâchés de m'avoir écouté.

LES VOYAGEURS AU MOYEN AGE.

Depuis l'an 1269 jusqu'à l'an 1302.

Quand je vous ai raconté dans un autre livre, mes jeunes amis, l'intéressante histoire des croisades, je vous ai fait remarquer que ces expéditions guerrières avaient fait connaître aux peuples de l'Europe un grand nombre de contrées dont ils n'avaient eu aucune idée jusqu'alors; et un esprit tout nouveau de recherches et d'aventures s'était manifesté tout à coup chez quelques nations du moyen âge.

Les Vénitiens et les Génois, ces deux peuples d'Italie qui acquirent de bonne heure de grandes richesses par leur commerce à Constantinople et en Syrie, étaient devenus entre autres d'intrépides voya-

geurs. Long-temps même avant que la boussole eût été inventée, on avait vu des pilotes de ces deux nations entreprendre des navigations sur la Méditerranée sans autre guide que la connaissance imparfaite des astres, navigations à la vérité de courte durée, mais qui supposaient déjà une certaine audace dans ceux qui s'y livraient.

Cependant si l'imperfection de l'art du pilote ne permettait pas aux marins de plus longs voyages sur mer, quelques commerçans de Gênes ou de Venise, arrivés à Constantinople, avaient essayé de pénétrer par terre dans l'intérieur de l'Asie, et étaient même parvenus, à travers une multitude de privations et de dangers de toute espèce, à franchir les montagnes et les vastes plaines que parcourent encore aujourd'hui les tribus errantes des Tartare qui, à diverses époques, ravagèrent l'e pire d'Orient, ainsi que vous l'avez app dans l'Histoire du moyen âge.

Parmi ces hommes entreprenar-

bons amis, l'un des plus célèbres fut un simple marchand de Venise nommé Marco Polo, qui, conduit par son commerce dans la Haute-Asie, avait pénétré jusqu'aux contrées où régnaient les successeurs de Gengis-Khan, et même jusque dans les provinces les plus reculées de la Chine, occupées à cette époque par les Tartares. Ce Marco Polo, après avoir séjourné pendant plus de vingt-cinq ans dans le royaume du grand-khan, auquel il donnait le nom d'empire du Cathai, et avoir amassé dans ce pays des richesses considérables par son industrie et son habileté, résolut de retourner dans sa patrie pour y jouir paisiblement des grands biens qu'il avait gagnés par son travail. Mais à son arrivée à Venise, après une si longue absence, il lui prit fantaisie d'éprouver l'affection des parens qu'il y avait laissés, avant de leur faire connaître combien la fortune l'avait favorisé.

Plein de cette idée bizarre, Marco prit le costume et le bâton blanc d'un pauvre

voyageur, et se présenta à la porte du palais de sa famille, qui était riche et considérée dans le pays; mais en le voyant si misérablement vêtu, les domestiques le chassèrent comme un mendiant incommode; les maîtres eux-mêmes, attirés par ses plaintes, haussèrent les épaules, lorsqu'il leur cria qu'il était leur cousin Marco Polo; et il eut beau les prier d'avoir pitié de son infortune, ils lui tournèrent le dos en refusant de le reconnaître.

Mais le rusé Polo, mes enfans, n'avait fait cela que pour s'assurer si ses parens méritaient le bien qu'il se proposait d(leur faire; et quelques jours après, chan geant de rôle, il prit le nom d'un seignei asiatique, et se revêtit des plus riches c(tumes dont le grand-khan de Tartarie l avait fait présent : puis faisant inviter ingrats cousins à souper dans un pa somptueux qu'il venait d'acheter, il l reçut avec une magnificence tout-à orientale. Après le repas, où il af *d'exposer à leurs* yeux des crista--

porcelaines, des vases d'or et d'argent incrustés de pierreries, tandis que les conviés s'extasiaient sur l'élégance et le bon goût de l'illustre étranger, il fit apporter, sur la table même, les misérables haillons dont il s'était vêtu, peu de jours auparavant, pour se présenter à leur porte, et les faisant mettre en mille morceaux devant leurs yeux, il s'en échappa un si grand nombre de diamans, de rubis, de saphirs et d'émeraudes que toute la table en fut couverte.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mes bons amis, quelle fut la surprise et le regret de tous les parens de Marco, lorsqu'ils reconnurent, dans cet opulent étranger, celui qu'ils avaient si durement rebuté parce qu'ils le croyaient pauvre et misérable. Peu s'en fallut que plusieurs d'entre eux ne mourussent de honte de voir ainsi leur mauvais cœur connu de tout le monde; mais Marco, qui était généreux, après s'être amusé un moment de leur confusion, ne voulut pas tirer

d'autre vengeance de ces mauvais parens, et il ne permit à aucun d'eux de se retirer avant de l'avoir comblé de présens de toute espèce, afin que personne ne doutât du pardon qu'il leur accordait du fond de son âme.

Cependant le bruit du retour de Marco Polo à Venise, et des immenses trésors qu'il avait rapportés de ses courses lointaines, n'avait pas tardé à se répandre dans toute l'Italie, et chaque jour l'heureux voyageur était entouré de gens qui venaient le supplier de leur indiquer par quels moyens il avait pu acquérir des richesses si considérables. Alors Marco, pour satisfaire leur impatiente curiosité, leur racontait toutes les merveilles dont il avait été témoin dans ses voyages en Asie; il leur décrivait la magnificence presque incroyable dont le Grand-Khan des Tartares était environné dans sa capitale de Cambalu ou Pékin, qu'il disait être la plus grande ville du monde entier; *et parlait sans* cesse d'une île merveilleuse,

voisine de l'empire du Cathai, à laquelle il donnait le nom de CIPANGO : dans cette île miraculeuse, assurait-il, l'or était si commun que le palais du roi était entièrement couvert de lames de ce métal, comme en d'autres pays les toits sont couverts de lames de plomb ou d'ardoise; on y trouvait aussi des mines inépuisables de diamans et de pierreries, et elle était entourée d'une multitude de petites îles toutes plantées d'arbres odoriférans, qui produisaient des parfums exquis. En peu de temps, les récits de Marco Polo inspirèrent un si vif intérêt à tous ceux qui les entendirent, que, pour satisfaire à la curiosité publique, il se décida à les écrire et en faire faire un grand nombre de copies, parce qu'à cette époque on n'avait pas encore inventé l'imprimerie.

Mais ce qui excitait surtout l'ardeur et l'attention de tous les marins de ce temps, mes jeunes amis, c'est que Marco affirmait que pour atteindre cette merveilleuse île de Cipango, il suffisait de diriger

un navire à l'occident, à travers l'Océan atlantique, et que l'on parviendrait ainsi, après une traversée plus ou moins longue, à cette terre de l'or et des richesses.

Or, vous savez qu'à cette époque, personne encore, ni chez les anciens peuples, ni chez les nouveaux, n'avait osé s'aventurer en pleine mer : le petit nombre de navigateurs que la tempête avait forcés quelquefois de s'éloigner des rivages de l'Océan racontaient de cet élément des choses si terribles, et le représentaient peuplé d'une telle multitude de monstres marins, ou troublé par des ouragans si effroyables, que cette mer sans bornes, leur paraissait à jamais impraticable.

Quelques uns, à la vérité, assuraient avoir aperçu dans l'éloignement des îles ou des terres inconnues, mais elles leur avaient semblé inabordables, ou s'étaient dissipées à leur approche comme un brouillard. Ces récits fabuleux étaient *recueillis* avec avidité par la plupart des

marins ignorans et timides, et comme les connaissances géographiques de ce temps-là étaient fort bornées, ils avaient peine à croire qu'il pût exister d'autres contrées que celles qu'ils atteignaient après une courte traversée. L'Europe, la plus petite des trois parties de l'ancien monde, était la seule qui fût à peu près connue : la Haute-Asie n'avait été visitée que par quelques voyageurs, dont les récits étaient aussi remplis de milles contes; et de toute l'Afrique, qui passait pour une contrée où la chaleur du climat ne permettait à aucun être humain de vivre et de respirer, on ne connaissait que les bords de la Méditerranée alors couverts de villes riches et populeuses, comme vous l'avez vu dans différentes histoires.

LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Depuis l'an 1395 jusqu'à l'an 1486.

Cependant, mes jeunes amis, le temps était arrivé où l'usage de la boussole n'était plus un secret pour aucun des peuples de l'Europe, et cette heureuse application des propriétés de l'aiguille aimantée, que je vous ai expliquées dans un autre livre, allait ouvrir une carrière nouvelle au génie et à l'activité de l'homme. Chaque nation maritime s'empara promptement de cette précieuse invention, et bientôt plusieurs peuples se signalèrent par des entreprises glorieuses et utiles.

Aidés de cet ingénieux instrument, quelques marins espagnols furent les premiers à tenter de découvrir des terres *nouvelles*, et à diriger des navires sur

cet Océan qui avait été si long-temps l'objet de tant de craintes et de récits fabuleux. En peu d'années on vit des pilotes de cette nation s'éloigner des rivages d'Europe plus qu'aucun navigateur, jusqu'alors, n'avait osé le faire, et atteindre plusieurs îles déjà situées à une assez grande distance de l'Espagne, mais plus voisines de l'Afrique, que les anciens peuples avaient connues, dit-on, sous le nom d'Iles-Fortunées, à cause de la fertilité de leur sol et de la douceur de leur climat. Ces îles, mes enfans, sont celles que l'on nomme aujourd'hui les Canaries, et c'est de cette contrée que viennent ces jolis petits oiseaux jaunes appelés « Serins », dont le ramage est si agréable à entendre, et qui sont faciles à apprivoiser.

Encouragés par l'exemple de ces navigateurs, quelques années après la découverte des Canaries, des marins portugais, l'une des nations formées en Espagne depuis que les Maures avaient été

presqu'entièrement chassés de cette partie de l'Europe, s'avancèrent à leur tour en pleine mer, et rencontrèrent successivement plusieurs nouvelles îles, auxquelles ils donnèrent le nom d'Açores ou îles des Éperviers, parce qu'ils y remarquèrent un grand nombre de ces oiseaux de proie. Jamais avant eux aucun navigateur ne s'était autant avancé sur l'Océan, et je dois vous dire que ces terres furent regardées pendant long-temps comme les plus occidentales du monde entier, c'est-à-dire les plus avancées du côté où le soleil se couche.

Le succès presque inespéré de ces premiers voyages était bien fait sans doute, mes enfans, pour exciter l'ardeur d'autres aventuriers vers des découvertes plus importantes que celles-ci, mais les Portugais, peut-être, ne fussent pas encore parvenus à ce résultat désiré, s'ils n'eussent été dirigés dans leurs nouvelles recherches par un de leurs princes nommé *Henri, qui était* le quatrième fils de

JEAN Ier, roi de Portugal, et qui conçut la pensée de découvrir un chemin par mer vers l'Inde, dont les Européens dans leurs voyages en Orient avaient appris à connaître les riches produits en pierreries, en étoffes de soie et en métaux précieux.

Henri de Portugal, mes bons amis, dont le nom est devenu justement célèbre, ne ressemblait guère à la plupart des jeunes seigneurs de son âge, qui ne songeaient qu'à se divertir et à batailler; et tandis que ceux-ci se livraient à des courses de chevaux et à d'autres amusemens, il recherchait la société des savans et des astronomes les plus illustres de son temps, et interrogeait les pilotes portugais qui avaient visité les Açores et les Canaries, sur ce qu'ils avaient vu de plus remarquable dans leurs voyages. Ce n'est pas, mes enfans, que le prince Henri fût excité dans ses recherches par une vaine curiosité, ou par l'espoir d'acquérir des richesses, dont il faisait moins de cas que de la science, mais persuadé que de nou-

velles découvertes rendraient les hommes meilleurs et plus heureux, il avait, selon la coutume des chevaliers de cette époque, choisi pour sa devise ces mots, qui l'honorent plus que ne l'auraient pu faire cent victoires : « Le désir de faire le bien. »

Ce fut par l'ordre et même aux dépens de ce prince généreux autant qu'instruit, que plusieurs vaisseaux portugais se dirigèrent au midi le long des côtes de l'Afrique, où Henri ne doutait pas qu'ils ne dussent tôt ou tard trouver la véritable route de l'Inde. Chemin faisant ils rencontrèrent un groupe d'îles inconnues auxquelles ils donnèrent le nom d'îles du Cap-Verd, parce qu'elles sont situées à peu de distance d'un promontoire d'Afrique, qui est couvert d'une riche verdure; mais la découverte la plus importante qui fut faite par les vaisseaux du prince Henri, ce fut celle de trois nouvelles îles, vers lesquelles ils furent poussés par une tempête, *et dont* la plus considérable.

règne presque toujours la température du printemps, reçut d'eux le nom de MADÈRE, ce qui veut dire île des bois, parce qu'elle était couverte alors d'une épaisse et impénétrable forêt. Ils continuèrent ensuite à suivre les rivages de l'Afrique, qu'ils croyaient inhabitée; mais bientôt, comme épouvantés de leur propre audace, les pilotes s'arrêtèrent à la vue des rochers dont ils sont hérissés, et craignirent de naviguer plus long-temps sous un climat brûlant, où il leur semblait que la chaleur du soleil allait faire entr'ouvrir leurs vaisseaux.

Ce fut dans ce voyage vers les îles du Cap-Verd, que les Portugais apprirent à connaître une race d'hommes dont on n'avait eu aucune idée jusqu'alors en Europe. Je veux parler de celle des NÈGRES ou hommes noirs qui peuplent la plus grande partie de l'Afrique. Les Européens furent frappés d'étonnement à la vue de leurs cheveux crépus, de leur visage aplati, et de la couleur de leur peau, qu'ils ne man-

quèrent pas d'attribuer à l'ardeur du climat sous lequel ils vivent ; mais je dois vous dire que c'est à tort que les Portugais crurent avoir trouvé cette cause à la couleur des nègres, qui appartiennent à une race particulière de la grande famille humaine, et n'auraient pas le visage moins noir, lors même qu'ils n'auraient jamais été exposés à la chaleur du soleil africain.

Cependant les obstacles qui jusqu'alors avaient épouvanté les navigateurs sur ces mers nouvelles pour eux, n'empêchèrent point, quelques années plus tard, un autre marin portugais, nommé Barthélemy Diaz, de s'avancer plus loin que personne ne l'avait osé jusqu'à cette époque. Plein de l'idée qui, quelques années auparavant, avait occupé le généreux prince Henri, Diaz avait interrogé des marchands juifs ou maures accoutumés à pénétrer par terre dans l'intérieur de l'Afrique, pour y trafiquer, avec les sauvages habitans de cette contrée, de bois d'ébène, de dents d'élé-

phans, de parfums et surtout de poudre d'or, que roulent dans leur sable quelques fleuves de cette partie du monde; et guidé par leurs conseils, le premier de tous les Européens, il passa sous la LIGNE ÉQUINOXIALE, ou l'ÉQUATEUR, ainsi nommée parce qu'elle partage le globe du monde en deux parties égales.

Maintenant, mes enfans, si vous avez déjà quelque idée de la Cosmographie, c'est-à-dire de la science qui s'occupe de la description du monde, vous savez sans doute que lorsqu'on a traversé l'équateur, on entre dans un autre hémisphère, où les astres que l'on aperçoit au ciel ne sont plus les mêmes que ceux de nos climats: or, je vous laisse à penser quelle fut la surprise de Diaz, lorsqu'il ne distingua plus les étoiles qui lui avaient servi jusqu'alors à se diriger en pleine mer; mais son étonnement se changea bientôt en effroi, lorsqu'il vit ses vaisseaux assaillis par de terribles orages, qui en firent même périr plusieurs. Néanmoins il parvint, à tra-

vers mille dangers, jusqu'à la pointe la plus méridionale de l'Afrique ; mais arrivé à cette hauteur, il nomma ce promontoire inhospitalier le cap des Tempêtes, et revint, non sans peine, par le chemin qu'il avait parcouru. Le roi Jean II, qui régnait alors en Portugal, accueillit le courageux Diaz avec faveur, lorsqu'il connut les résultats de ce voyage, auquel il n'avait pas employé moins de seize mois; il écouta avec intérêt le récit des dangers qu'il avait essuyés, et le combla de récompenses ; mais, persuadé avec raison que ce promontoire dangereux qui avait été le terme de son voyage, devait être sur la véritable route de l'Inde, il lui donna le nom de Cap de Bonne-Espérance, parce qu'en effet la connaissance de cette pointe lui permettait d'espérer d'atteindre enfin le but des efforts de tant d'hommes courageux.

Barthélemy Diaz, mes amis, avait ainsi fait faire un grand pas à la navigation des peuples modernes ; mais ce n'était point *à lui que* la gloire d'atteindre les rivages

de l'Inde était réservée, et vous verrez bientôt que le moment n'était pas éloigné où le génie d'un homme allait faire une découverte bien autrement importante.

CHRISTOPHE COLOMB EN ESPAGNE.

Depuis l'an 1486 jusqu'à l'an 1492.

Dans ce temps-là, mes jeunes amis, il n'y avait pas, comme aujourd'hui dans presque tous les pays de l'Europe, des auberges et des hôtelleries, où les étrangers en voyage sont toujours assurés de trouver de la nourriture et du repos; mais lorsqu'un voyageur, à l'approche de la nuit, se sentait bien fatigué, il frappait à la porte du premier couvent ou monastère qui s'offrait sur son passage, et y demandait l'hospitalité, qui ne lui était jamais refusée.

Un soir, par un temps sombre et étouffant, assez ordinaire sous le climat de l'Espagne, un homme accompagné d'un jeune garçon, se présenta à la porte d'un couvent de moines, situé auprès d'une petite ville nom

mée PALOS, dans la province d'Andalousie, et demanda au portier un peu de pain et d'eau pour son enfant. Cet étranger paraissait accablé de fatigues et de soucis, et quoiqu'il fût très modestement vêtu, ses traits fiers et majestueux, sa taille haute et imposante, son langage honnête et choisi, indiquaient assez qu'il n'appartenait point à la classe du peuple, alors pauvre et ignorante en Espagne. Le prieur du couvent, c'est-à-dire le chef des moines, qui avait nom JUAN PÉREZ, passant par hasard en ce moment, fut frappé de l'extérieur remarquable de cet étranger, et jugeant aussitôt que cet inconnu ne pouvait être un homme ordinaire, il lui proposa de passer la nuit dans le monastère, et de s'y reposer avec son fils, aussi long-temps qu'il lui plairait. Le voyageur accepta avec reconnaissance l'offre du bon moine, et cette rencontre, entièrement due au hasard, devint pour l'Espagne et le monde entier la cause de bien des événemens, que vous ne tarderez pas à apprendre.

Cet homme, mes bons amis, qui venait ainsi d'accepter l'hospitalité au couvent de Palos, se nommait CHRISTOPHE COLOMB; quoiqu'il fût encore peu avancé en âge, ses cheveux étaient presque entièrement blancs, et l'on voyait sur ses traits fortement prononcés les traces d'une pensée qui semblait l'occuper profondément. Pendant qu'on lui servait à souper, Juan Pérez, poussé par l'intérêt que lui inspirait cet inconnu, plutôt que par une vaine curiosité, lui adressa quelques paroles, et Colomb, avec une franchise qui dénotait déjà son caractère, lui fit connaître son histoire et les motifs de son arrivée en Espagne.

Christophe Colomb, mes enfans, alors âgé d'environ quarante ans, était né à Gênes, où il avait pris de bonne heure le goût des voyages et de la navigation, fort répandu, comme vous savez, à cette époque, parmi les Génois, l'un des peuples de l'Europe les plus adonnés au commerce. Dès sa plus tendre enfance, son jeu favori

était de construire de petits navires et de les faire flotter sur l'eau, et lorsqu'il fut en âge de s'instruire, il se livra avec passion à l'étude de la géographie, de l'astronomie, et des autres sciences nécessaires à la marine; mais ce qui l'occupait par-dessus tout, c'était les récits où les anciens voyageurs racontaient leurs aventures et leurs périls. L'histoire de Marco Polo surtout l'intéressait vivement, et comme il n'avait pas assez d'argent pour acheter son livre, il avait pris lui-même la peine de le copier en entier, et ne s'en séparait jamais. L'île de Cipango principalement, que le marchand de Venise représentait comme si abondante en or et en trésors de toute espèce, préoccupait singulièrement le jeune Colomb, et lui inspirait un désir ardent de voyager à son tour, et d'atteindre cette contrée qui, disait-on, renfermait tant de richesses. Cette idée, qui ne le quittait jamais, grandit avec lui; et persuadé qu'un jour il pourrait découvrir un chemin par mer vers ce pays

merveilleux, il supplia de bonne heure ses parens de permettre qu'il apprît le métier de marin, dans lequel il devint bientôt d'une extrême habileté. La mer, les tempêtes, les rochers, les naufrages, les monstres de l'Océan, rien n'était capable de détourner de ses desseins son âme forte et courageuse, et dès ce moment il conçut la pensée de s'adresser à quelque prince, pour obtenir de lui deux ou trois vaisseaux, au moyen desquels il se croyait certain d'atteindre l'île de Cipango, et l'empire du grand-khan, que le Vénitien Polo assurait être situés du côté où le soleil se couche.

A cette époque, les Génois, tout occupés de leur commerce, étaient peu capables d'apprécier le mérite et les grands desseins de leur jeune compatriote, et Colomb comprit de bonne heure que ce n'était point par sa patrie qu'il pouvait espérer d'être secondé dans son entreprise; mais sachant les navigations

lointaines que les Portugais avaient accomplies depuis quelques années sur l'Océan, pour découvrir un chemin vers l'Inde, ce fut au roi Jean II, qui occupait encore le trône de Portugal, qu'il résolut d'aller demander les secours nécessaires pour accomplir les grands projets qu'il méditait. Malheureusement, dès son arrivée dans ce royaume, il reconnut avec douleur que ce monarque écoutait sans intérêt ses prières, et tous ceux auxquels il communiqua ses idées haussèrent les épaules de pitié, ou s'imaginèrent qu'il avait perdu la raison.

Un pareil accueil, n'est-il pas vrai, mes amis, était bien fait pour dégoûter l'homme le plus persévérant; mais pour concevoir de certaines idées, il faut avoir la force d'âme nécessaire pour les mettre à exécution, et Colomb, sans se rebuter d'un si mauvais succès, prit la résolution de passer en Espagne avec son fils encore enfant, pour offrir aux Rois Catholiques qui ré-*gnaient* alors sur ce royaume, d'ajouter de

nouvelles et riches provinces à leur couronne, s'ils voulaient bien lui confier trois petits navires pour cette entreprise, la plus grande, sans doute, que jamais l'esprit humain ait pu concevoir.

Or, il faut que vous sachiez que le prieur Juan Pérez, à qui Colomb venait en peu de mots de raconter son histoire et ses projets, était un homme instruit et consciencieux, qui, dans son monastère de Palos, s'était beaucoup occupé de géographie, et avait souvent pris plaisir à écouter les récits des pilotes qui abordaient dans ce port. La conversation du marin génois et son air de conviction le frappa de surprise, et le premier peut-être des hommes de son temps, il comprit qu'une pareille pensée ne pouvait avoir été inspirée qu'à un homme capable de l'accomplir. Au lieu de blâmer Colomb et de le détourner de ses desseins, il l'encouragea à y persévérer, l'assurant que tôt ou tard le but de tant d'efforts ne pouvait lui échapper; et gardant auprès *de lui le petit* Diégo, son fils, il offrit au

voyageur des lettres de recommandation pour un ami qu'il avait auprès du roi Ferdinand, en position de le servir. Colomb, pauvre et étranger, accepta cette offre avec empressement, et se mettant en route après avoir embrassé son enfant, qu'il laissa non sans peine auprès du bon moine, il arriva bientôt à Cordoue, où Ferdinand et Isabelle tenaient alors leur cour.

A cette époque, précisément, mes enfans, les rois catholiques étaient fort occupés de cette guerre contre les Maures qui, après huit siècles de combats, devait bientôt se terminer par la chute de Grenade, ainsi que je vous l'ai raconté dans l'histoire du moyen âge. L'Espagne tout entière avait pris les armes pour cette nouvelle croisade, les chemins étaient couverts de brillans chevaliers castillans et aragonais, impatiens de se mesurer avec les Musulmans, et lorsque Colomb arriva à Cordoue, il eut bien de la peine à parvenir jusqu'au seigneur à qui son ami Pérez l'avait adressé, et n'en fut accueilli

qu'avec beaucoup de froideur. A la vérité, le pauvre Colomb était si simplement vêtu, que personne ne daignait faire attention à lui, au milieu de cette foule de courtisans chamarrés d'or, et de chevaliers couverts d'armures étincelantes. Cependant, pénétré plus que jamais de la grandeur de son entreprise, rien ne le rebuta; il attendit avec patience un moment plus favorable pour se faire entendre, et ce ne fut qu'après bien des démarches inutiles, qu'il parvint jusqu'au roi et à la reine, qui consentirent enfin à l'écouter. C'est que le mérite modeste, mes bons amis, est bien rarement apprécié dans le monde, tandis que la fatuité arrogante attire l'attention, et souvent son babil importun arrache ce qu'on refuse au véritable génie.

Il ne faut donc pas nous étonner que Ferdinand ait prêté peu d'attention aux discours de cet étranger, qui n'avait dans toute l'Espagne qu'un vieux moine pour ami et pour protecteur; mais la reine *Isabelle*, plus affable que son mari, écouta

Colomb si favorablement, que tous les courtisans, pour lui plaire, feignirent tout à coup d'accueillir avec ardeur les paroles du marin génois, qui promettait à l'Espagne des richesses immenses et de nouveaux royaumes : des prêtres, des savans, des astronomes, furent désignés par la reine pour examiner les projets de Colomb, et cet homme simple qui ne s'était jamais exercé à parler en public, parut, avec la noble assurance de la vérité, devant les plus savans personnages de l'Espagne, auxquels il parvint enfin en peu de jours à faire partager ses espérances et approuver ses desseins. Le roi Jean II, en apprenant le succès de Colomb, lui fit offrir secrètement de grandes récompenses, s'il voulait retourner en Portugal ; mais le loyal marin s'était entièrement voué au service des rois catholiques, et pour rien au monde il n'eût voulu trahir sa bienfaitrice Isabelle.

Dès ce moment Colomb devint un personnage important : jusqu'alors il n'avait

vécu à Cordoue que du produit des globes terrestres et des cartes géographiques qu'il dessinait avec habileté ; mais la généreuse Isabelle lui donna des serviteurs, et ordonna qu'il suivît la cour partout où elle irait, jusqu'à ce qu'enfin on pût lui accorder les trois navires qu'il sollicitait pour découvrir de nouvelles provinces.

Je n'essaierai point, mes bons amis, de vous dire combien de lenteurs le magnanime Colomb dût éprouver encore avant de voir réaliser les promesses qu'on lui avait faites. Cinq années s'écoulèrent sans qu'il pût prévoir le terme de tant d'ennuis ; peut-être même, malgré sa longanimité, qui ne s'était jamais démentie, commençait-il à désespérer du succès de ses desseins, lorsqu'après une si longue attente, la prise de Grenade vint combler tous ses désirs ; et ce fut dans le palais de l'Alhambra, où les rois catholiques venaient d'entrer en vainqueurs, qu'ils lui accordèrent enfin l'objet des vœux de *toute sa* vie. Ils conférèrent à Colomb le

titre d'AMIRAL de l'Océan, et celui de gouverneur de tous les royaumes qu'il découvrirait, et ordonnèrent qu'on lui préparât à Palos même les navires qu'il demandait, avec un nombre suffisant de matelots pour les diriger. Colomb, au comble de sa joie, se rendit aussitôt dans ce port, afin de tout préparer lui-même pour le voyage ; et son premier soin fut d'aller se jeter dans les bras de son ami Juan Pérez, à qui l'Espagne allait devoir bientôt la possession des plus riches contrées de la terre.

LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU-MONDE.

L'an 1492.

Quoique Colomb, mes bons amis, eû éprouvé bien des contrariétés avant d faire accueillir les desseins qu'il avai formés, il s'en fallait encore beaucou qu'il eût atteint ce que son entrepris avait de plus difficile. La répugnance de rois et des savans était surmontée à la vé rité; mais il lui restait encore à vaincr celle du peuple espagnol, qui, grossier e ignorant à cette époque, regardait ses gé néreux projets comme la rêverie d'u esprit malade.

Dès qu'on apprit à Palos que l'ord avait été donné de fournir à Colomb

navires et des matelots pour entreprendre un long voyage sur cet Océan dont on racontait tant de choses effrayantes, le peuple s'attroupa, et ce fut à qui refuserait de s'embarquer sur des mers inconnues sans espoir de retour. Les pilotes qui avaient été désignés pour prendre part à cette expédition hasardeuse, se plaignaient hautement qu'on les envoyât à une mort certaine; de tous côtés on n'entendait que des murmures, et personne, malgré l'ordre du roi, ne voulait exposer son vaisseau aux dangers d'une pareille navigation; de sorte qu'après tant de travaux et de peines, Colomb n'avait pu encore se procurer qu'un seul petit bâtiment auquel on donnait le nom de CARAVELLE, et quelques hommes seulement qui voulurent bien partager le péril de son entreprise.

Heureusement enfin deux frères, nommés VINCENT et ALONZO PINZON, qui étaient des marins habiles et audacieux, consentirent à donner deux autres caravelles qui

leur appartenaient, sous la seule condition qu'ils en seraient eux-mêmes les pilotes; leur exemple décida promptement un nombre de matelots suffisant pour la navigation projetée. Cent vingt-cinq hommes en tout montèrent sur les trois vaisseaux, dont Colomb, Vincent et Alonzo furent les capitaines, et ce fut avec cette petite troupe que cet homme intrépide n'hésita point à s'aventurer sur le terrible élément qui devait, selon lui, le conduire vers cette merveilleuse île de Cipango, dont les trésors avant peu deviendraient pour l'Espagne une source inépuisable de richesses.

Si vous saviez, mes jeunes amis, quel spectacle imposant présente la mer au navigateur, qui, en quelques heures, se trouve sur un fragile bâtiment de bois placé entre le ciel et l'eau, et n'ayant devant lui qu'une étendue sans limites, vous comprendriez aisément les craintes qui assaillirent les compagnons de Colomb, lorsque poussés avec rapidité vers l'ouest ou l'oc-

cident par un vent favorable qui enflait leurs voiles, ils perdirent de vue le rivage de leur patrie qu'ils n'espéraient plus revoir. Colomb seul, dans ce moment solennel, conserva toute sa fermeté et son courage; entièrement dominé par sa grande pensée, et l'œil fixé sur la boussole dont l'aiguille lui indiquait la route qu'il devait suivre, tous les dangers avaient disparu à ses yeux devant la certitude du succès. Les dernières terres qu'il aperçut sur sa route furent les îles Canaries, où il permit à ses équipages de prendre des provisions fraîches; et bientôt les trois navires s'éloignant avec rapidité, parcoururent ainsi en peu de jours des distances si considérables, que les matelots, ignorans et inquiets, s'étonnaient déjà d'avoir tant navigué sans rencontrer encore la terre qu'ils cherchaient, si toutefois elle existait quelque part dans le monde, comme l'assurait Colomb.

Un mois tout entier s'était déjà écoulé depuis que la petite flotte avait quitté les

Canaries, et elle continuait à voguer dans la même direction, lorsque deux oiseaux vinrent se percher sur les mâts de l'un des navires; et Colomb les ayant aperçus ne douta point qu'ils ne vinssent de quelque contrée voisine qu'il ne tarderait pas à découvrir. En même temps il remarquait que cette mer, que jamais encore aucun vaisseau de l'Europe n'avait sillonnée, prenait une couleur verte, causée par une multitude d'herbes de différentes espèces qui flottaient à sa surface; mais il eut beau, à diverses reprises, jeter la SONDE (sorte d'instrument de plomb attaché à un long cordage, dont on se sert pour mesurer la profondeur de la mer), il ne put atteindre le fond, et jugea par-là que la terre était encore éloignée.

Pendant ce temps les matelots, que la crainte rendait attentifs au moindre signe, agités par l'espoir d'une prochaine arrivée, montaient à chaque instant sur les plus hauts mâts des navires pour voir s'ils ne découvriraient pas la terre; mais

aussi loin que leur vue pouvait s'étendre (car on n'avait point encore alors inventé les lunettes qui rapprochent les plus grandes distances), rien ne s'offrait à leurs regards qu'un espace sans bornes, et ils redescendaient découragés. Mais ce qui acheva de porter au désespoir ces hommes pusillanimes, ce fut la rencontre qu'ils firent d'un mât de vaisseau flottant sur l'Océan, qu'ils ne manquèrent pas de regarder comme un avertissement que le ciel leur envoyait, pour les empêcher de s'avancer davantage sur cette mer inconnue, où d'autres avant eux paraissaient avoir fait naufrage.

Depuis quelques jours cependant de nouveaux oiseaux de différent plumage s'étaient montrés autour des navires, et avaient fait entendre un ramage qui rappelait aux matelots celui des rossignols de leur chère Andalousie; et pourtant rien ne se présentait encore à la vue des impatiens navigateurs. Les deux frères Pinzon, *fidèles à leur* promesse, ne s'étaient point

un seul instant écartés de Colomb ; mais sur leurs navires comme sur celui de l'amiral, des murmures s'étaient fait entendre, parmi les matelots, contre l'audacieux marin qui, pour une vaine rêverie, les exposait à périr, loin de leurs femmes et de leurs enfans, sans que jamais leurs familles pussent savoir ce qu'ils étaient devenus. Bientôt ces murmures se changèrent en menaces contre Colomb, et quelques uns même osèrent proposer à leurs camarades de jeter à la mer cet étranger qui avait trompé les rois catholiques en leur promettant de découvrir des contrées qui n'existaient pas, et parlèrent de retourner en Espagne, où ils diraient que l'amiral s'était noyé dans les flots en regardant, sur le bord de son navire, dans ses instrumens d'astronomie.

Mais l'habile Colomb, mes enfans, tout attentif qu'il était à diriger la marche de ses navires, n'ignorait rien de ce que disaient les mutins, et sans se laisser effrayer du danger qui croissait à chaque

instant autour de lui, il s'efforçait de leur faire partager sa confiance, en leur indiquant les nouveaux signes qui annonçaient que la terre n'était plus éloignée. Aux deux Pinzon, et à quelques hommes courageux qui paraissaient sincèrement attachés à sa fortune, il représentait la gloire immortelle qu'ils allaient acquérir, en ouvrant une nouvelle route au commerce et à l'humanité; aux hommes avides de richesses, comme il s'en trouvait beaucoup parmi ses compagnons, il vantait les trésors de Cipango, et les monceaux d'or qui les attendaient; aux lâches et aux paresseux, il promettait une vie douce et sans travail : à tous enfin des récompenses et des honneurs lorsqu'ils rentreraient dans leur patrie, où ils seraient accueillis par la reconnaissance et l'admiration de toute l'Espagne. Ce fut ainsi, mes bons amis, que l'intrépide Colomb parvint à maintenir la paix parmi ces hommes turbulens; et lorsqu'on l'avertissait que de nouveaux complots se formaient encore

contre sa vie, sa seule crainte était
mourir avant d'avoir atteint le but de s
périlleux voyage.

Cependant il y avait déjà plus de d
mois que durait ce voyage dont personne
prévoyait encore le terme, lorsque
plaintes et les murmures devinrent si r
naçans sur les trois vaisseaux à la fois,
les Pinzon eux-mêmes ne purent s'em
cher de craindre que les matelots révo
ne se portassent à quelque violence co
l'amiral, et ils le supplièrent d'ordonner
l'on changeât de direction pour retour
vers l'Espagne. Mais Colomb n'était p
homme à s'arrêter ainsi, au moment de
cher au but, et assemblant aussitôt les
telots de son navire : « Mes amis, leur d
« avec assurance, j'ai la certitude q
« vant trois jours nous aurons atteint c
« terre qui jusqu'à présent a paru
« devant nous. » A ces mots, des cris co
mêlés d'imprécations éclatèrent de to
parts, et les amis de Colomb tressailli
en le voyant ainsi exposé à la rage

premier furieux qui oserait lever la main sur ce grand homme. « Eh bien ! » reprit Colomb, sans témoigner la plus légère émotion, « si dans trois jours nous n'avons « point aperçu le rivage, je consens à re- « tourner en Espagne, et à déserter cette « entreprise qui nous promettait tant de « gloire et de richesse. »

Ces paroles, mes enfans, prononcées d'un ton ferme, imposèrent silence aux plus mutins, car ces hommes étaient plus turbulens que méchans, et de ce moment personne n'osa plus élever la voix ; mais ils convinrent entre eux, si le délai expirait sans que les espérances de Colomb fussent réalisées, de l'obliger à remplir ses promesses.

Pendant ce temps le vigilant amiral, ne dormant ni jour ni nuit, l'œil fixé sur les astres ou sur la boussole, dirigeait lui-même le gouvernail de son navire. Un matelot avait été placé par son ordre au sommet du grand mât de chaque caravelle pour découvrir la côte de plus loin, et il

avait promis à son équipage, au nom du roi Ferdinand, que celui qui le premier apercevrait la terre, recevrait pour récompense une grosse somme d'argent qui lui permettrait de passer le reste de ses jours dans l'abondance, avec sa famille. Aussi, à chaque point noir qu'ils croyaient distinguer à l'horizon (c'est ainsi que le rivage se présente à une très grande distance, lorsqu'on est en pleine mer), les matelots criaient-ils de toutes leurs forces : TERRE ! TERRE ! mais le plus souvent c'était un léger nuage qu'ils avaient aperçu, et qui en se dissipant faisait succéder le découragement à l'espérance.

La veille du troisième jour que Colomb avait obtenu des matelots, l'amiral, au coucher du soleil, leur annonça que le lendemain à la pointe du jour, la terre s'offrirait devant eux, et il ordonna aux pilotes de ne plus s'avancer qu'avec la plus grande précaution, de peur de briser leurs bâtimens contre les rochers, dont ces côtes inconnues pouvaient être hérissées. Mais

la plupart des matelots se défiant des promesses de Colomb, ne doutèrent point qu'il ne voulût les tromper encore une fois; et quoique, dans l'attente d'un si grand événement, personne, sur les trois navires, ne pût fermer l'œil de la nuit, on entendit encore, parmi les matelots des murmures et des menaces contre l'amiral.

Pendant la nuit, qui était belle et transparente, les vaisseaux continuaient à s'avancer avec lenteur, lorsque tout à coup, Colomb, qui veillait attentivement auprès du gouvernail, crut distinguer dans le lointain une lumière qui se mouvait, et sa première pensée fut qu'il approchait de la terre, et que cette terre était habitée; plusieurs matelots qu'il appela aussitôt autour de lui aperçurent également cette lumière, qui fit renaître l'espérance dans leur âme, et les rendit plus impatiens que jamais de voir paraître le jour.

En effet, mes enfans, lorsque les premières lueurs de l'aurore commencèrent à *poindre*, quelle fut la joie de tous les

équipages en voyant distinctement devant eux, à une très petite distance, un beau rivage couvert d'une riche verdure, et sur lequel s'élevait une immense forêt d'arbres odoriférans, dont les parfums leur étaient apportés par la brise du matin, sorte de vent léger qui, au lever du soleil, souffle dans ces climats, en venant du rivage.

A cet aspect, un cri de joie se fit entendre à la fois sur les trois navires, et ceux qui entouraient Colomb, se jetant à ses pieds et versant des larmes de repentir, embrassaient ses genoux et le suppliaient de leur pardonner leurs outrages. Mais le grand marin les relevait avec bonté, et tandis que tous ces hommes, au comble du bonheur, chantaient ses louanges, au lieu de s'enorgueillir, il levait les mains au ciel, et remerciait Dieu du plus profond de son âme, de l'avoir conduit à travers l'Océan jusqu'au terme de ses désirs.

Christophe Colomb, mes jeunes amis, *venait de* découvrir le Nouveau-Monde.

LES ILES LUCAYES.

L'an 1492.

En apercevant si près de ses vaisseaux cette plage riante et parfumée qui s'offrait aux regards charmés de son équipage, mes jeunes amis, Christophe Colomb ne douta pas qu'il n'eût enfin rencontré une de ces îles délicieuses décrites par Marco Polo, ou peut être la riche Cipango elle-même, car il était persuadé qu'il devait se trouver alors à peu de distance des régions de l'Asie, parcourues par ce voyageur.

Plein d'espoir de voir enfin ses souhaits les plus ardens se réaliser, il ordonna aussitôt que l'on abordât ce rivage, et lui-même, magnifiquement vêtu d'un habit écarlate et tenant en main une bannière

royale sur laquelle étaient brodés les chiffres de Ferdinand et d'Isabelle, descendit avec ses principaux compagnons dans une légère chaloupe, que de vigoureux rameurs firent glisser rapidement sur la surface unie et brillante de la mer. Les deux autres capitaines, Vincent et Alonzo Pinzon, suivirent son exemple, et l'on vit alors pour la première fois des Européens diriger de légères embarcations vers cette terre inconnue jusqu'à ce jour aux nations de l'ancien monde.

A mesure que les chaloupes approchaient du rivage, les matelots apercevaient distinctement des groupes d'hommes s'agiter sur la plage, et à la rapidité de leurs mouvemens, on pouvait voir de loin la surprise que leur causait l'approche des étrangers. Colomb, toujours convaincu qu'il allait aborder dans quelque contrée de l'Inde, s'écria que ce ne pouvait être que des INDIENS, et il ordonna à ses gens d'agir envers eux avec la plus *grande douceur*, afin qu'ils fussent mieux

disposés à leur indiquer les ressources de leur patrie; mais au moment où les premiers marins mettaient pied à terre, ces hommes simples, s'éloignant précipitamment, se retirèrent dans un bois voisin, d'où ils semblaient examiner avec inquiétude les moindres actions des Espagnols.

Le premier soin de Colomb en posant le pied sur le rivage, fut de se prosterner à terre pour rendre grâce à la Providence des bienfaits dont elle le comblait après tant de périls. Puis, tirant son épée et plantant en terre sa bannière royale, il déclara à haute voix que cette terre devait désormais appartenir au roi d'Espagne. A ces mots, les matelots firent éclater des transports de joie, et d'une commune voix il fut décidé que cette terre qu'ils venaient d'aborder serait appelée San-Salvador, ce qui veut dire en Espagnol Saint-Sauveur; en mémoire de leur heureux débarquement.

Pendant ce temps les naturels (c'est ainsi

que l'on doit désigner cette race d'hommes qui paraissait née naturellement dans cette contrée), frappés de surprise à la vue des cérémonies que les étrangers venaient d'accomplir, s'étaient approchés avec précaution pour admirer les vêtemens et les armures brillantes dont les Espagnols étaient couverts, et ceux-ci purent alors les contempler à leur aise.

Ces hommes qui étaient devant eux avaient la peau couleur de cuivre rouge; de longs cheveux noirs et lisses retombaient sur leurs épaules, et ils étaient entièrement nus; mais aucun d'eux ne paraissait avoir de barbe, quoique plusieurs semblassent avancés en âge. Leur tête était surmontée d'une coiffure de plumes de différentes couleurs, tandis que leur corps et leur visage étaient bariolés d'une multitude de dessins bizarres qui leur donnaient un aspect étrange. La plupart d'entre eux étaient armés de petites lances ou de légères flèches de roseau, *garnies de* cailloux aigus. Colomb, dont la

taille élevée et le costume remarquable paraissaient attirer tous leurs regards, leur fit signe de revenir; mais, au lieu de lui obéir, ils s'éloignèrent d'un air craintif, et quelques soldats espagnols s'étant avancés vers eux, ils disparurent rapidement dans les bois. L'amiral fut très fâché de voir l'effroi qu'ils éprouvaient, et il s'en affligeait sincèrement, lorsque des matelots lui amenèrent un de ces sauvages, qu'ils étaient parvenus à saisir. Aussitôt Colomb ordonna qu'on le laissât libre; et comme il avait entendu dire par des marins portugais, qui avaient navigué sur la côte d'Afrique, que les nègres de cette contrée étaient fort avides de bonnets de couleur, de sonnettes, de grelots et de grains de verre, il mit un bonnet sur la tête de l'Indien, lui passa autour du cou un petit collier de verre, et lui attacha aux oreilles plusieurs petits grelots, dont le son parut causer un plaisir extrême au pauvre sauvage. Après cela Colomb lui fit entendre par des signes qu'il pouvait re-

tourner vers ses compagnons, et l'engagea à les lui amener pour recevoir de semblables présens.

En effet, mes enfans, à peine l'Indien eut-il rejoint les siens, qu'il fut entouré par une foule de ces hommes simples qui ne pouvaient se lasser d'admirer ses grains de verre et de faire sonner ses grelots; et lorsqu'il leur proposa de retourner avec lui vers les hommes blancs (c'était ainsi qu'ils désignaient les Espagnols, dont la couleur surtout causait leur surprise), la plupart le suivirent avec empressement, et les marins se trouvèrent bientôt sur la plage environnés d'une multitude d'Indiens de tout âge, qui venaient leur demander aussi des colliers de verre et de petites sonnettes.

Or il faut que je vous dise, mes bons amis, que ces naturels du Nouveau-Monde étaient d'un caractère doux et timide, et que, dans leur ignorance, ils s'imaginaient que les vaisseaux des Européens, dont les *voiles se* gonflaient par le vent, étaient de

grands oiseaux avec lesquels les hommes blancs étaient descendus du ciel. Par une curiosité bien pardonnable à de pauvres gens qui ne connaissaient que leurs forêts, ils ne pouvaient se lasser de voir et de toucher les vêtemens, les armes des matelots, les boutons de leurs habits, et d'admirer l'éclat de leurs épées étincelantes, dont ils maniaient le tranchant sans défiance, ignorant ce que ces armes avaient de dangereux. Mais ce qui leur causa à la fois une surprise et une terreur inexprimables, ce fut le bruit et la fumée des canons que portaient les navires ; cette explosion leur parut être celle de la foudre, et la première fois qu'elle retentit à leurs oreilles, ils tombèrent tous la face contre terre, croyant que le tonnerre les avait frappés.

Cependant les compagnons de l'amiral avaient remarqué que plusieurs de ces sauvages portaient pour ornement à leurs narines de petits morceaux d'or pur, qu'ils échangeaient volontiers pour des objets

d'Europe de la plus petite valeur. La vi
de ce métal précieux réveilla en eux
souvenir des promesses que Colomb le
avait faites, de les conduire dans un pa
où l'or serait aussi abondant que le cuiv
et le plomb le sont en Europe; et aya
demandé par signes aux Indiens dans qu
endroit ils trouvaient ce métal, ceux-
leur indiquèrent le côté du midi, en che
chant à faire comprendre par leurs geste
que c'était dans une grande terre tr
éloignée de leur pays. Colomb, instruit
cette réponse, ne douta plus alors qu'
ne voulussent indiquer la merveilleuse C
pango; et ayant reconnu que San-Salvado
où il se trouvait, n'était qu'une île p
étendue, il prit aussitôt la résolution
se rembarquer pour se mettre à la reche
che de cette terre promise de la richess
A force de présens et de douceur, il pa
vint à déterminer plusieurs insulaires
l'accompagner dans ce voyage; et c
hommes simples consentirent à s'avent
rer avec lui en pleine mer sur ces va

seaux dont ils ne pouvaient se lasser d'admirer les cordages, les mâts et les canons.

Cette île de San-Salvador, mes jeunes amis, où Christophe Colomb venait de toucher pour la première fois le Nouveau-Monde, fait partie d'un groupe considérable de petites îles, auxquelles on donne le nom de LUCAYES ou îles de BAHAMA; et si vous avez sous les yeux une carte géographique de cette partie du globe, vous pouvez remarquer que plusieurs autres groupes semblables, et d'une étendue plus ou moins considérable, sont situés entre les deux vastes continens dans lesquels se partage cet hémisphère, c'est-à-dire cette moitié du globe que nous habitons, auquel, comme vous le savez sans doute, on donne en géographie le nom de sphère terrestre.

HISPANIOLA.

L'an 1492.

Après avoir perdu de vue les îles de Bahama, Christophe Colomb, mes enfans, plein de l'espoir d'atteindre enfin la riche Cipango, dirigea ses vaisseaux vers le midi, suivant l'indication de ses guides indiens; et après avoir traversé rapidement cette partie de l'Océan, il découvrit avec joie une vaste contrée, dont la belle végétation lui parut encore justifier davantage les récits que les anciens voyageurs avaient faits des régions de l'Inde.

Les immenses forêts dont elle était couverte, et dont les parfums embaumaient l'air à une grande distance, étaient remplies de perroquets de toute grosseur, qui

faisaient briller aux rayons du soleil leur plumage nuancé de mille couleurs différentes : à quelque distance sur la plage, on apercevait des bandes d'autres magnifiques oiseaux de si haute taille, que lorsqu'ils étaient posés à terre ils ressemblaient de loin à des bataillons de soldats; les Espagnols leur donnèrent le nom de FLAMBANS OU FLAMMANS, à cause de leur éclatant plumage rouge, qui brillait au soleil comme des rayons de flamme. Les moindres buissons de cette terre merveilleuse, étaient aussi couverts d'une multitude d'insectes de différentes espèces, dont les couleurs éblouissantes semblaient étinceler comme des rubis, des émeraudes et des saphirs, entourés d'or et d'argent.

Cette pompeuse description des beautés de ces climats, mes enfans, va vous sembler peut-être incroyable, et sans doute vous vous sentez disposés à accuser d'exagération et de mensonge les voyageurs qui nous l'ont faite; mais votre défiance se

dissipera, lorsque vous saurez qu'en effet rien n'égale la richesse et la variété des productions propres aux régions situées entre les tropiques, où la nature semble avoir prodigué toutes ses merveilles, et qu'aujourd'hui même les dames de ces contrées, lorsqu'elles vont au bal, placent dans leurs cheveux quelques uns de ces insectes, dont l'éclat brille aux lumières comme des diamans et des pierres précieuses.

Colomb apprit de ses guides indiens que cette contrée portait dans leur langue le nom de CUBA; et quoiqu'il l'eût appelée JUANA, en l'honneur du prince Jean, fils aîné de Ferdinand et d'Isabelle, c'est la première de ces deux dénominations que conserve encore aujourd'hui cette grande île, qu'il continua à regarder comme une partie du continent de l'Asie, tant il était pénétré de cette idée, qu'il conserva tant qu'il vécut.

L'île de Cuba, mes enfans, était alors *habitée* par une population d'hommes à

peau rouge et sans barbe, comme ceux des îles Lucayes; néanmoins Colomb parvint à former quelques relations avec ces sauvages, et même à déterminer plusieurs d'entre eux à le suivre dans son voyage : il ne lui en coûta pour cela que de nouveaux présens de grelots et de grains de verre, contre lesquels les naturels échangèrent encore volontiers de petites plaques d'or qu'ils portaient à leur front où à leurs narines, comme les Indiens de San-Salvador. Il obtint même d'un de leurs chefs, qui paraissait commander à une peuplade nombreuse, une espèce de masque de bois grossièrement sculpté, dont les yeux, le nez, la bouche et les oreilles étaient d'or pur. Mais ce qui excita le plus vivement l'attention des Espagnols pendant le court séjour qu'ils firent dans cette île, ce fut de voir la plupart des indigènes former de petits rouleaux d'une certaine herbe sèche dont leur pays abondait, et qu'ils allumaient par l'un des bouts, tandis qu'ils plaçaient l'autre dans leur bouche pour

en respirer la fumée. J'entends d'ici quel-qu'un de vous s'écrier que cette herbe sèche n'était sans doute autre chose que du TABAC, dont on fait un si grand usage à présent dans presque tous les pays du monde ; et en effet ce fut de l'île de Cuba, où cette plante est renommée par son parfum, que les Espagnols l'introduisirent en Europe, où elle s'est aisément multipliée : il ne paraît pas qu'avant cette époque les Orientaux eux-mêmes eussent connaissance de cette herbe aromatique.

Cependant Colomb, impatient de chercher au Midi la grande terre d'où les Indiens assuraient qu'ils tiraient leur or, ne s'arrêta que peu de temps auprès de Cuba, et il poursuivit sans retard sa route, après avoir fait aux deux vaisseaux qui l'accompagnaient les signaux dont on se sert en mer pour s'entendre d'un navire à l'autre, lorsqu'on est trop éloigné pour être à portée de la voix ; mais quels furent à la fois sa douleur et son mécontentement, lorsque le même jour, avant que le soleil

descendît sous l'horizon, il s'aperçut qu'un seul de ses navires l'avait suivi, et que celui que dirigeait Alonzo Pinzon avait disparu ; en vain il fit placer des lanternes allumées au sommet des mâts de son navire, pour servir de ralliement à ce marin pendant la nuit, dans le cas où il n'eût été qu'égaré dans sa marche ; mais le lendemain à la pointe du jour, n'apercevant rien encore à perte de vue, pour la première fois il soupçonna qu'Alonzo Pinzon, qui passait pour avoir un caractère bas et envieux, avait pu l'abandonner pour retourner en Espagne, dans l'espoir de s'y attribuer le mérite de ses découvertes : cette amère pensée causa une vive douleur au cœur généreux de l'amiral, parce qu'elle lui fit comprendre pour la première fois qu'il pouvait trouver des traîtres et des ingrats parmi ceux qu'il croyait ses amis.

Néanmoins ce contre-temps imprévu ne ralentit pas la marche du hardi navigateur, et il fut bientôt récompensé de sa courageuse persévérance, car peu de jours

après il découvrit une île nouvelle, dont les montagnes bleuâtres semblaient toucher au ciel. A la vue de cette contrée, les Indiens qui étaient à bord de son navire poussèrent des cris aigus comme s'ils eussent été frappés de terreur, et lui expliquèrent par leurs gestes que cette région, à laquelle ils donnaient le nom d'HAÏTI, était habitée par un peuple farouche et terrible, qui dévorait leurs semblables. Colomb, comme vous pouvez croire, ne partagea point l'effroi de ces hommes timides, et faisant déployer toutes ses voiles, il atteignit bientôt cette île, dont l'aspect fertile et le climat tempéré rappelèrent si vivement aux Espagnols leur belle patrie, que d'une commune voix ils l'appelèrent HISPANIOLA, ce qui veut dire la petite Espagne.

Nous verrons bientôt, mes jeunes amis, de combien d'événemens cette nouvelle découverte devait être l'occasion et le théâtre, et quels malheurs affreux Colomb, *sans le savoir*, apportait sur cette terre,

où ses vaisseaux allaient introduire les passions de l'Europe et les vices de l'ancien monde.



LES CACIQUES.

Depuis l'an 1492 jusqu'à l'an 1493.

L'ÎLE d'Haïti, qui venait de s'offrir à Christophe Colomb, mes jeunes amis, est une des plus vastes et des plus fertiles du Nouveau-Monde, et l'aspect seul de cette belle contrée suffit pour faire oublier à ses compagnons les fatigues et les ennuis d'une si longue navigation. Mais ce qui excita vivement leur attention, ce fut la vue d'une multitude de petits canots faits d'un seul tronc d'arbre creusé, que des milliers d'Indiens faisaient glisser sur les flots avec une incroyable légèreté.

En même temps la plage était couverte d'hommes, de femmes et d'enfans qui *poussaient* des cris de surprise à l'asper

des deux navires européens. Mais dès que les chaloupes que Colomb envoya à terre s'approchèrent du rivage, toute cette foule s'enfuit précipitamment dans les bois, et les Espagnols, malgré leur promptitude, ne purent atteindre qu'une jeune femme, qu'ils amenèrent devant l'amiral, aussitôt qu'il eut mis pied à terre.

Cette pauvre sauvage, en voyant les costumes et les armes des Espagnols, se crut sans doute perdue sans ressource, et poussa des cris lamentables : mais Colomb, suivant sa coutume, la traita avec la plus grande douceur, et après l'avoir fait habiller à l'européenne, et comblée de petits présens, tels qu'un collier de verre, des anneaux de cuivre et des grelots, il la renvoya, en lui faisant comprendre par ses gestes qu'elle pouvait retourner vers ses parens, ce qu'elle fit aussitôt, quoiqu'elle parût déjà témoigner quelques regrets de quitter des étrangers qui lui avaient donné tant de belles choses.

Le premier soin de la jeune femme, en

retournant vers les siens, fut de raconter à son mari tout ce qu'elle avait vu chez les hommes blancs, et de lui montrer les vêtemens et les bijoux qu'elle rapportait. Son récit et surtout la vue des bagatelles qu'elle étalait avec autant de plaisir qu'un petit enfant étale ses joujoux, charmèrent tellement tous ceux qui l'entouraient, qu'ils prirent eux-mêmes la résolution d'aller trouver les hommes blancs, ne doutant pas que ces étrangers ne fussent de véritables dieux. Aussitôt se rassemblant en grand nombre, ils élevèrent la jeune Indienne sur leurs épaules, et la portèrent ainsi, comme en triomphe, jusqu'au rivage, où le mari de cette femme se mit à embrasser les genoux des premiers Espagnols qu'il rencontra, pour les remercier des superbes présens qu'ils avaient faits à sa compagne.

Pendant ce temps les autres sauvages, pensant qu'ils ne pouvaient mieux faire que d'offrir aux nouveau-venus tout ce qu'ils possédaient de plus précieux, arri-

vaient en foule, apportant des poissons séchés au soleil, des fruits excellens, des racines qui leur servaient à faire une espèce de gâteaux, un grand nombre de perroquets du plus riche plumage, et enfin de petites plaques d'or pur, parce que les Indiens que Colomb amenait de San-Salvador et de Cuba s'étaient empressés de leur dire que les hommes blancs étaient fort curieux de ce métal. En peu d'instans ils furent aussi familiers avec les Espagnols que s'ils les eussent connus depuis longtemps, et ils ne pouvaient se lasser d'admirer et de toucher leurs armes et leurs habits.

Vous allez me demander peut-être, mes bons amis, pourquoi ces sauvages, sans connaître les hommes d'Europe, s'empressaient ainsi de se mêler parmi eux et les accueillaient avec tant de joie ; c'est que ces peuples ignorans et sans défiance n'avaient aucune idée que ces étrangers pussent leur faire le moindre mal : dans leur naïveté, ils s'imaginaient que des hommes

qu'ils croyaient descendus des nuages ne pouvaient être méchans; mais vous verrez bientôt, mes enfans, combien ces gens simples se trompaient; et s'ils eussent pu prévoir les maux de toute espèce qui allaient fondre sur leur île, ils n'auraient point hésité sans doute à exterminer cette poignée d'audacieux aventuriers, dont le monde entier eût toujours ignoré la destinée.

Or, il faut que je vous dise qu'à l'époque où Colomb découvrit l'île d'Hispaniola, cette contrée, située sous un climat ardent mais fertile, était habitée par une population nombreuse divisée en cinq principales tribus, qui obéissaient à autant de chefs différens auxquels on donnait le titre de Caciques. Ces caciques, mes jeunes amis, étaient les véritables princes du pays, et quoiqu'ils n'eussent pas, comme nos rois d'Europe, des palais, des gardes et des courtisans, ils n'en étaient pas moins respectés et obéis de leurs sujets. Chacun *d'eux occupait* une partie de l'île avec sa

peuplade, répartie dans plusieurs villages, fermés quelquefois de plus de mille cabanes de bois et de feuillage, seules habitations nécessaires sous le ciel brûlant de cette partie du monde. Du reste, les Indiens d'Haïti parurent aux Espagnols avoir la peau moins cuivrée que ceux des îles Lucayes et de Cuba ; mais, comme eux aussi, ils n'avaient point de barbe, et semblaient doux et timides.

Cependant Colomb, après s'être arrêté pendant quelques jours sur ce rivage, prit la résolution de faire le tour de cette île, et bientôt il parvint à un endroit qui lui parut excellent pour abriter ses vaisseaux contre les tempêtes, lorsqu'il débarquerait avec son équipage. Il apprit d'ailleurs de quelques Indiens que cette côte, dont l'aspect lui plut davantage que tout ce qu'il avait vu jusqu'alors, appartenait à un cacique nommé Guacanagari, l'un des plus puissans du pays, qui pourrait lui *indiquer un lieu où l'on trouvait de l'or*, dont une partie de l'île même

était abondamment pourvue. Mais avant d'aborder ce rivage inconnu, il fit prévenir Guacanagari de son arrivée, et l'avertit que, dès le lendemain matin, il irait le visiter lui-même dans le village qu'il habitait. Le cacique apprit cette nouvelle avec joie, et se tint prêt à recevoir cet hôte dont on racontait déjà dans le pays tant de choses merveilleuses.

Malheureusement pendant la nuit suivante, comme le temps était doux et serein, quoique l'on fût alors en plein hiver, Colomb, qui depuis plusieurs jours, pour diriger la marche de ses navires dans ces parages, avait constamment tenu le gouvernail, se sentit accablé de fatigue, et chargea de ce soin le pilote de son vaisseau, en lui recommandant sur toute chose d'éviter de se rapprocher du rivage. Celui-ci lui promit d'obéir exactement à ses ordres, et l'amiral, confiant dans sa parole, alla prendre quelques instans de repos.

Mais ce pilote, mes enfans, était un

homme indolent, qui, voyant que Colomb lui-même ne prévoyait aucun danger, se retira sans bruit dans la cabane où dorment les marins, après avoir remis le gouvernail à un jeune mousse, et son exemple fut aussitôt suivi par tous les matelots qui auraient dû veiller pendant cette nuit; de sorte que sur le navire, à l'exception du petit mousse, tout le monde dormit bientôt profondément.

Il y avait déjà plusieurs heures que le vaisseau ainsi abandonné à lui-même flottait au hasard dans l'obscurité, lorsque tout à coup un vent frais s'étant élevé, le mousse s'aperçut que le navire était poussé rapidement au rivage, et avant que les cris de cet enfant eussent pu arracher l'équipage au sommeil, une secousse terrible l'avertit que le bâtiment venait de heurter un rocher contre lequel il s'était entr'ouvert.

A l'instant même Colomb, réveillé par les gémissemens de tout l'équipage, s'élança hors de sa cabane, et je vous laisse à penser

quelle fut sa douleur en voyant son vaisseau prêt à être mis en pièces par les flots qui y pénétraient de toutes parts. Sans perdre un seul instant, et avec tout le sang-froid d'un homme qui s'était vu cent fois en danger de périr, il envoya aussitôt plusieurs marins dans une embarcation demander du secours à l'autre navire, et s'efforça, pendant ce temps, de retarder le naufrage qu'il jugeait inévitable. Heureusement la mer était si calme pendant cette nuit, que Vincent Pinzon eut le temps d'envoyer ses chaloupes au secours de l'amiral et de ses matelots; et grâce à la fermeté et à la présence d'esprit de Colomb, aucun homme du moins ne périt dans ce désastre.

Dès que le jour fut venu, le cacique Guacanagari, informé que le vaisseau des hommes blancs venait de faire naufrage, se hâta d'envoyer à leur secours un grand nombre de canots montés par des Indiens pour recueillir les matelots, et sauver ce *qui restait* encore du navire, que les vagues

continuaient à battre avec violence. Grâce à ce généreux sauvage, qui fit aussitôt transporter sur le rivage les canons, les habits, les vivres, les armes et tout ce qu'on put arracher du navire naufragé, Colomb n'eut que peu de chose à regretter; et ce qui doit nous donner une bonne idée de la probité et du désintéressement de cette peuplade, c'est qu'au milieu de tant d'objets qui paraissaient à leurs yeux d'un prix inestimable, aucun d'eux n'eut la pensée d'en dérober la moindre bagatelle.

L'amiral, touché du désintéressement de ces sauvages, en témoigna sa reconnaissance au bon Guaeanagari, qui pleurait de joie en voyant qu'il avait été assez heureux pour être utile au cacique des hommes blancs. Il ordonna que pour célébrer l'arrivée des étrangers dans son village, les Indiens se livrassent à des jeux de toute espèce, dans lesquels leur grâce et leur légèreté causèrent un grand étonnement aux Espagnols. Colomb, de son côté voulant leur donner une idée de la puis-

sance des armes de l'Europe, fit tirer en leur présence les canons qui avaient été sauvés du naufrage ; la lumière et l'explosion de ces armes terribles les frappèrent d'admiration et de surprise, et le cacique jura de demeurer toujours l'ami de ces étrangers, qui, à ses yeux, ne pouvaient venir que du ciel, puisqu'ils portaient avec eux les éclairs et le tonnerre.

LE RETOUR EN EUROPE.

L'an 1493.

Partout où les compagnons de Christophe Colomb touchaient la terre, mes jeunes amis, leur premier soin était de s'informer dans quel lieu ils pourraient trouver de l'or, car la plupart de ces hommes n'étaient autres que des aventuriers que le seul espoir de s'enrichir avait conduits dans le Nouveau-Monde. Vous pouvez donc vous figurer quelle fut leur satisfaction, lorsqu'ils s'aperçurent que Guacanagari portait une couronne de ce métal, que sa cabane en renfermait plusieurs autres, et que presque tous les Indiens de sa tribu suspendaient à leurs narines de petites plaques d'or, qu'ils

échangeaient volontiers contre le moindre objet offert par les Européens. Le bon cacique ayant même remarqué que Colomb regardait avec étonnement la couronne qu'il avait sur sa tête, se hâta de la lui offrir, en y joignant plusieurs masques grossièrement travaillés, et incrustés d'or pur. Mais lorsque l'amiral lui demanda par signes d'où il pouvait tirer une si grande quantité de ce précieux métal, Guacanagari lui répondit qu'on en trouvait en abondance dans une partie de l'île, à laquelle il donnait le nom de CIPAO; Colomb, toujours imbu de son idée favorite, ne manqua pas de croire que c'était de sa chère Cipango que le cacique voulait parler, et il résolut d'assurer pour toujours au roi d'Espagne la possession de cette île incomparable.

Cependant, pour entreprendre une si riche conquête, en s'aventurant au milieu de cette terre étrangère, le prudent amiral comprit qu'il avait un trop petit nombre de matelots, et il prit la résolution de

retourner auparavant en Espagne, afin de faire connaître aux rois catholiques l'heureuse issue de son voyage, et de leur demander d'autres vaisseaux, où il pût embarquer un plus grand nombre de marins et d'aventuriers. Mais comme le seul navire qui lui restait était trop petit pour contenir tous les Espagnols qui étaient encore avec lui, il proposa à plusieurs d'entre eux de rester dans l'île jusqu'à son retour, en leur promettant de revenir promptement, et de leur rapporter d'Europe de grandes récompenses. Un certain nombre de ces hommes, fatigués de la longue navigation qu'ils venaient d'accomplir, acceptèrent cette offre avec empressement, et Colomb leur ayant fait construire par les Indiens une espèce de petite forteresse en bois et en terre, dans laquelle ils placèrent les canons du navire naufragé, leur laissa pour chef un brave officier nommé ARANA, en leur recommandant de lui obéir pendant son absence, comme si c'eût été lui-même, et surtout

de toujours vivre en bon accord avec les Indiens, afin que ces hommes simples apprissent à aimer et à respecter les Européens.

Ce fut sans doute, mes bons amis, un triste moment pour les Espagnols qui restèrent dans l'île, que celui où ils virent s'éloigner leurs compagnons, et le seul vaisseau qui pût faire connaître en Europe dans quel lieu ils restaient abandonnés. Mais rien ne peut être comparé à l'affliction de Guacanagari, qui semblait inconsolable du départ de Colomb. Avant de quitter son nouvel ami, le généreux cacique le conjura d'accepter une multitude de présens, parmi lesquels se trouvaient plusieurs couronnes d'or, un grand nombre de masques, et une quantité considérable de poudre d'or, qu'il assura être très commune dans les rivières du pays de Cipao. Colomb, de son côté, ne put se séparer de ce bon sauvage sans lui promettre de revenir bientôt le visiter, et peu d'instans *après*, *un* vent favorable s'étant mis à

souffler, il mit à la voile, à la vue d'une foule d'Indiens accourus sur la plage, pour lui souhaiter à leur manière un heureux voyage et un prompt retour.

Il y avait déjà plusieurs jours que Colomb avait perdu de vue les montagnes d'Haïti, lorsqu'à son grand étonnement il aperçut en mer un navire européen, qu'il reconnut bientôt pour être celui d'Alonzo Pinzon. C'était en effet ce marin, qui, après avoir abandonné l'amiral, comme celui-ci l'avait soupçonné, pour aller porter en Espagne la première nouvelle de la découverte du Nouveau-Monde, errait à l'aventure depuis plusieurs mois sur ces mers inconnues, où il eût infailliblement péri, si le hasard ne lui eût fait rencontrer ce grand homme, qu'il avait eu la volonté de trahir. Cependant lorsque Colomb, l'ayant rejoint, et dédaignant de lui faire aucun reproche, lui eut ordonné de le suivre, le jaloux Pinzon n'osa point persévérer dans sa désobéissance, et pendant la plus grande

partie du voyage, qui dura plus d'un mois, il se montra même soumis et repentant.

Tout à coup le ciel se couvrit de gros nuages, et une terrible tempête éclata sur la mer. Tantôt les deux navires étaient violemment soulevés par les vagues en furie, comme s'ils eussent été lancés en l'air, et tantôt ils étaient précipités avec une égale rapidité dans un abîme sans fond où ils semblaient au moment de s'engloutir. Pendant trois jours et trois nuits sans interruption, l'orage continua avec la même violence; déjà les matelots, fatigués de lutter contre la tempête, et se croyant voués à une mort certaine, s'écriaient que la Providence voulait les faire périr, sans qu'ils revissent leur patrie, en punition de la découverte qu'ils avaient faite d'un monde, que Dieu avait si long-temps caché aux Européens. Quelques uns d'entre eux, exaspérés par le danger, proposaient, pour diminuer le poids du navire, de jeter à la mer les mal

heureux Indiens que l'amiral avait fait embarquer eux; mais Colomb, qui était humain et généreux, ne voulut jamais souffrir qu'ils accomplissent un pareil acte de cruauté; il leur reprocha avec énergie cette atroce pensée, et les fit rougir de leur barbarie.

Mais hélas! le danger au lieu de diminuer devenait à chaque instant plus terrible et plus menaçant, et Colomb ayant encore perdu de vue dans la tempête le vaisseau d'Alonzo Pinzon, ne douta pas qu'il n'eût été brisé par les flots. Alors les matelots entièrement découragés et épuisés de fatigue, se mirent en prières, comme le font le plus souvent dans le péril ces hommes grossiers qui, après avoir employé d'abord les juremens et les menaces, finissent par se repentir de leurs fautes, et implorent le secours de la Providence, lorsqu'ils voient que tous les secours des hommes leur deviennent inutiles. Saisi d'une subite dévotion, chacun d'eux se prosternant, et le visage inondé de

larmes, promit tout haut d'aller faire un pélerinage nu-pieds, à la chapelle de la sainte Vierge, la plus voisine du lieu où la Providence les ferait débarquer. En outre il fut convenu d'un commun accord qu'on tirerait au sort le nom de celui qui serait chargé pour tout l'équipage d'aller faire un semblable pélerinage à chacun des saints les plus révérés de l'Espagne; mais par un hasard singulier et tout-à-fait remarquable, chaque fois que le plus petit mousse du navire tira un billet dans un bonnet, où l'on avait mis tous les noms de l'équipage, ce fut celui de Colomb qu'il amena, et l'amiral, qui était sincèrement religieux, s'engagea de bonne grâce à accomplir cette promesse solennelle, si Dieu accordait à ses prières le salut de son navire. Après cela, les matelots prenant confiance dans la bonté divine, qui les avait déjà conduits vers le Nouveau-Monde, contre leur attente, se montrèrent plus tranquilles, et attendirent avec résignation que Dieu décidât de leur sort.

C'est un spectacle bien imposant, mes enfans, que celui de ces marins qui, suspendus sur un abîme sans fond, dont ils ne sont séparés que par une faible planche, élèvent ainsi leurs mains suppliantes vers le ciel, et le conjurent de venir à leur aide, lorsqu'ils ne peuvent plus espérer aucun secours des hommes. C'est que personne, mes bons amis, quelque rude et ignorant qu'il soit, ne peut étouffer une voix intérieure qui nous crie que Dieu est le souverain auteur de tous les biens et de tous les maux dont il lui plaît d'éprouver ses créatures, et que lui seul est l'arbitre de notre existence.

Cependant, au milieu de cette effroyable tempête, ce n'était point l'effroi d'une mort inévitable qui occupait Colomb, mais ce qui remplissait son âme d'amertume, c'était la crainte de périr en emportant avec lui le secret de l'importante découverte qu'il venait de faire. Plein de cette pensée, que le Nouveau-Monde serait encore une fois perdu pour l'Europe si

son navire venait à être englouti, il enveloppa d'un pain de cire soigneusement préparé le journal de son voyage, c'est-à-dire un registre sur lequel il avait inscrit jour par jour le récit de ses voyages, et il prit la résolution, s'il voyait son vaisseau prêt à être mis en pièces par les vagues, de jeter lui-même à la mer ce pain de cire enfermé dans un tonneau, afin que les flots le poussant peut-être un jour vers les rivages de l'Europe, on y apprît du moins, fût-ce même cent ans après sa mort, que Christophe Colomb avait réalisé sa sublime entreprise, et que d'autres navigateurs, en suivant ses indications, pussent retrouver aussi les îles Lucayes et la riche Hispaniola. Cette coutume des marins d'abandonner ainsi à la mer, dans des tonneaux ou des bouteilles bien cachetées, des lettres ou des registres portant leurs noms et le récit de leurs aventures, est encore observée aujourd'hui par les équipages qui se voient en danger de périr, et *souvent c'est le seul moyen qu'ont ces hommes intrépides* pour faire connaître à

leurs parens et à leurs amis le malheur dont ils ont été victimes.

Heureusement, mes jeunes amis, cette précaution de Christophe Colomb devint inutile; après tant de jours de mauvais temps, la tempête se calma, et son vaisseau se trouva auprès d'une des îles Açores, appartenant, comme vous savez, aux Portugais, où il lui fut enfin permis de mettre pied à terre et de donner quelque repos à ses compagnons et à lui-même. Mais comme il n'avait point oublié le vœu qu'il avait fait au moment du danger, le premier soin de l'amiral fut de se diriger pieds nus, avec ses matelots, vers une petite chapelle peu distante du rivage, où ces hommes reconnaissans se rendirent en chantant une hymne touchante, par laquelle les marins ont coutume de saluer la sainte Vierge, qu'ils invoquent sous le nom « d'Étoile de la mer. »

Après quelques jours de repos que la tempête avait rendu nécessaire à son équipage, le vaisseau de Colomb ayant repris la mer, atteignit, enfin le port de Palos, d'où il éta

parti sept mois auparavant pour découvrir un autre monde. Du plus loin que les habitans de cette ville aperçurent ce navire, ils accoururent sur le rivage, ne pouvant croire que ce fussent les mêmes hommes qu'ils avaient pleurés comme morts, qui revinssent après un si long voyage auprès de leurs parens et de leurs amis.

Le lendemain du débarquement de Colomb à Palos, on aperçut aussi en mer la caravelle d'Alonzo Pinzon, qui, se flattant que l'amiral avait péri dans la tempête, se dirigeait à force de voiles sur l'Espagne, pour s'attribuer seul le mérite de ses découvertes; mais lorsque ce méchant apprit que Colomb était arrivé sain et sauf, il en ressentit un si vif dépit que, s'étant fait débarquer pendant la nuit, il rentra secrètement dans sa maison, d'où il ne sortit plus, car il tomba malade de jalousie et de chagrin, et mourut bientôt après, sans que personne eût pitié de son sort, parce que c'était son caractère envieux qui était *la cause* de sa perte.

LE TRIOMPHE DE COLOMB.

L'an 1493.

Il me serait impossible, mes bons amis, de vous peindre quelle fut à la fois la surprise et la joie de toute l'Espagne, lorsqu'on y apprit le retour de Colomb et le merveilleux résultat de son voyage. Ferdinand et Isabelle, auxquels l'amiral s'empressa de faire connaître son arrivée, lui ordonnèrent aussitôt de venir les joindre à Barcelone, l'une des principales villes d'Espagne, où ils résidaient alors; suivant l'usage des rois espagnols de ce temps-là, qui habitaient successivement avec leur cour les différentes cités de leur royaume.

Aussitôt que Colomb connut la volonté des *rois* catholiques, il se hâta de se mettre

en marche vers Barcelone, et comme il fallait, pour atteindre cette ville, qu'il traversât une grande partie de l'Espagne, son voyage à travers les provinces de ce royaume fut un véritable triomphe. Dans tous les lieux où il passait, le peuple des villes et des campagnes accourait pour contempler cet homme extraordinaire. Mais je dois vous dire que si l'orgueil naturel au caractère de la nation espagnole était flatté de voir cet habile navigateur, dont le nom était devenu si célèbre, la curiosité de la foule était surtout excitée par la vue de six Indiens qui l'accompagnaient, et dont la peau rouge, les peintures étranges qui couvraient leurs membres, et les ornemens d'or dont ils étaient surchargés, causaient à tous les assistans une surprise impossible à décrire.

Ce fut donc au milieu des transports de tout ce peuple avide de ce spectacle extraordinaire, que Colomb, dont la modestie ne se démentait point pour cela, *parvint* à Barcelone, où Ferdinand et

Isabelle l'attendaient avec une impatience sans égale. Des préparatifs somptueux avaient été faits pour recevoir le hardi navigateur à qui l'Espagne allait devoir la possession d'un autre hémisphère; dans toutes les rues qu'il devait traverser avant d'arriver au palais, chaque maison était décorée de fleurs et de tapisseries. Dès la pointe du jour le peuple s'y pressait en habits de fête, et une troupe des plus brillans chevaliers espagnols avait été envoyée à sa rencontre, hors des portes de la ville, pour lui servir de cortége.

Enfin Colomb parut aux regards de la multitude, qui poussait des cris d'allégresse; il était monté sur un magnifique cheval d'Andalousie, dont Ferdinand lui avait fait présent, et, quoiqu'il fût environné de tout ce que l'Espagne comptait alors de personnages illustres et renommés, tous les yeux étaient fixés avec admiration sur cet homme grave, mais modeste, qui semblait recevoir avec humilité les honneurs qu'il avait si bien mé-

rités. Il était précédé de ses six Indiens entièrement nus, selon la coutume de leur pays, et le corps peint de couleurs bizarres; leurs têtes portaient de pesantes couronnes d'or, à chacun de leurs bras étaient attachés des bracelets de même métal, et dans leurs mains étaient des armes et des instrumens en usage chez les sauvages; devant eux étaient portés un grand nombre de magnifiques perroquets vivans, ou d'autres oiseaux des îles Lucayes et d'Hispaniola; il y avait joint une grande quantité de plantes aromatiques et des fruits exquis des mêmes contrées, et enfin une quantité considérable de poudre d'or, ainsi que plusieurs masques du même métal, présens du bon Guacanagari. La foule se pressait pour admirer ces choses toutes nouvelles, et l'on n'entendait de tout côté que l'éloge de Christophe Colomb, dont le génie avait découvert un monde qui produisait tant d'objets précieux.

Ferdinand et Isabelle, assis sur leur

trône autour duquel étaient rangés les plus grands seigneurs du royaume, attendaient l'amiral dans une salle du palais, qui avait été magnifiquement décorée pour cette cérémonie; mais lorsque Colomb entra dans cette salle avec le maintien réservé qui convient au véritable mérite, le roi et la reine se levèrent par respect, et le grand homme ayant voulu se mettre à genoux devant eux, selon le cérémonial observé dans ce temps à la cour d'Espagne, ils le relevèrent avec bonté, lui tendirent la main, qu'il baisa respectueusement, et lui ordonnèrent de prendre place sur un siége, préparé au pied du trône en son intention; honneur qui n'était alors jamais accordé à personne, à la cour d'Espagne, où il n'était permis à aucun personnage, quel que fût son rang, de s'asseoir en présence du roi et de la reine. Colomb obéit, sans rien perdre pourtant de sa modestie, et lorsqu'ils l'invitèrent à leur raconter toutes les aventures qu'il avait éprouvées dans son voyage,

Ferdinand et Isabelle l'écoutèrent avec une attention qui dénotait assez la considération qu'ils avaient pour ses paroles. Colomb fit alors à haute voix le récit de tout ce qui lui était arrivé depuis son départ d'Espagne, et, quoique ce récit durât plusieurs heures, aucun des auditeurs ne se lassa de l'entendre.

Lorsqu'il eut cessé de parler, le roi et la reine, pleins d'admiration descendirent de leur trône, se prosternèrent en versant des larmes de joie, et d'une commune voix, tous les assistans firent entendre un pieux cantique d'actions de grâces, pour remercier la Providence du bienfait qu'elle venait d'accorder à l'Espagne, en lui donnant la possession de nouvelles contrées, dont aucune nation, jusqu'alors, n'avait eu connaissance. Après cette scène touchante, Colomb fut conduit en cérémonie par les principaux seigneurs de la cour, jusqu'à un magnifique palais, qui avait été disposé pour le recevoir. Dès le lendemain, le roi et la reine le comblèrent

de toutes sortes de présens, et lui promirent de nouveaux vaisseaux et un grand nombre de marins pour retourner à Hispaniola, et achever sa glorieuse entreprise. Colomb se trouvait donc alors, mes enfans, au comble de la gloire et de la puissance; et ce grand homme, qui rendait grâce à Dieu avec tant de piété de l'avoir sauvé d'un si périlleux voyage, était loin de se douter qu'il serait bientôt exposé, par la méchanceté de ses envieux, à des dangers plus grands encore que ceux des tempêtes et des mers orageuses qu'il avait affrontées.

COLOMB DANS LES FERS.

Depuis l'an 1493 jusqu'à l'an 1504.

Mais tandis que Colomb recevait ainsi en Espagne les honneurs dus à son génie et à l'étonnant succès de son entreprise, mes bons amis, l'île d'Hispaniola devenait le théâtre de grands malheurs, auxquels il était bien loin de s'attendre.

En effet, mes enfans, la plupart des Espagnols que l'amiral avait chargés de garder cette île pendant son absence étaient des hommes grossiers et turbulens, qui n'eurent pas plus tôt perdu de vue le vaisseau de Colomb, qu'ils refusèrent d'obéir au chef qu'il leur avait laissé, et ne songèrent plus qu'à vivre, selon leur *bon plaisir*, aux dépens des pauvres In-

diens, qu'ils accablaient de coups pour leur arracher les morceaux d'or qu'ils pouvaient encore avoir en leur possession. En vain Guacanagari ordonna à ses sujets, pour apaiser ces hommes insatiables, de leur abandonner tout ce qu'ils possédaient, et leurs cabanes même, ces méchans ne firent que redoubler leurs mauvais traitemens envers ces infortunés, sans même épargner les femmes et les petits enfans. Ces pauvres gens ne pouvaient comprendre que des hommes, qu'ils croyaient descendus du ciel, fussent aussi cruels; mais les armes des Espagnols, leurs vêtemens et leur barbe noire et épaisse leur imposaient une si grande crainte, qu'ils ne savaient que gémir et se prosterner à terre devant leurs impitoyables persécuteurs.

Maintenant, il faut que je vous dise, mes jeunes amis, que lorsque des méchans se trouvent ainsi rassemblés, sans être retenus par aucune crainte, l'union ne peut pas durer long-temps entre eux, et ils ne tardent pas à tourner contre eux-mêmes

la violence qu'ils ont d'abord exercée contre des êtres faibles et sans défense; ce fut précisément ce qui arriva aux turbulens matelots de Colomb, dès qu'ils eurent désobéi à leur chef Araña. Au lieu de demeurer en paix dans la petite forteresse où ils étaient du moins en sûreté contre les ennemis du dehors, s'il s'en présentait, ces hommes se querellèrent entre eux, se battirent même comme des insensés qu'ils étaient, et se répandant en petites troupes à de grandes distances dans l'île, ils se mirent à chercher de tout côté le merveilleux pays de Cibao, où les Indiens leur avaient assuré que les ruisseaux roulaient un sable d'or, et que la terre renfermait des morceaux de ce précieux métal; de sorte que, dispersés dans cette vaste contrée, ils cessèrent bientôt d'inspirer de la crainte aux Indiens, dont plusieurs n'attendaient qu'une occasion favorable pour se défaire de ces hôtes incommodes.

Or, tous les caciques de l'île d'Haïti,

mes enfans, n'étaient pas doux et pacifiques comme le bon Guacanagari, et celui qui possédait la riche province de Cibao était, au contraire, d'une humeur sauvage et guerrière; on lui donnait dans le pays, à cause des immenses trésors qu'il possédait, le nom de CAONABO, ce qui, dans la langue des Indiens, signifiait « le seigneur de la maison d'or. » Ce cacique, qui, sans les connaître, haïssait les Espagnols, ayant appris quel petit nombre d'hommes Colomb en s'éloignant avait laissé dans l'île, résolut de ne pas souffrir que ces audacieux étrangers vinssent lui enlever ses richesses; et dix des aventuriers espagnols ayant osé s'avancer dans sa province, pour reconnaître le pays, le farouche cacique enveloppa aussitôt ces imprudens avec une troupe considérable d'Indiens armés de massues et de flèches, et les fit tous périr, malgré leur résistance désespérée. Enhardi par ce succès, il n'attendit pas que le bruit de sa victoire fût *parvenu* aux autres Espagnols; mais, mar-

chant jour et nuit, à travers les forêts, jusqu'au pays de Guacanagari, il surprit Arana et ses compagnons plongés dans un profond sommeil, mit le feu à leur forteresse, qu'il détruisit de fond en comble, et les égorgea tous jusqu'au dernier; les cabanes même où quelques Européens avaient cherché un refuge dans le village du bon cacique, furent incendiées par l'implacable Caonabo, et Guacanagari, lui-même, qui avait essayé de défendre ses hôtes contre leurs ennemis, fut blessé d'un coup de pierre à la jambe, tandis que plusieurs de ses sujets furent égorgés sous ses yeux. Ainsi, mes enfans, les compagnons de Colomb furent promptement punis de leur lâche cruauté envers les pauvres Indiens, et le sang des Européens arrosa pour la première fois le sol du Nouveau-Monde.

Cependant, Christophe Colomb, après un séjour de quelques mois en Espagne, avait vu se réaliser les pompeuses promesses des rois catholiques; un grand

nombre de vaisseaux lui avaient été confiés pour transporter dans le nouvel hémisphère des soldats, des matelots, des laboureurs, des charpentiers, des maçons, des artisans de différens genres, et enfin des aventuriers de tous pays, qui se présentaient en foule pour prendre part aux grandes richesses que promettaient ses découvertes. En outre, Colomb avait chargé ses navires d'une multitude d'ustensiles propres à construire des maisons et à labourer la terre. Quelques uns de ses vaisseaux portaient un grand nombre d'animaux d'Europe, tels que des poules, des moutons, des porcs, des vaches, des taureaux, des chevaux de guerre et de labourage, et même des chiens, parce qu'il avait remarqué qu'aucune des îles qu'il venait de découvrir ne lui avait offert d'animaux de ces différentes espèces. Ce fut avec cet équipage considérable que Colomb quitta pour la seconde fois le rivage d'Andalousie, où la foule émerveillée d'un si magnifique spectacle, faisait reten-

tir l'air de mille acclamations, répétées au loin par les échos du rivage.

Un mois à peine fut employé par la flotte de Colomb pour atteindre le Nouveau-Monde, et chemin faisant il découvrit encore de nouvelles îles, qui lui parurent couvertes d'une riche et brillante végétation; mais lorsqu'il essaya de faire aborder celle qui lui parut la plus considérable, il apprit avec étonnement, par le rapport de ses officiers, qu'elle était habitée par un peuple sauvage, qui avait assailli de pierres et de flèches les premiers matelots descendus sur le rivage. Néanmoins les Espagnols parvinrent à s'emparer de quelques femmes indiennes, qui leur firent comprendre par signes qu'elles étaient prisonnières de la nation des Caraïbes (c'était le nom de cette race féroce), qui dévoraient leurs captifs, et à cause de cela les Espagnols les appelèrent Anthropophages, ce qui veut dire mangeurs d'hommes. En entendant ce récit, les compagnons de Colomb furent frappés de

terreur; ils firent monter sur leurs vaisseaux les pauvres femmes qu'ils venaient d'arracher à une mort certaine, et étant parvenus à surprendre quelques uns de ces hommes féroces, ils les chargèrent de chaînes, et les attachèrent aux mâts des navires, sans que pour cela ils parussent rien perdre de leur humeur sauvage. Colomb, avant de quitter l'île principale des Caraïbes, ordonna qu'à l'avenir elle serait appelée la Guadeloupe, en mémoire de quelques moines d'une ville d'Espagne ainsi nommée qui, à son départ, l'avaient prié de donner le nom de leur monastère à la première île qu'il découvrirait. La Guadeloupe porte encore à présent la même dénomination, et si vous avez étudié la géographie, vous savez sans doute qu'elle appartient aujourd'hui à la France, ainsi que plusieurs des îles qui en sont les plus voisines.

Cependant, mes bons amis, en approchant des côtes d'Hispaniola, dont les montagnes bleuâtres se découvraient à une

grande distance en mer, Colomb avait ordonné qu'on fît plusieurs décharges de canon, pour avertir de son retour les Espagnols qu'il avait laissés dans cette île; mais quels furent à la fois sa surprise et son mécontentement, lorsque, malgré ce signal, personne ne se montra sur la plage déserte, si ce n'est quelques Indiens qui, à la vue de la flotte espagnole, se retiraient précipitamment dans les forêts voisines. Colomb envoya alors plusieurs marins à terre, et rien ne peut être comparé à sa douleur, lorsqu'à leur retour ils rapportèrent qu'ils n'avaient plus trouvé, sur le lieu où le petit fort était bâti, que des ruines, des armes brisées, des lambeaux de vêtemens, et enfin des ossemens humains, qui ne pouvaient être que ceux des malheureux Européens.

Dans le premier moment, les Espagnols ne doutant pas que leurs compagnons n'eussent péri par quelque trahison de Guacanagari, demandèrent à grands cris *qu'on en tirât* une vengeance terrible;

mais Colomb ne voulant pas croire à une si horrible perfidie, se rendit lui-même auprès du cacique, qui lui raconta en pleurant les torts et les malheurs des Espagnols, et lui montra la blessure qu'il avait reçue en les défendant, ainsi que les débris des cabanes indiennes que le cruel Caonabo avait incendiées. Alors Colomb, persuadé que Guacanagari n'était point coupable, le serra avec joie dans ses bras; mais la plupart des Espagnols continuèrent à se défier du cacique, qui de son côté ne pouvait plus s'empêcher de redouter ces puissans étrangers, dont les compagnons d'Arana lui avaient fait connaître la méchanceté.

Peu de jours après son retour à Hispaniola, l'amiral ayant fait débarquer tous les Européens que portaient ses navires, commença à faire bâtir une ville, à laquelle il donna le nom d'ISABELLE, en l'honneur de la reine de Castille. Bientôt on vit s'élever, comme par enchantement, les murailles d'une ville d'Europe dans un

lieu naguère encore couvert d'immenses forêts aussi vieilles que le monde; les laboureurs commencèrent à cultiver la terre avec des charrues, et à y semer du blé que Colomb avait eu soin d'apporter d'Espagne; d'autres cultivateurs y plantèrent des cannes à sucre, sorte de plante que l'on avait apportée de Sicile, où elle était cultivée depuis long-temps. Des champs considérables de cette précieuse plantation couvrirent tous les environs d'Isabelle, et bientôt chacun s'aperçut avec joie que cette terre, qui n'avait jamais reçu aucune culture, était d'une fécondité prodigieuse, et que toutes les productions de l'Europe y croissaient avec une extrême rapidité. En même temps l'amiral recueillait soigneusement tout l'or que les Indiens lui apportaient en échange des grelots et des autres petits objets qu'ils préféraient à ce métal; et pour seconder les Espagnols dans leurs travaux, il donnait à chacun d'eux un certain nombre de *sauvages*, que leur douceur et leur doci-

lité rendaient propres à toute sorte d'usage, quoique cette race d'hommes fût faible et amollie par la chaleur du climat humide et chaud de leur île.

Or, il faut que vous sachiez, mes enfans, que la plupart des aventuriers qui avaient suivi Colomb dans cette contrée lointaine, n'avaient eu d'autre but, en s'exposant aux dangers d'un si long voyage, que d'arriver dans un pays où l'or serait en si grande abondance, qu'ils n'auraient nullement besoin de travailler pour acquérir de grandes richesses; mais lorsqu'ils virent que ce n'était qu'à la sueur de leur front qu'ils pouvaient se procurer ce qui était nécessaire à leur existence, beaucoup d'entre eux, fatigués de tant de privations, reprochèrent à Colomb de les avoir trompés, et chaque jour ils faisaient entendre des plaintes contre l'amiral, parce qu'il leur défendait d'accabler les pauvres Indiens de trop rudes travaux, et surtout de les maltraiter comme des bêtes de somme, lorsqu'ils exigeaient d'eux des efforts qui

surpassaient les forces de ces hommes doux et timides : dans leur mécontentement, plusieurs des principaux chefs même que Colomb avait comblés de bienfaits et d'égards, demandèrent instamment à retourner en Espagne, et l'amiral y consentit avec joie, pour éloigner de lui ces hommes dangereux ; mais sa prudence accoutumée fut trompée par son cœur généreux, car il ne tarda pas à savoir que c'était autant d'ennemis acharnés qu'il renvoyait dans sa patrie, et qu'une effroyable injustice devait être le prix de ses services.

En effet, à peine ces mécontens furent-ils arrivés en Espagne, qu'ils l'accusèrent auprès du roi et de la reine de mille crimes imaginaires, et surtout de s'être approprié tout l'or que produisait Hispaniola. La reine Isabelle, qui aimait Colomb, refusa pendant long-temps de croire à de pareilles calomnies ; mais il est bien rare, mes jeunes amis, que la bassesse et l'envie ne l'emportent pas sur *la vertu*, qui dédaigne de se défendre ; et

Ferdinand, plus crédule, envoya sur-le-champ des officiers à Hispaniola, avec ordre de ramener Colomb en Espagne, afin qu'il y reçût le châtiment qu'il méritait, s'il était réellement coupable des crimes qu'on lui imputait.

Malheureusement, mes bons amis, les officiers que le roi avait chargés de cette mission délicate étaient des hommes cruels et corrompus d'avance par les ennemis de l'amiral, qui, avec la plus coupable précipitation, accueillirent les calomnies de ses accusateurs; et sans vouloir même entendre sa justification, l'attirèrent sous un faux prétexte sur leur vaisseau, où ils lui signifièrent durement qu'il allait être ramené en Europe. Ces juges iniques eurent même l'indignité de le faire charger de chaînes comme un voleur ou un meurtrier, et ce grand homme à qui le monde devait la découverte des plus riches contrées de la terre, se soumit sans murmurer à une si affreuse injustice; sa bouche ne proféra pas une seule plainte; et les

marins qui l'entouraient, touchés d'admiration et de pitié, l'ayant supplié de permettre qu'ils brisassent ses fers et le conduisissent partout où il voudrait, pour échapper à ses calomniateurs, le magnanime Colomb leur ordonna de n'en rien faire, disant que ces chaînes lui avaient été imposées par ordre du roi et de la reine, et qu'eux seuls avaient le droit de les rompre. Il fit donc toute la traversée chargé de ces liens indignes; mais, tout captif qu'il était sur ce navire, il y était entouré du respect et de l'admiration de tout l'équipage, et ses gardiens eux-mêmes ne lui parlaient que la tête découverte et en fléchissant le genou.

Je ne saurais vous peindre, mes enfans, quelles furent la surprise et l'indignation de toute l'Espagne, lorsque le bruit s'y répandit tout à coup que Colomb était débarqué à Palos, non plus cette fois en triomphateur, mais environné de gardes comme un misérable criminel. Ferdinand et Isabelle eux-mêmes demeurè-

rèrent stupéfaits de la rigueur que l'on avait déployée en leur nom, envers cet homme qui avait tant illustré leur règne; ils ordonnèrent aussitôt que Colomb comparût devant eux, libre et sans gardes; mais le grand homme outragé ne permit pas encore qu'on lui ôtât ses chaînes, jusqu'à ce qu'il se fût complétement justifié des crimes dont on l'accusait. Il fallut que la reine elle-même lui défendît de les porter davantage, pour qu'il consentît à reprendre sa liberté, et bientôt ses lâches calomniateurs, accablés de la juste colère de cette princesse, rougirent de leur méchanceté, et se virent condamnés au silence et au mépris de toute l'Espagne, qu'ils avaient bien mérité.

Mais l'injustice que Colomb venait d'éprouver à la face du monde entier avait pénétré sa grande âme d'une profonde amertume, dont rien ne put le distraire; il fit suspendre au pied de son lit les fers qu'il avait portés, et quoiqu'il consentît encore à entreprendre deux voyages, dans

lesquels il découvrit de nouvelles contrées, il revint quelques années plus tard en Espagne, où il tomba dangereusement malade, en apprenant la mort de sa bienfaitrice la reine Isabelle, et expira bientôt lui-même, dans un âge encore peu avancé, brisé par la douleur plutôt que par les travaux de sa glorieuse carrière.

Avant de mourir, Colomb, qui laissa de grands biens et le titre d'amiral des Indes à son fils Diégo, qui l'avait suivi dans ses deux derniers voyages, lui ordonna de placer dans son cercueil les chaînes que la haine de ses envieux lui avait fait porter. Ainsi, mes enfans, l'un des plus beaux génies qui aient jamais illustré l'humanité, succomba sous le profond chagrin d'une injustice, et la gloire d'avoir découvert le Nouveau-Monde ne put le consoler de l'ingratitude de ses concitoyens.

AMÉRIC VESPUCE.

Depuis l'an 1498 jusqu'à l'an 1512.

Depuis que, par la puissance de son génie et la persévérance de ses travaux, mes jeunes amis, Christophe Colomb était parvenu à découvrir le Nouveau-Monde, tous les aventuriers de ce siècle brûlaient du désir d'atteindre aussi des contrées inconnues. Mais ce n'était pas seulement en Espagne que cette ardeur pour les courses lointaines avait éclaté, et les marins portugais qui, les premiers, avaient donné à l'Europe l'exemple des navigations périlleuses, voyaient avec peine que la gloire de leurs découvertes en Afrique fût effacée par celle du pilote génois. Alors plusieurs d'entre eux tentèrent à leur tour de nou-

velles entreprises, et firent aussi des découvertes importantes.

Dans le temps même que Colomb achevait ses derniers voyages dans le nouvel hémisphère, un habile capitaine portugais, nommé Vasco de Gama, suivant la route que Barthélemy Diaz avait tracée le long des rivages de l'Afrique, osa le premier franchir le cap de Bonne-Espérance, que ce navigateur n'avait fait qu'entrevoir, et trouva ainsi une route par mer vers les Indes orientales, cette terre de l'or et des parfums, que tant d'autres avant lui avaient vainement cherché à atteindre. Deux ans plus tard, un autre marin portugais, appelé Alvarez Cabral, voulant éviter les terribles ouragans qui avaient effrayé Diaz en approchant du cap des Tempêtes, fut poussé par la violence des vents jusqu'auprès d'une terre dont les riches productions, la riante verdure et le climat délicieux lui parurent réaliser toutes les merveilles que l'on raconte du Paradis terrestre. *Bientôt* après il apprit que cette contrée

faisait partie du Nouveau-Monde découvert par Christophe Colomb, et les Portugais lui ayant donné le nom de Brésil, y fondèrent un puissant royaume qui existe encore aujourd'hui.

Ainsi, mes enfans, chaque année était presque marquée, pour les deux nations qui s'étaient livrées à ces voyages lointains, par de nouvelles conquêtes d'où elles tirèrent bientôt des richesses immenses tant en or et en argent, qu'en diamans et en pierres précieuses.

Cependant Ferdinand-le-Catholique et le roi de Portugal, qui dans ce temps-là se nommait Emmanuel-le-Fortuné (à cause des trésors que ses sujets avaient acquis sous son règne), voulant éviter qu'un jour les deux peuples se disputassent les pays qu'ils auraient découverts, supplièrent le pape Alexandre VI, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, de désigner à l'avenir quelles contrées appartiendraient à chacune des deux nations; et le pontife, après avoir fait jurer aux deux rois de rè-

pandre la religion chrétienne dans tous les pays dont ils deviendraient les maîtres, fit usage d'un moyen qu'il vous sera facile de comprendre, si, comme je n'en doute pas, vous avez étudié avec fruit la géographie, cette science si curieuse sans laquelle on ne peut s'intéresser véritablement à l'histoire des voyageurs et des conquérans.

Le pape traça sur une carte du monde alors connu, une ligne qui, partant de l'un des pôles, passait à cent lieues au-delà des îles Açores, et ordonna ensuite que toutes les contrées qui seraient découvertes à l'est de cette trace imaginaire (à laquelle on donna le nom de « ligne de démarcation ») appartiendraient au roi de Portugal, tandis que celles, au contraire, que l'on rencontrerait à l'ouest de la même ligne, deviendraient la propriété du roi d'Espagne. Ce jugement du souverain pontife parut tellement équitable alors aux deux monarques, qu'ils s'y soumirent avec reconnaissance, et, pendant de longues années, la ligne de démarcation fut la seule

limite reconnue entre les possessions des Espagnols et des Portugais.

Mais tandis que ces deux princes se partageaient ainsi, d'un commun accord, la possession du Nouveau-Monde, dont ils étaient bien loin encore pourtant de connaître la véritable étendue, plusieurs des aventuriers qui avaient suivi Colomb dans ses voyages, obtenaient de Ferdinand la permission d'en entreprendre d'autres à leur tour. Parmi ces intrépides marins, on distinguait VINCENT PINZON, frère de l'envieux Alonzo, qui, comme vous savez, était mort à Palos de jalousie, de n'avoir pu ravir à Colomb la gloire de ses découvertes ; OJÉDA, noble et brillant cavalier espagnol qui avait secondé l'amiral dans ses premiers établissemens à Hispaniola, et enfin AMÉRIC VESPUCE, simple marchand de Florence, en Italie, mais homme habile et instruit, que l'espoir de s'enrichir, en trafiquant avec les nations nouvellement découvertes, avait décidé à prendre part à cette navigation périlleuse.

Or, il faut que vous sachiez, mes jeunes amis, que Christophe Colomb, dans un de ses derniers voyages, avait été porté par les vents sur une côte inconnue, mais habitée par un peuple sauvage qui avait assailli les Espagnols par une grêle de flèches dont la blessure était presque toujours mortelle, parce qu'elles étaient trempées dans des sucs de plantes vénéneuses, c'est-à-dire qui produisent des poisons. Le principal travail de ces sauvages était de plonger dans la mer à une grande profondeur, pour y recueillir une certaine espèce de coquillage qui renferme ces perles précieuses dont on fait aujourd'hui des parures pour les dames d'Europe. Cette pêche, souvent dangereuse et toujours pénible, parut si productive à Colomb dans ces parages, qu'il donna au golfe où il s'était arrêté le nom de golfe des Perles, et il apprit de quelques Indiens, que cette contrée se nommait le Paria, et faisait partie d'un immense territoire où s'élevaient de hautes montagnes, et qu'arrosaient des rivières d'une largeur

et d'une étendue considérable, qui se précipitaient avec violence dans la mer à peu de distance de ce lieu. Dès lors l'habile Colomb comprit que cette vaste contrée que lui indiquaient les Indiens de Paria ne pouvait être qu'un grand continent, et il traça sur une carte géographique la route qu'il avait suivie pour atteindre ces nouveaux rivages.

Ce fut au moyen de cette carte, qui avait été soigneusement conservée en Espagne, que, quelques années plus tard, Ojéda et son compagnon Améric Vespuce conçurent l'idée de retrouver cette terre que Colomb avait aperçue; et en suivant les indications de ce grand navigateur, ils atteignirent en effet le golfe des Perles, où ils parvinrent, non sans peine, à former quelques relations avec les sauvages habitans de cette contrée, en échangeant avec eux de petits objets d'Europe, contre des perles d'un grand prix et des morceaux d'or pur, plus gros que tous ceux qu'ils avaient vus jusqu'alors. Mais cet heureux

trafic ne fut pas la seule occupation de l'ingénieux Vespuce, et tout en amassant des richesses considérables, l'habile Florentin recueillit tant et de si exacts renseignemens sur ce continent, qu'il en composa un livre fort curieux, qui fut le premier où l'on décrivit cette terre toute nouvelle pour les peuples de l'ancien monde. Ce livre, mes bons amis, fut lu avec avidité par tous ceux qui s'intéressaient aux découvertes récentes des aventuriers espagnols; et l'on prit l'habitude, dans les divers pays de l'Europe, en parlant du Nouveau-Monde découvert par Christophe Colomb et décrit par Vespuce, de dire la terre d'Améric, et bientôt après l'AMÉRIQUE, nom qui est resté à cette immense et riche partie du globe, que le marchand de Florence ne connaissait en quelque sorte que par ouï-dire.

Ainsi, mes enfans, par une suite de l'ingratitude que Colomb éprouva de la part de ses contemporains, non seulement *ce grand* homme ne recueillit, de son vi-

vant, aucune gloire de ses admirables travaux, mais encore, après sa mort, on le dépouilla de son plus beau titre à l'immortalité, en donnant le nom d'un obscur étranger au nouvel hémisphère que lui seul avait découvert. Heureusement, tous ceux qui connaissent l'histoire de cette époque réparent autant qu'ils peuvent cette injustice; et quoique l'on donne encore à cette contrée le nom d'Amérique, il serait honteux pour une personne instruite d'ignorer aujourd'hui à quel homme illustre est due réellement la découverte de cette partie du monde.

Vers le temps où Vespuce et Ojéda atteignirent le continent de l'Amérique, un autre compagnon de Colomb, nommé Ponce de Léon, ayant entendu dire par les Indiens d'Hispaniola que, dans une des îles Lucayes, se trouvait une fontaine qui avait la propriété de rajeunir ceux qui se baignaient dans ses eaux, s'embarqua sur un petit navire avec lequel il visita toutes ces îles. Mais il eut beau les

parcourir l'une après l'autre, il ne rencontra point la merveilleuse fontaine qu'il cherchait, ce qui ne doit pas nous surprendre, parce qu'il n'y a jamais eu d'eau ni d'autre moyen qui puisse empêcher les hommes de vieillir; cependant la crédulité de Ponce de Léon, mes bons amis, ne fut point inutile, car, en naviguant sur ces mers, il aborda une terre riante et fertile, à laquelle il donna le nom de FLORIDE, ce qui veut dire le pays des fleurs, parce qu'il l'aperçut le jour de la fête des Rameaux, que l'on nomme aussi Pâques-Fleuries. Malheureusement cette belle contrée, que ce navigateur ne fit qu'entrevoir, était habitée par des sauvages féroces, et si guerriers, que les Espagnols furent forcés de se rembarquer précipitamment; et le résultat de cette découverte de Ponce de Léon fut d'apprendre aux Européens qu'il existait des contrées voisines des îles de Bahama, où ils pourraient un jour former des établissemens, comme nous le *verrons par la* suite.

LA MER DU SUD,

Depuis l'an 1512 jusqu'à l'an 1517.

Quoique bien peu d'années se fussent écoulées depuis la découverte de l'Amérique, mes jeunes amis, un grand nombre d'Espagnols, attirés par l'espoir de s'y enrichir, étaient venus s'établir successivement dans les îles que les premiers navigateurs avaient abordées. Déjà Hispaniola voyait s'élever plusieurs villes considérables, dont la plus importante, appelée Saint-Domingue, et fondée par un frère de Christophe Colomb, a donné depuis son nom à cette contrée tout entière. L'île de Cuba, que cet homme illustre n'avait fait qu'entrevoir dans son premier voyage, avait aussi été peuplée par un

[redacted]

grand nombre d'Européens de toute condition, et sur la côte de Paria elle-même, que les descriptions d'Améric Vespuce avaient rendue célèbre, un des compagnons de Christophe Colomb nommé Nugnez Balboa, avait fondé une petite colonie dont il s'était fait le gouverneur.

Or, ce Balboa, mes enfans, était peut-être le plus audacieux de tous les aventuriers que l'Europe eût vomis jusqu'alors sur le Nouveau-Monde : ayant entendu à diverses reprises les Indiens de la côte de Paria vanter les richesses que renfermait leur pays, il avait tenté plusieurs excursions dans l'intérieur du continent américain, et bravé tous les dangers qui pouvaient assaillir les Européens dans ces courses hasardeuses à travers des contrées entièrement inconnues; mais tous ses efforts et ceux de ses compagnons, quelque intrépides qu'ils fussent, n'avaient eu pour résultat que de leur procurer quelques poignées de poudre d'or, que les indigènes leur abandonnaient volontiers, ne pouvant

concevoir que ces étrangers attachassent tant de prix à ce métal, dont ils voyaient les soldats espagnols se disputer les moindres parcelles avec un acharnement incroyable.

Un jour, entre autres, qu'en présence de Balboa deux de ses compagnons étaient prêts à en venir aux mains, comme des méchans qu'ils étaient, pour un peu d'or, un jeune cacique, témoin de leur querelle, ne put s'empêcher de s'écrier, dans son étonnement : « Quoi! c'est pour si peu de chose « que vous êtes prêts à vous battre, et que « vous venez loin de votre pays endurer « tant de fatigues? eh bien! gravissez sur « ces montagnes que vous apercevez de- « vant vous, et lorsque vous serez parvenus « sur la plus haute de toutes, vous décou- « vrirez à vos pieds une vaste mer qui « baigne les rivages d'une contrée, où ce « métal que vous aimez tant est si com- « mun, que personne n'en fait le moin- « dre cas. ».

En disant ces mots, le sauvage in-

diquait de la main de hautes montagne qui s'élevaient dans le lointain du côté di midi, et lorsque Balboa, qui avait écout ses paroles avec attention, lui demand s'il fallait bien long-temps pour parveni au lieu qu'il indiquait, l'Indien lui répondit que pour ce voyage, il lui suffirait d marcher pendant six soleils, c'est-à-dir pendant six jours entiers; car c'était ains que ces peuples simples comptaient leur journées.

Cette indication, mes bons amis, devint un trait de lumière pour Balboa, qui assemblant aussitôt le petit nombre d compagnons qui avaient survécu aux maladies et aux fatigues qu'ils avaient éprouvées depuis leur arrivée en Amérique se mit en marche sans retard, sous la conduite de quelques guides indiens, et suiv d'un millier environ de ces sauvage chargés de ses provisions de guerre et d bouche; car il n'y avait dans ce pays aucune bête de somme qu'on pût employe à un semblable usage.

Je n'entreprendrai point de vous raconter ici tout ce que ces hommes intrépides eurent à souffrir dans ce voyage à travers des montagnes escarpées et couvertes de forêts presque impénétrables, où ils ne trouvaient aucune route tracée. Tantôt ils étaient arrêtés par des précipices dont l'œil même ne pouvait pas mesurer la profondeur; tantôt ils se voyaient assaillis des flèches et des pierres que faisaient pleuvoir sur eux des tribus sauvages, accourues pour exterminer ces étrangers, dont les armes et le costume étaient un sujet d'épouvante pour ces peuples barbares. Mais vous savez déjà, par les histoires que vous avez lues, que le courage et la persévérance viennent à bout de tout; et tous les obstacles disparurent devant l'intrépidité de Balboa et de ses robustes compagnons, dont quelques uns seulement succombèrent à tant de fatigues et de privations de toute espèce.

Il y avait déjà vingt-trois jours entiers qu'ils marchaient ainsi sous un soleil brû-

lant, accablés le plus souvent d'une so
dévorante qu'ils ne pouvaient satisfair
qu'en suçant quelques fruits sauvages, e
l'infatigable Balboa lui-même, commen
çait à craindre que ses guides ne l'eusser
égaré pour le faire périr avec ses compa
gnons dans ces solitudes affreuses, lor
qu'un Indien l'avertit tout à coup que, d
sommet de la montagne qu'ils gravissaie
en ce moment, il allait découvrir infailli
blement la mer nouvelle que le jeune ca
cique lui avait annoncée. Ranimé par ce
paroles, le hardi aventurier sentit renaît
ses forces, et, devançant légèrement to
ceux qui l'accompagnaient, il arriva l
premier au faîte de la montagne, où
demeura frappé de surprise et d'admira
tion du spectacle qui s'offrit subitement
sa vue; car il voyait devant lui une me
immense, et pouvait distinguer dans l
lointain de riches et magnifiques cam
pagnes qui s'étendaient à perte de vue d
côté de l'orient; à cet aspect inespéré, l
joyeux Balboa ne put que se proster

pour rendre grâce à Dieu de l'avoir conduit au comble de ses désirs, et il appela ses compagnons pour les faire jouir d'un si magnifique spectacle. C'est qu'en effet, mes enfans, Balboa venait de découvrir la MER DU SUD, qui baigne à l'ouest le grand continent d'Amérique, et la pensée sublime de l'immortel Colomb, qui avait soupçonné l'existence d'une mer occidentale, se trouvait vérifiée par le succès de cet heureux aventurier.

Après tant de travaux et de souffrances, mes jeunes amis, l'audacieux Balboa méritait bien, n'est-il pas vrai, une vie paisible et honorée parmi les conquérans de l'Amérique? eh bien! il n'en fut point ainsi : quelques années plus tard, un nouveau gouverneur nommé PÉDRARIAS, ayant été envoyé d'Espagne pour fonder, au bord même de la mer du Sud, une colonie à laquelle il donna le nom de PANAMA, conçut une haine violente contre Balboa, dont l'esprit actif et indépendant préparait déjà de nouvelles entreprises, et l'ayant attiré

dans une embuscade, après lui avoir donné sa propre fille en mariage, pour le mieux tromper, il lui fit trancher la tête comme à un traître et à un rebelle. Ce fut là la récompense d'un homme dont les travaux venaient d'ouvrir à l'humanité une carrière nouvelle de richesse et de gloire.

Si vous avez sous les yeux une carte géographique du Nouveau-Monde, je vous prie de remarquer que les montagnes que Balboa venait de traverser, forment une langue de terre d'une certaine largeur, que l'on a nommé l'Isthme de Panama, et qui divise cette vaste contrée en deux grands continens. Le premier de ces continens, qui s'étend à une grande distance du côté du nord, est désigné par le titre d'Amérique Septentrionale; tandis que le second, qui descend vers le midi, a reçu le nom d'Amérique du Sud, ou Méridionale. La vaste mer où se trouvent situées la plupart des îles découvertes par Christophe Colomb, entre les deux Amériques, forme le Golfe du Mexique, du nom

d'un grand royaume de l'Amérique du Nord, sur lequel j'aurai bientôt plusieurs histoires à vous raconter.

BARTHÉLEMY DE LAS-CASAS.

Depuis l'an 1517 jusqu'à l'an 1529.

Mais si les Espagnols, mes jeunes amis, signalaient leurs premiers pas dans le Nouveau-Monde par leur audace et leur intrépidité, il s'en fallait bien qu'ils se montrassent pour cela meilleurs ou plus humains envers les peuples simples dont ils étaient venus troubler l'existence. Au lieu de traiter ces pauvres gens comme des hommes craintifs et ignorans, et de leur inspirer, par la douceur et la persuasion, la connaissance du vrai Dieu et de la morale sublime de l'Évangile, ils ne songèrent qu'à abuser de ces malheureux, pour les employer aux travaux les *plus pénibles* et les plus dangereux.

D'abord, afin de remplacer les bêtes de somme, dont on fait usage dans les autres parties du monde pour transporter les fardeaux à de grandes distances, les conquérans espagnols se servirent de ces infortunés, qui, n'étant point accoutumés à de pareils travaux, périssaient le plus souvent sous le poids énorme des charges qu'on leur imposait; tandis que leurs femmes, toutes faibles et délicates qu'elles étaient, se voyaient contraintes, par ces hommes cruels, de labourer la terre de leurs propres mains, et d'apprendre l'usage des lourds instrumens de fer nécessaires à l'agriculture. Bientôt de précieuses mines d'or ayant été découvertes dans l'île d'Hispaniola, les avides Espagnols obligèrent les malheureux Indiens à creuser la terre jusqu'à des profondeurs énormes, pour en arracher quelques morceaux de ce métal dont ils étaient insatiables : et ces infortunés, que leurs maîtres impitoyables forçaient à ce travail à grands coups de fouet ou de bâton, expirèrent par milliers sur ce sol

qu'ils arrosaient de leurs sueurs, ou dan les profondeurs des mines qu'ils avaien creusées.

Sans doute, les Européens, égarés pa la passion immodérée des richesses, avaier entièrement perdu la raison, lorsqu'il agissaient avec une semblable barbari envers une nation faible et sans défense qui les avait accueillis avec tant de douceu et de simplicité; mais en peu de temps leu dureté envers ces malheureux les rend tellement atroces, qu'un jour un Espagn se trouvant à la chasse, et n'ayant aucur nourriture à donner à ses chiens, arrach des bras d'une pauvre mère indienne u petit enfant qu'elle portait, et le fit dév rer à ces animaux, moins féroces pourta que leur exécrable maître.

Ces horreurs, n'est-il pas vrai, m bons amis, doivent nous faire détester c hommes affreux, pour qui les souffranc d'une nation innocente étaient devenu une sorte de jeu cruel, mais ce qui doit en *core nous* les rendre plus odieux, c'e

qu'ils osaient, en commettant de pareilles atrocités, invoquer le nom de l'Évangile, qui nous ordonne à tous d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, et de ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît.

Au milieu de tant d'actions abominables dont le seul récit fait frémir, mes enfans, un homme ou plutôt un ange envoyé de Dieu pour prendre la défense de ces peuples infortunés, osa élever en leur faveur sa voix vénérable. BARTHÉLEMY DE LAS-CASAS, simple moine espagnol, qui était venu à Hispaniola à la suite de Christophe Colomb, pour prêcher la religion chrétienne parmi les sauvages du Nouveau-Monde, ne put voir sans une pitié profonde les maux affreux qui accablaient cette race persécutée.

Après avoir vainement imploré la pitié des inexorables Espagnols, pour obtenir que leurs esclaves ne fussent plus traités par eux avec tant de barbarie, et s'être efforcé de consoler ces malheureux dans leurs misères, Barthélemy de Las-Casas ne crai-

gnit point de retourner en Espagne, pour y exciter la miséricorde du roi lui-même envers ces pauvres gens : là, ce pieux moine dont le zèle de l'humanité animait le courage, osa présenter à Ferdinand lui-même le spectacle hideux d'une race d'hommes tout entière succombant sous la barbarie des Espagnols, et invoquer sa pitié envers tant de victimes innocentes.

Il était beau, mes jeunes amis, de voir cet homme simple, dont le visage était amaigri par les privations, et les cheveux blanchis par les fatigues moins pourtant que par le zèle ardent qui lui dictait ses paroles, élever la voix devant le trône de l'un des plus puissans rois de la terre, au nom de la religion de Jésus-Christ, qui est surtout celle des pauvres et des affligés. Les hommes les plus endurcis, en écoutant ses paroles, ne pouvaient retenir leurs larmes; et le roi lui ordonna de retourner en Amérique, pour sauver, s'il en était temps encore, les malheureux Indiens qui *n'avaient* point péri sous les coups de leurs

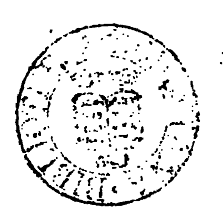
maîtres; il défendit même que désormais les Américains fussent condamnés à des travaux aussi pénibles, et il fut permis aux Espagnols de Cuba et d'Hispaniola d'acheter des Noirs d'Afrique que des marchands génois et portugais transportaient sur des vaisseaux dans les îles d'Amérique, pour y remplacer la nation indienne qui diminuait de jour en jour.

Je vais vous dire à ce propos, mes enfans, que cet odieux commerce pour lequel des hommes intéressés et cruels allaient ainsi enlever sur les côtes d'Afrique les pauvres nègres qu'ils amenaient sous le climat américain, où ceux qui les achetaient au poids de l'or les accablaient des travaux les plus durs et les plus dangereux, a été dans tous les temps un objet d'horreur pour les amis de l'humanité, parce que Dieu n'a jamais permis à aucun homme, de quelque couleur qu'il fût, d'opprimer et de réduire en esclavage des malheureux dont le seul tort est d'être d'une couleur différente. Mais ce que vous

apprendrez sans doute avec surprise, c'
que cet infâme trafic, que l'on nomme «
traite des Noirs », a continué jusqu'à n
jours, malgré l'horreur qu'il inspire a
cœurs généreux, et que plusieurs millic
d'Africains de tout âge et de tout sexe c
arrosé de leurs larmes et de leur sang le
de la plupart des colonies que les natic
de l'Europe ont fondées successivem
dans le Nouveau-Monde. Cependant l'i
troduction des esclaves noirs, plus robus
et plus laborieux que les Indiens, ne p
sauver ces derniers d'une destruction in
vitable, et peu d'années après que
Espagnols eurent fait la découverte
l'Amérique, il ne restait pas dans tou
les îles possédées par ces maîtres imp
toyables, un seul être de la race infortun
des Peaux-rouges.

Barthélemy de Las-Casas, par cette a
mirable charité que la religion chrétien
peut seule inspirer, mérita le titre glorie
d'Apôtre des Indes; mais cet homme
*bien dem*eura inconsolable de n'avoir i

arracher tant de misérables à la rage de leurs persécuteurs, et il mourut dans un monastère d'Amérique, à un âge avancé, après avoir consacré sa vie entière à prêcher l'Évangile chez les peuples idolâtres, et à partager leurs souffrances, lorsqu'il ne pouvait les soulager.



FERNAND CORTÈS AU MEXIQUE.

Depuis l'an 1517 jusqu'à l'an 1520.

A PRÉSENT, mes jeunes amis, je dois vous faire distinguer sur la carte du Nouveau-Monde, à peu de distance de la grande île de Cuba, que vous connaissez déjà, une vaste presqu'île qui fait partie de l'Amérique méridionale. Les naturels du pays donnaient à cette province le nom de YUCATAN, que les Européens lui ont conservé.

Dans le temps même où l'audacieux Balboa découvrit la mer du Sud, le gouverneur de Cuba se nommait VÉLASQUEZ. C'était un capitaine espagnol, fier, ambitieux, intraitable et avide de richesses, comme tous les aventuriers de cette époque; mais il

n'avait pas, comme la plupart d'entre eux, ce courage indomptable qui fait entreprendre les grandes choses.

Ce Vélasquès, mes enfans, ayant envoyé de son île de Cuba quelques petits navires pour faire des découvertes sur les côtes voisines, ceux qui les montaient abordèrent en plusieurs endroits de la province de Yucatan, où leur surprise fut extrême de rencontrer des Indiens couverts de vêtemens d'étoffes blanches de coton, au lieu des misérables sauvages entièrement nus qu'ils avaient trouvés dans les îles dont les Européens étaient déjà maîtres. Mais lorsque les Espagnols voulurent se mettre en relation avec ces nations nouvelles, les Indiens, s'assemblant en grand nombre, les assaillirent de pierres et de flèches, et les obligèrent à se rembarquer précipitamment. Malgré le mauvais succès de cette entreprise, elle ne fut point inutile aux officiers de Vélasquez, car ils apprirent de quelques uns de ces Indiens qui étaient tombés entre leurs mains, qu'à peu de di-

stance du Yucatan existait un vaste royaume très peuplé, et dont le souverain possédait de grandes villes et des trésors considérables. Il n'en fallut pas davantage pour exciter vivement la cupidité des envoyés de Vélasquez, et ils se hâtèrent de retourner à Cuba, pour rapporter à leur chef ce qu'ils avaient appris dans ce voyage.

Je ne saurais vous dire, mes bons amis, quelle fut la joie de l'avide gouverneur, lorsqu'il apprit qu'à si peu de distance de son île se trouvait un royaume qui renfermait plus de richesses que tous les pays que l'on avait jusqu'alors découverts dans le Nouveau-Monde. Mais comme Vélasquez n'avait pas assez de courage pour entreprendre lui-même de conquérir cet empire dont on vantait la puissance, il jeta les yeux, pour cette entreprise, sur un simple officier espagnol qui se trouvait alors à Cuba, où il était connu de tous ses compatriotes par ses talens militaires et sa rare intrépidité.

Cet officier, mes enfans, se nommait *Fernand* Cortès; né d'une famille hon-

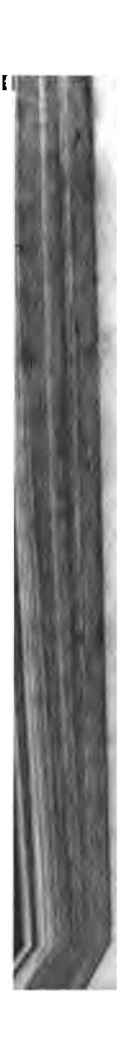
nête, mais peu favorisée des biens de la fortune, il était venu en Amérique, comme tant d'autres Espagnols, dans l'espoir de s'y enrichir et d'y trouver occasion de se faire remarquer par son mérite; mais quoiqu'il eût un grand courage, une santé robuste, et une âme forte et énergique, il n'avait encore rencontré aucune circonstance favorable à son ambition.

Un tel homme, comme vous n'aurez pas de peine à le croire, saisit avidement l'occasion de s'illustrer par quelque entreprise extraordinaire; et lorsque Vélasquez lui fit offrir de tenter, avec une petite armée, la conquête de ce royaume américain dont on vantait la richesse, il n'hésita point à accepter ce commandement difficile. Vélasquez à la vérité, pour cette tentative périlleuse, ne mit à sa disposition qu'une troupe bien peu nombreuse, puisqu'elle ne dépassait pas six cents hommes et dix-huit chevaux, que quelques petits navires devaient transporter sur le continent d'Amérique; mais aucune crainte ne

pouvait arrêter le vaillant Cortès, et dans son impatience de suivre les ordres du gouverneur, il vendit tout ce qu'il possédait à Cuba, pour se faire un équipement digne d'un général espagnol, et distribua le reste de son bien aux officiers et aux soldats qui devaient le suivre. Aussi l'admiration et le dévoûment que la bonne mine de Cortès et sa libéralité excitèrent parmi ses compagnons firent naître dans l'âme envieuse de Vélasquez une basse et honteuse jalousie, et dès ce moment il se repentit d'avoir fait choix d'un pareil chef pour une entreprise dont il espérait seul recueillir tous les avantages; mais Cortès s'était déjà rendu si cher à ses soldats, que le gouverneur n'osa point leur donner un autre général, et le laissa partir avec sa petite armée, tout en souhaitant tout bas de ne jamais revoir cet homme, qui lui inspirait une jalousie insurmontable.

Jusqu'à ce moment, mes enfans, les *conquérans* de l'Amérique n'avaient ren-

contré devant eux que quelques tribus éparses de pauvres sauvages, hors d'état de résister aux armes de l'Europe; mais Fernand Cortès, en s'embarquant à Cuba, entreprenait une tâche bien plus difficile, puisqu'avec un petit nombre de soldats, il allait tenter la conquête d'un empire considérable et habité par une nation riche et populeuse. Heureusement pour lui, le hasard lui fit rencontrer parmi les premiers Indiens qui se trouvèrent sur son passage, un Espagnol nommé Aguilar, qui depuis huit années entières, ayant été emmené en esclavage chez les sauvages du Yucatan, avait appris, dans cette triste condition, à comprendre leur langue et à la parler. Ce fut par cet infortuné, auquel il rendit la liberté, que Cortès entendit pour la première fois prononcer le nom du royaume qu'il s'était engagé à conquérir : il sut alors que cet empire, dont l'étendue était immense, portait le nom de Mexique, et qu'il était gouverné par un prince vaillant et redouté nommé Monté-



ZUMA, dont la puissance s'étendait
grand nombre de tribus américaine
tout ce qu'Aguilar raconta à Cor
richesses de l'empereur mexicain
qu'exciter davantage son ardeur
de ses compagnons; et en appren
ce monarque possédait des min
cieuses, d'où il tirait chaque an
quantité considérable d'or et d'
tous les dangers s'effacèrent aux
ces hommes avides, et dans leu
tience ils ne songèrent plus qu'aux
de s'approprier tant de richesses.

LES VAISSEAUX DE CORTÈS.

L'an 1520.

Le premier soin de Cortès, en débarquant sa petite armée sur le rivage du Méxique, fut de fonder sur le bord de la mer, une petite ville à laquelle il donna le nom de la Véra-Cruz, ce qui veut dire en espagnol la ville de la vraie croix; car tous les aventuriers de ce temps ne manquaient jamais, pour faire croire à la sainteté de leur entreprise, d'annoncer qu'ils n'avaient d'autre but que de répandre la connaissance du vrai Dieu parmi les nations idolâtres. Ce fut là que les Espagnols s'établirent pour se préparer à l'audacieuse conquête qu'ils méditaient; mais avant de rien entreprendre, Cortès, afin d'obliger

ses compagnons à vaincre ou à mourir, leur représenta que les vaisseaux qui les avaient amenés leur devenaient inutiles, et, à l'exception d'un seul navire qu'il réserva pour porter au roi d'Espagne la nouvelle de ses succès, il leur proposa de les brûler tous à l'instant même. Ces hommes intrépides, qui avaient mis toute leur confiance dans leur général, consentirent à ce sacrifice, qui allait rendre impossible leur retour en Europe, et après avoir transporté à la Véra-Cruz les voiles, les cordages, les ancres des navires, et tout ce qu'ils renfermaient de précieux ou d'utile, ils les livrèrent aux flammes, qui les eurent bientôt consumés. C'est depuis ce temps, mes jeunes amis, que lorsqu'on veut parler d'un homme imprudent qui, dans une entreprise, donne tout au hasard, on dit de lui « qu'il a brûlé ses vaisseaux », pour exprimer qu'il ne s'est réservé aucun moyen de salut.

Cependant le bruit s'était répandu parmi *les peuples* du Mexique que des étrangers

avaient abordé leurs rivages, portant avec eux les éclairs et la foudre, et montés sur des bêtes monstrueuses qui les transportaient au loin avec la rapidité d'une flèche; car ces hommes simples, qui n'avaient jamais vu de chevaux, ne pouvaient comprendre la force, la légèreté et surtout la docilité de ces courageux animaux. Les premiers Mexicains qui virent les coursiers espagnols frapper la terre du pied en bondissant, et qui entendirent leurs hennissemens, s'imaginèrent qu'ils demandaient de la chair humaine à dévorer, parce que cette nation sauvage, qui adorait des serpens, des tigres et d'autres animaux malfaisans, croyait que rien ne pouvait être plus agréable à ces étranges divinités que de répandre sur leurs autels le sang des hommes, dont ils supposaient qu'elles étaient avides. Vous pouvez juger par là, mes enfans, quel effroi causa aux peuples du Mexique l'aspect des soldats espagnols, armés de MOUSQUETS, sorte de pesans fusils, dont l'usage commençait à se répandre de-

puis quelques années parmi les nations de l'Europe, franchissant sur leurs légères montures des espaces immenses, et traînant après eux des canons, dont le fracas retentissait au loin comme le tonnerre. Aussi la plupart des tribus voisines de la Véra-Cruz n'opposèrent-elles aucune résistance aux armes de Cortès, et bientôt, malgré leur petit nombre, les Espagnols virent à leurs pieds des peuples considérables, dont le moindre effort eût suffi pour les exterminer jusqu'au dernier. Cortès, par sa sagesse autant que par son courage, sut profiter habilement du respect qu'il inspirait à ces hommes simples pour en obtenir les provisions nécessaires à son armée, et il parvint à persuader à la tribu des Tlascalans, l'une des plus guerrières du pays, de l'aider à conquérir l'empire des Mexicains, qu'ils haïssaient à cause de la dureté du puissant Montézuma, qui les avait forcés, par ses armes, à lui livrer chaque année un certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles, pour être offerts

en sacrifice dans les temples de Mexico, capitale de son vaste empire.

Pendant ce temps, Montézuma, instruit de l'arrivée des Espagnols, avait appris en même temps qu'ils témoignaient l'intention de venir le visiter dans son propre palais, et quoiqu'il fût entouré de nombreux soldats, il ne put s'empêcher d'être frappé de terreur. Une croyance singulière, alors fort répandue parmi ces peuples simples et craintifs, annonçait que des hommes venant d'un pays inconnu renverseraient un jour l'empire du Mexique, et cette pensée semblait avoir glacé le courage des Mexicains et de l'empereur lui-même. Au lieu de rassembler son armée et de marcher à la rencontre des Espagnols, il envoya deux des principaux Caciques de sa cour auprès de Cortès, pour le supplier de ne pas s'avancer davantage dans son royaume; et afin de lui montrer qu'il ne voulait point être son ennemi, il joignit à ce message une multitude de présens du plus grand

prix, qu'il chargea ses ambassadeurs de remettre aux Espagnols. C'étaient de belles étoffes de coton blanc, qui par leur finesse et leur éclat imitaient la soie la plus brillante; puis de charmans tableaux en plumes d'oiseaux de différentes couleurs, représentant des animaux, des arbres et des fleurs; puis enfin des colliers, des bracelets, des anneaux, et d'autres bijoux d'or; mais ce qui charma le plus les compagnons de Cortès, ce furent deux larges plateaux, l'un d'or, l'autre d'argent, par lesquels ces peuples figuraient le soleil et la lune, et plusieurs grandes boîtes entièrement pleines de pierreries, de perles précieuses et de grains d'or et d'argent, tels qu'on les trouvait dans les mines et les rivières du Mexique. Mais ce riche présent de l'empereur mexicain, au lieu de satisfaire les Espagnols, ne fit au contraire qu'exciter davantage la cupidité de ces hommes insatiables: Cortès, dès ce moment, eut peine à maîtriser l'ardeur de ses soldats, et il se dirigea sans délai avec sa petite

armée vers la ville de Mexico, en faisant savoir à Montézuma qu'il était envoyé par l'un des plus puissans rois de l'Europe pour le visiter dans sa capitale. Le monarque, en recevant cette nouvelle, demeura stupéfait de l'audace de ces étrangers, qui osaient ainsi pénétrer dans son empire contre sa volonté, et pour la première fois, peut-être, il regretta de n'avoir pas employé, pour arrêter leur marche, d'autres armes que la prière et la persuasion.

A mesure que les soldats de Cortès s'avançaient dans l'intérieur du Mexique, ils étaient étonnés de la hardiesse de leur entreprise, en voyant la grandeur et la prospérité du royaume qu'ils s'étaient engagés à conquérir. Au lieu des misérables huttes qu'ils avaient rencontrées jusqu'alors sur le continent du Nouveau-Monde, à chaque instant s'offraient devant eux des villes populeuses et considérables, où s'élevaient des aquéducs, des palais, des temples, solidement construits en pierres énormes. Ces derniers monu-

mens, dont plusieurs existent encore aujourd'hui dans un état parfait de conservation, étaient appelés Téocallis par les Mexicains, et ils ont beaucoup de ressemblance, par leur forme et leur élévation, avec les immortelles pyramides d'Égypte, dont je vous ai parlé dans les anciennes histoires. Les Espagnols, accoutumés à regarder les Indiens comme des êtres ignorans et stupides, furent étonnés surtout de rencontrer au milieu des contrées qu'ils traversaient, des monumens astronomiques appelés Gnomons, sorte d'horloges solaires, au moyen desquels ces peuples connaissaient les heures par la hauteur du soleil et la longueur des ombres. Ils en conclurent avec raison que les Mexicains étaient moins sauvages que les autres nations de l'Amérique, et ne purent se défendre d'une certaine inquiétude, en se voyant en si petit nombre au milieu de leur vaste empire.

Cependant sur le passage des conqué-

rans, couverts d'armes étincelantes et montés sur leurs chevaux de bataille, les timides habitans du Mexique, qui n'avaient jamais rien vu de semblable, accouraient en foule, pour leur faire des offrandes comme à des êtres divins et surnaturels : « Si vous êtes des dieux cruels « et vengeurs, leur disaient ces hom« mes crédules, voici des esclaves, afin « que vous buviez leur sang pour apai« ser votre colère ; si vous êtes des di« vinités plus douces, ne refusez pas ces « présens de parfums et de plumes ; mais « si vous n'êtes que des hommes, voici « nos plus beaux fruits et nos meilleures « viandes pour satisfaire votre faim ». Les Espagnols étaient charmés de ces paroles que l'interprète Aguilar leur expliquait, et ils souriaient d'orgueil et de pitié, en voyant tout ce peuple tremblant et prosterné à leurs pieds.

Ce fut entouré des respects de ces peuples timides, que Cortès et ses compagnons parvinrent en peu de jours aux

portes de Mexico, dont l'aspect leur causa une extrême surprise : c'était une ville considérable bâtie au milieu d'un lac immense, que l'on ne pouvait traverser que par des chaussées longues et étroites, sur lesquelles plusieurs hommes pouvaient à peine passer à la fois. Du sommet des montagnes qui dominaient le lac, Cortès aperçut avec autant d'étonnement que d'admiration cette grande cité surmontée de hautes tours dorées, et des palais somptueux, dont la toiture revêtue de légères lames d'or, brillait au soleil du plus vif éclat. Jamais rien de semblable ne s'était offert aux yeux des Espagnols depuis leur arrivée dans le Nouveau-Monde, et beaucoup d'entre eux s'imaginèrent qu'ils étaient transportés dans le pays des enchantemens, dont il est si souvent question dans les contes de Fées, avec lesquels on amusait autrefois les enfans.

A quelque distance de la ville, l'empereur Montézuma lui-même s'avança au-devant des Espagnols, suivi des principaux

seigneurs de son royaume. Ce prince paraissait triste et silencieux, comme s'il eût pressenti tous les malheurs que les hommes d'Europe allaient apporter à ses peuples. Il était assis sur une espèce de fauteuil d'or que portaient sur leurs épaules quatre caciques, dont les vêtemens étaient brodés de perles et de pierreries. Les chefs et les soldats qui l'entouraient n'avaient d'autres armes que de longues piques de bois dont la pointe était durcie au feu, ou des flèches aiguës armées de cailloux tranchans ou d'os de poissons, car les Mexicains, comme les autres nations américaines, ignoraient entièrement l'usage du fer. Montézuma, après être descendu de son siége pour s'approcher de Cortès, qui lui-même avait mis pied à terre, par respect pour la majesté impériale, ordonna à des dessinateurs qui l'accompagnaient de représenter sur des feuilles de coton blanc les vêtemens, les chevaux, les canons des Espagnols; et ces ingénieux sauvages figurèrent à l'instant même ces différens objets,

avec une exactitude que l'on n'aurait pa
dû espérer des moyens grossiers qu'ils sa
vaient employer.

Après cette entrevue, Montézuma in
vita Cortès et ses compagnons à entre
avec lui dans sa capitale, où il leur ava
fait préparer un palais immense, dans le
quel ils s'établirent avec tous leurs équ
pages et plusieurs milliers de Tlascalans
qui marchaient à leur suite pour transpo
ter leurs bagages.

Ce fut ainsi, mes enfans, que cette po
gnée d'aventuriers se trouva introdui
sans combat dans la grande ville de Mexic
où ils furent accueillis avec toutes le
marques du respect et de la crainte, pa
les habitans et par l'empereur lui-même
Dès ce moment, Cortès ne douta plus qu
tôt ou tard il ne deviendrait maître de ce
empire, qui passait alors pour le plus rich
et le plus puissant du Nouveau-Monde
mais nous verrons bientôt combien de tra
vaux il devait encore accomplir, avant d'a
teindre le but de son ambitieuse entreprise

LE SIÉGE DE MEXICO.

Depuis l'an 1520 jusqu'à l'an 1525.

De toutes les passions qui peuvent dénaturer les plus nobles caractères et avilir les cœurs les plus magnanimes, il n'en est pas certainement, mes jeunes amis, dont l'effet soit plus funeste que la soif immodérée des richesses, puisqu'elle peut faire naître la cupidité dans une âme généreuse, et la porter à des actions injustes et cruelles. Ce fut pourtant ce qui arriva à l'illustre conquérant du Mexique, lorsqu'il vit autour de lui les prodigieux trésors de Montézuma, et bientôt des calamités sans nombre vinrent fondre sur ce malheureux empire.

Il y avait à peine quelques jours que

Fernand Cortès et ses compagnons étaient établis à Mexico, où l'empereur ne cessait de les combler de toutes sortes de témoignages de bienveillance et de considération, lorsqu'ils apprirent tout à coup que quelques Espagnols qui n'avaient pu les suivre dans leur marche vers la capitale avaient été égorgés par des Mexicains, et que leurs têtes, envoyées secrètement à Montézuma, avaient été attachées par ordre de ce prince au-dessus de la porte du temple principal de cette ville, comme un présent agréable aux divinités de sa nation.

A cette nouvelle, Cortès, animé d'une violente colère, ou peut-être feignant un ressentiment qu'il n'éprouvait pas, se rendit au palais de l'empereur, accompagné de plusieurs de ses officiers armés de toutes pièces, et lui reprocha amèrement sa perfidie envers des hommes qui ne lui avaient jamais fait le moindre mal; en même temps il lui déclara qu'il fallait qu'on lui livrât, sans délai, les meurtriers de ses *soldats*; et pour que l'empereur n'essayât

point de se soustraire à son ressentiment, il sut tellement épouvanter ce malheureux prince, qu'il le força de le suivre à l'instant même dans le palais qu'habitaient les Espagnols, pour y demeurer sous leur garde, jusqu'à ce que la mort de leurs compagnons fût vengée par le supplice de leurs assassins, lui promettant du reste qu'il y serait traité avec tous les égards dus à sa dignité souveraine, et que ses domestiques auraient la permission de l'accompagner et de le servir, comme s'il était encore libre et tout puissant dans son propre palais.

A cette étrange proposition, le fier Mexicain ne put pas dissimuler son indignation du peu de respect que lui témoignaient ces insolens étrangers, à lui que ses sujets adoraient en quelque sorte à l'égal de leurs dieux; mais un des officiers de Cortès ayant fait briller à ses yeux la lame d'un poignard, en prononçant des paroles menaçantes contre le monarque, celui-ci, frappé de terreur, consentit à tout ce qu'on exigea de lui, et appelant aussitôt les principaux

Caciques de son empire, il leur annonça en pleurant qu'il se retirait pour quelque temps parmi ses bons amis les Espagnols.

Ce fut un triste et lamentable spectacle pour les Mexicains, mes enfans, que de voir leur roi, devant lequel ils étaient accoutumés à se prosterner, emmené comme un prisonnier par cette poignée d'étrangers. Aussi un grand nombre d'entre eux commençaient-ils à murmurer, et même à préparer leurs armes pour arracher leur empereur à ce sort cruel, lorsque Montézuma lui-même, épouvanté d'un combat inégal contre des hommes qui lançaient le tonnerre avec leurs canons et pouvaient fouler les hommes aux pieds de leurs chevaux, défendit qu'on fît la moindre tentative pour le délivrer, et suivit sans résistance les gardes que Cortès lui avaient donnés. Mais cet événement n'était que le prélude des malheurs du prince mexicain, et il eut bientôt à déplorer sa douceur et sa modération, car Montézuma n'était *point* un prince faible et sans courage, e

la crainte seule des malheurs qui pouvaient en résulter pour son peuple, lui faisait redouter les suites d'une bataille.

En effet, dès que les officiers qui avaient fait périr les soldats espagnols eurent été remis entre les mains de Cortès, ce général ordonna qu'à l'instant même ils fussent brûlés vifs sur un bûcher formé d'un amas de piques mexicaines, qu'il avait fait entasser par ses compagnons; puis, sous prétexte que ces malheureux, vaincus par les souffrances de cet horrible supplice, avaient déclaré qu'ils n'avaient agi ainsi que pour obéir à leur empereur, il se rendit lui-même auprès de Montézuma, et le fit charger de chaînes comme un vil criminel.

Il est difficile de comprendre, n'est-il pas vrai, mes jeunes amis, comment l'empereur mexicain put se soumettre à une pareille indignité, lorsque d'un seul mot il eût pu faire exterminer jusqu'au dernier, par son peuple, cette petite troupe d'insolens étrangers qui le tenaient ainsi captif au milieu de sa capitale. Mais votre éton-

nement cessera, lorsque vous saurez que l'audace des Espagnols inspirait une si grande terreur à cette nation timide, que les officiers même qui entouraient l'empereur ne savaient que gémir et soutenir en pleurant les fers dont il était chargé, mais que pas un d'entre eux n'aurait eu le courage de prendre les armes pour l'arracher à ses ennemis. Cependant, peu de jours après, Cortès lui-même, désarmé par la soumission de ce malheureux prince, ou peut-être rougissant de sa propre dureté, ordonna qu'on lui ôtât ses chaînes et qu'on le traitât avec moins de rigueur; mais ce qui vous montrera mieux que tout ce qu'on pourrait dire combien le malheur avait abattu le puissant Montézuma, c'est qu'il se livra à une satisfaction tout-à-fait honteuse, lorsqu'il sentit ses membres soulagés du poids énorme qui les accablait, et baisa les pieds du soldat qui lui avait ôté ses fers, en poussant des cris de joie et de reconnaissance.

Maintenant il faut que je vous dise.

mes enfans, que, depuis que Cortès avait quitté l'île de Cuba, la jalousie de Vélasquez, en apprenant le succès de son entreprise, n'avait fait que s'accroître de jour en jour; et ce gouverneur, hors de lui-même, s'était décidé à envoyer au Mexique un autre général espagnol, appelé NARVAÈS, à la tête d'une armée bien plus nombreuse que celle de Cortès, pour lui amener ce capitaine pieds et poings liés, et poursuivre à sa place la conquête de l'empire mexicain. Mais ce Narvaès n'avait pas su inspirer à son armée assez de confiance pour qu'elle lui fût entièrement dévouée, et Cortès, à peine informé du débarquement de son adversaire, n'eut qu'à marcher à sa rencontre pour le vaincre presque sans combat. En effet, ce général ayant été surpris pendant la nuit, dans une tour où il se croyait hors de toute atteinte, ses soldats l'abandonnèrent pour se joindre à ceux de l'heureux Cortès, et lui-même ayant été blessé dans le tumulte, tomba vivant entre les mains de celui qu'il avait

promis à Vélasquez de lui ramener
sonnier. Ainsi cette armée envoyée c
tre le conquérant du Mexique vint,
contraire, l'aider à achever son ent
prise, et il se trouva à la tête d'envi
mille Espagnols qui conduisaient plus
quatre-vingts chevaux, et plusieurs de
terribles canons qui causaient tant d'ef
aux nations du Nouveau-Monde.

Mais tandis que Cortès avait mar
à la rencontre de son ennemi, laiss
Montézuma sous la garde d'un capita
espagnol nommé Alvarado et de quelq
soldats, ce dernier eut l'imprudence
troubler une cérémonie dans laque
suivant leur coutume barbare, les Me
cains venaient de sacrifier à leurs di
un grand nombre de victimes humain
et cet événement devint le signal d'
révolte terrible de tout le peuple de Mexi
qui, oubliant l'épouvante que lui ins
raient les armes à feu des hommes d'I
rope, vint les assiéger dans le palais
leur servait de demeure. En vain M

tézuma, qu'Alvarado fit placer sur les murailles, dans l'espoir d'arrêter la rage du peuple par la vue de l'empereur prisonnier, essaya-t-il par ses gestes et ses prières de calmer leur furie, l'infortuné monarque, atteint des flèches de ses propres sujets, fut frappé de plusieurs coups mortels, et comme les Espagnols s'efforçaient d'étancher le sang qui coulait de ses blessures, il déchira le linge dont ils avaient bandé ses plaies, pour ne pas survivre aux malheurs de sa nation, et expira bientôt après.

Le bruit de la mort funeste de Montézuma, que les Mexicains apprirent presqu'aussitôt, acheva de porter cette populace soulevée au comble de l'exaspération : quoique Cortès, à la tête de son armée, fût arrivé en toute hâte au secours de l'imprudent Alvarado, les Mexicains, foudroyés par les canons, semblaient se multiplier pour venger leurs compagnons écrasés ; et le général espagnol se vit réduit à abandonner cette ville qu'il avait rem-

plie de malheurs et de carnage, après avoir perdu plus de la moitié de ses soldats et presque tous ces chevaux qui lui avaient été si utiles. Mais ce qu'il y eut de plus affreux, mes enfans, pour les Espagnols qui survécurent à ce désastre, c'est que du haut d'une montagne voisine où Cortès avait rallié les débris de son armée, ils distinguèrent, à la lueur des feux que les vainqueurs avaient allumés pour célébrer leur triomphe, quarante de leurs malheureux compagnons, que ces sauvages sacrifiaient à leurs dieux, en leur faisant endurer des tortures atroces, et dont les cris déchirans parvenaient jusqu'à leurs frères d'armes stupéfaits d'horreur et de rage de ne pouvoir les secourir.

LE SUPPLICE DE GUATIMOZIN.

L'an 1525.

A peu de distance de Mexico, et sur la route que les Espagnols vaincus devaient suivre pour se retirer vers la Véra-Cruz, seul moyen de salut qui leur restât, s'élevait une ville considérable, nommée Otumba, auprès de laquelle les voyageurs admirent encore aujourd'hui deux immenses Téocallis, consacrés au soleil et à la lune, et célèbres dans le Nouveau-Monde par leur antiquité et la masse de leur construction.

Ce fut dans ce lieu, mes jeunes amis, que les Mexicains, persuadés qu'ils pourraient enfin exterminer ces formidables étrangers qu'ils avaient eu tant de peine à

vaincre, atteignirent l'armée de Cortès, réduite à un petit nombre d'hommes accablés de fatigue et de blessures. Mais ce général avait trop de courage et de persévérance pour se laisser abattre par un seul revers, et quoique l'innombrable multitude des Mexicains couvrît toutes les plaines voisines d'Otumba, il les défit complétement, et leur enleva même un étendard sacré qu'ils croyaient avoir reçu de leurs dieux pour vaincre les hommes d'Europe. Cette défaite inattendue ralentit l'ardeur de cette foule indisciplinée qui, fuyant de tous côtés devant les Espagnols, laissa sur le champ de bataille une quantité prodigieuse d'or et d'argent que leurs caciques avaient apportée avec eux. Cortès abandonna ces riches dépouilles à ses soldats et aux Tlascalans, qui lui étaient restés fidèles, et continuant sa marche jusqu'à la Véra-Cruz, il donna à ses troupes le repos qui leur était nécessaire après tant de travaux *et de* misères, et s'occupa sans relâche de

préparer les moyens de marcher de nouveau sur Mexico.

De leur côté, les Américains, sans être découragés par leur défaite d'Otumba, ne négligeaient rien pour se disposer à une nouvelle guerre. Pour témoigner le regret qu'ils éprouvaient du meurtre involontaire du pauvre Montézuma, ils mirent sur le trône, à sa place, un jeune et vaillant prince, nommé Guatimozin, qui avait épousé l'une des filles de cet infortuné monarque. En même temps, ils appelèrent à Mexico un grand nombre de soldats de toutes les provinces de l'empire, et pour empêcher les Espagnols de rentrer dans leur ville, ils rompirent toutes les chaussées qu'il fallait traverser pour s'y rendre, et couvrirent le lac d'une multitude de petits bateaux d'osier, qui, conduits chacun par deux hommes armés d'arcs et de flèches, devaient s'opposer à leurs ennemis, s'ils osaient essayer de le traverser à la nage. En un mot, ce peuple généreux se prépara à la résistance la plus désespérée.

Alors, mes bons amis, Fernand Cortès montra tout ce que peut un véritable génie, lorsqu'il est joint à un grand caractère. Sachant bien qu'il aurait à combattre un ennemi cent fois plus nombreux que sa petite armée, et qu'il ne pourrait parvenir jusqu'à Mexico qu'en traversant le grand lac qui entourait cette capitale, il fit construire par ses soldats à la Véra-Cruz, et transporter ensuite pièce à pièce, jusqu'aux bords de ce lac, par ses fidèles Tlascalans, neuf petits navires à voiles, qu'il lança à la fois sur cette vaste étendue d'eau; au moyen de ces légers bâtimens, dont chacun portait un petit canon et plusieurs soldats, il submergea ou mit en fuite les innombrables barques des Mexicains, et empêchant ainsi les Américains d'introduire aucune provision dans la ville assiégée, il réduisit bientôt la foule du peuple qu'elle renfermait à une si cruelle extrémité, que les habitans eux-mêmes, se voyant en proie aux maladies et à la famine, supplièrent Guati-

mozin d'abandonner cette capitale qu'il ne pouvait plus défendre, et de se réserver pour un temps meilleur.

Malheureusement, au moment où ce prince, cédant avec douleur aux prières de ses amis, après avoir fait précipiter dans le lac tout l'or et tout l'argent que renfermaient ses palais et les temples des dieux, pour tromper du moins la rapacité des Espagnols, essayait à la faveur d'une nuit obscure, de s'échapper dans une barque conduite par de robustes rameurs, il fut rencontré par un navire ennemi, qui allait le submerger, lorsque les officiers qui l'accompagnaient, se voyant en danger de périr, crièrent aux Espagnols d'épargner au moins la vie de leur empereur.

Ce fut ainsi, mes enfans, que le dernier monarque du Mexique tomba au pouvoir de ses ennemis, et que la puissante Mexico ouvrit ses portes aux vainqueurs, qui, poussés par une rage barbare, ternirent leur victoire sur des peuples qu'ils

flétrissaient du nom de barbares, en renversant leurs temples, dévastant leurs palais, et changeant en peu de jours cette malheureuse capitale en un lieu de ruine et de désolation.

Cependant les Espagnols, que la soif insatiable de l'or et de l'argent poussait seule à ces actions exécrables, après s'être ainsi livrés à toutes sortes de dévastations inutiles, s'aperçurent avec indignation que les immenses trésors que renfermait Mexico avient été dérobés à leur rapacité. Dans leur fureur, ils égorgèrent sans pitié tous les Mexicains qui tombèrent entre leurs mains; mais ce qui doit nous surprendre autant que nous affliger, c'est que Cortès lui-même souilla l'éclat de sa victoire par une action atroce, en ordonnant que Guatimozin fût placé sur des charbons ardens, ainsi que le principal cacique de son empire, jusqu'à qu'ils eussent déclaré dans quel endroit du lac ils avaient précipité leurs richesses. Au milieu de cette effroyable tortu

l'infortuné monarque ne démentit point un seul instant son courage et sa résignation, et comme le compagnon de ses souffrances le suppliait en versant des larmes de douleur, de lui permettre de révéler ce que ses trésors étaient devenus : « Et moi, ré« pondit le malheureux prince, suis-je donc « sur un lit de roses ? » Quelques instans après, il expira dans cet horrible supplice.

Le meurtre de Guatimozin et la ruine de Mexico, mes bons amis, rangèrent le Mexique tout entier sous la domination des impitoyables Espagnols, qui tirèrent bientôt de leur conquête des richesses immenses, en faisant creuser par les Mexicains eux-mêmes les précieuses mines d'or et d'argent que renfermaient leurs montagnes. Cette contrée fut pendant longtemps une source inépuisable de trésors pour ses avares possesseurs, qui, à cause de la fertilité de la terre et de la douceur du climat, lui donnèrent le nom de Nouvelle-Espagne, qu'elle a toujours conservé depuis.

Maintenant, mes bons amis, si vous me demandez quel fut le sort do Fernand Cortès, dont l'audace et les talens avaient conquis avec si peu de soldats une des plus riches contrées du Nouveau-Monde, vous saurez que, comme Christophe Colomb, il fut mal récompensé des éclatans services qu'il avait rendus à sa patrie. Après avoir gouverné le Mexique avec gloire pendant un grand nombre d'années, lorsqu'il se voyait déjà avancé en âge, il fut rappelé en Espagne par les calomnies de ses ennemis, qui l'accusaient d'avoir gardé pour lui-même une partie des trésors qui devaient appartenir au roi Charles-Quint, sur lequel j'aurai quelque jour bien des histoires à vous raconter.

Fort de son innocence et fier de ses services, le glorieux vieillard se hâta d'obéir à cet ordre sévère; mais plusieurs mois s'étaient déjà écoulés depuis son arrivée en Espagne, sans qu'il eût pu parvenir, pour se justifier, auprès de ce prince, que ses envieux avaient prévenu

contre lui, lorsqu'un jour, apercevant le carrosse du roi qui traversait une des rues de Tolède, il s'élança sur le marche-pied et éleva la voix pour réclamer justice. Charles, étonné de cette action, ayant demandé à ses courtisans quel était ce hardi vieillard : « C'est un homme, s'écria « Cortès avec fermeté, à qui vous devez « plus de royaumes que vos ancêtres ne « vous ont laissé de villes. » Le roi frappé de cette réponse énergique, lui ordonna de se présenter dès le lendemain en sa présence, et l'accueillit favorablement, mais ne lui rendit pas le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, dont il l'avait dépouillé. Cortès, irrité de cette injustice, retourna quelques années plus tard au Mexique, où il mourut bientôt après, possesseur de grandes richesses, mais indigné de l'ingratitude dont ses travaux avaient été payés.

LE VOYAGE DE MAGELLAN.

Depuis l'an 1519 jusqu'à l'an 1522.

Dans le temps même, mes jeunes amis, que l'audacieux Cortès accomplissait avec un si rare bonheur la conquête du Mexique, un marin portugais, nommé Magellan, obtint du roi d'Espagne de lui confier cinq petits navires, avec lesquels il s'engagea à découvrir un passage à l'ouest vers les Indes-Orientales, comme Christophe Colomb l'avait essayé autrefois. Ce projet, qui, trente ans auparavant avait paru le rêve d'un esprit malade, fut alors accueilli avec confiance par tous les Espagnols, à qui rien ne paraissait plus impossible depuis la découverte de l'Amérique; *et l'on* vit encore une troupe de marins de

cette nation s'enrôler pour cette expédition périlleuse avec autant d'ardeur que les Normands du moyen âge, dont je vous ai raconté l'histoire dans un autre livre, en témoignaient autrefois pour tenter des aventures lointaines et conquérir des royaumes.

Ce Magellan, mes enfans, n'était point un aventurier ordinaire et sans mérite; doué d'un grand courage et d'une rare habileté, il ne se borna point, comme les autres navigateurs qui l'avaient précédé, à suivre exactement les traces de Colomb pour atteindre le Nouveau-Monde; mais s'embarquant à Cadix, qui est le principal port d'Andalousie, il se dirigea constamment au sud à travers l'Océan atlantique, jusqu'à ce que laissant derrière lui les côtes du Brésil, il parvint à l'embouchure d'un fleuve large et profond, auquel on donna plus tard le nom de Rio de la Plata, ce qui veut dire en espagnol la rivière d'argent, parce que des mines de ce métal furent trouvées à peu de distance de ses

rives. Magellan entreprit alors de rem
ter avec ses vaisseaux le cours de c
grande rivière, mais à mesure qu'il s'é
gnait de la mer, la navigation devenai
plus en plus difficile, et il fut bientôt c
traint de regagner l'Océan, où il conti
de voguer dans la même direction, p
dant plusieurs mois, sous un climat b
lant dont l'insalubrité fit périr un gr
nombre de ses compagnons. En v
ceux qui survivaient à ces cruelles s
frances suppliaient-ils Magellan de ren
cer à son dessein et de retourner en
pagne, rien ne fut capable d'ébranler
courage intrépide, et sa persévérance
justement récompensée, lorsqu'il rec
nut l'entrée d'un détroit de peu de larg
qui lui sembla devoir traverser le v
continent du Nouveau-Monde.

Tout autre que Magellan, mes bons a
eût hésité à s'avancer dans ce passage ét
où des dangers de toute espèce pouva
l'assaillir, mais une âme comme la sie
ne connaissait point la crainte, et il

l'intrépidité d'employer vingt jours entiers à franchir ce défilé périlleux, où trois de ses vaisseaux furent brisés contre les rochers ; mais aussi quelle fut sa reconnaissance envers la bonté divine, lorsqu'il se trouva dans une autre mer aussi vaste à ses yeux que l'Atlantique, mais dont les flots lui parurent si calmes, qu'il lui donna le nom d'OCÉAN PACIFIQUE, c'est-à-dire sans tempête, et qui n'est autre que cette immense Mer du Sud, que le malheureux Balboa avait aperçue, peu d'années auparavant, du haut des montagnes de Panama.

De ce moment, mes enfans, Magellan ne douta plus du succès de son entreprise, et dirigeant aussitôt les deux vaisseaux qui lui restaient vers le nord-ouest, il conçut l'espérance d'atteindre prochainement le continent asiatique. Malheureusement ses vaisseaux ayant abordé quelques petites îles, où ses équipages se flattaient de trouver de l'eau douce et des vivres frais, pour remplacer leurs provisions épuisées par une navigation de deux

années, ces îles se trouvèrent peuplées de sauvages qui assaillirent les matelots espagnols, et en tuèrent plusieurs avant qu'ils pussent se rembarquer. Mais la perte la plus irréparable dans ce désastre, ce fut celle du courageux Magellan lui-même, qui tomba percé de coups de flèches, et arrosa de son sang cette terre inhospitalière qu'il venait de découvrir. Ses compagnons inconsolables s'éloignèrent avec douleur de ces contrées funestes, qui reçurent plus tard le nom d'Iles philippines, en l'honneur de Philippe II, roi d'Espagne, et fils de l'empereur Charles-Quint; mais pour perpétuer le souvenir du hardi navigateur qu'ils avaient perdu, ils donnèrent au passage difficile qu'ils avaient traversé pour atteindre l'Océan pacifique, le nom de Détroit de Magellan, comme un dernier témoignage de respect et de recor naissance envers la mémoire du grar marin qui le premier avait osé s'y ave turer.

Cependant, le triste sort de Magel

ne découragea point les hommes intrépides qui s'étaient attachés à sa fortune, et l'un de ses principaux officiers, nommé Sébastien del Cano, poursuivant sa route vers le nord-ouest, traversa cette mer inconnue, où de nouvelles terres s'offraient chaque jour à sa vue, et atteignit, sans le prévoir, des îles appartenant aux Portugais, qui leur donnaient le nom de Moluques, ou îles à épiceries, parce que c'était de là que cette nation commerçante tirait le poivre, la cannelle, le girofle et les autres épices, dont le goût s'était répandu en Europe, depuis le temps des croisades. Sébastien del Cano ne fut pas maître de sa surprise et de sa joie, en apprenant qu'il était près de toucher aux Indes orientales, et se trouvait alors dans le voisinage de la Chine, et de l'empire du Japon, que le voyageur Marco Polo avait autrefois fait connaître en Europe, sous le nom de la fameuse île de Cipango. Tout fier de cette importante découverte, il suivit alors sur

le seul vaisseau qui lui restât, et que l'on nommait « la Victoire », la direction que lui indiquèrent les pilotes portugais, pour retourner en Espagne, en doublant le cap de Bonne-Espérance, que Vasco de Gama avait découvert environ vingt ans auparavant, comme je vous l'ai raconté ; et après une navigation non interrompue de trois ans et vingt-huit jours, pendant lesquels il avait réellement fait le tour du monde, puisqu'il avait suivi successivement tous les grands continens du globe, il arriva enfin en Espagné, où son retour et le récit de son voyage causèrent autant de surprise que de satisfaction.

Pour bien comprendre le récit de ce voyage extraordinaire, que des marins d toutes les nations ont renouvelé bien de fois depuis cette époque, vous ferez bie de suivre sur un globe terrestre la navigation de l'illustre Magellan et de s digne continuateur, mais ce qui doit s tout exciter notre admiration, c'est qu long et dangereux voyage venait de

liser la grande pensée de Christophe Colomb, qui, sans autre guide que son génie, avait soupçonné qu'en naviguant à l'ouest, il devait rencontrer tôt ou tard le continent Asiatique, et les riches contrées de l'Inde orientale.

Je dois vous faire remarquer ici, mes enfans, que le détroit de Magellan, que ce grand navigateur eut la gloire de franchir le premier, est formé d'un côté par de vastes plaines arides et sans un seul arbre, qu'habitent les PATAGONS, nation sauvage de l'Amérique méridionale, dont la taille est, dit-on, beaucoup plus élevée que celle des hommes d'Europe; et de l'autre, par un groupe d'îles plus ou moins étendues, auxquelles on donne le nom d'ARCHIPEL PATAGONIEN ou de TERRE DE FEU, parce qu'elles sont situées sous le climat le plus chaud du monde entier. La pointe d'une de ces îles, qui forme le point le plus avancé de toutes les terres connues du côté du sud, a été nommée le CAP HORN, par un marin anglais, qui, le

premier, reconnut ce promontoire, au[p]
duquel passent aujourd'hui tous les v[ai]
seaux qui, venant d'Europe, se rend
dans l'Océan Pacifique.

FRANÇOIS PIZARRE ET ALMAGRO.

Depuis l'an 1523 jusqu'à l'an 1528.

A peu de distance du golfe de Paria, que Christophe Colomb avait à peine entrevu autrefois, distinguez, je vous prie, mes jeunes amis, le commencement d'une immense chaîne de montagnes, dont le front toujours couvert de neige se cache dans les nuages, et qui s'étend à travers le continent de l'Amérique méridionale, jusqu'au bord du détroit du Magellan; ces monts fameux que l'on nomme les Andes, forment une des parties les plus élevées de notre globe, et vous pouvez remarquer qu'ils suivent à peu de distance les *rivages de l'Océan* pacifique.

Eh bien! mes enfans, c'était précisé-

ment cette contrée située entre la chaîne des Andes et la vaste mer du Sud, que les Indiens avaient autrefois indiquée à Balboa comme un pays où l'or était plus abondant que dans toute autre partie du Nouveau-Monde; mais la mort funeste de cet audacieux voyageur l'avait empêché de se diriger vers cette terre si féconde en richesses, et tous ceux qui, après lui, avaient conçu la même pensée, avaient été détournés de leurs desseins, en voyant l'immense étendue de forêts et de marécages qu'ils auraient été forcés de traverser pour pénétrer dans l'intérieur de l'Amérique.

A cette époque, il y avait à Panam deux Espagnols qui, par leur courage leur habileté, devaient surpasser tous l aventuriers dont les exploits jusqu'al avaient étonné le Nouveau-Monde. L' se nommait François Pizarre, et l'au Diégo Almagro; le premier, qui dans enfance avait gardé les pourceaux de *père*, était si rustre et si ignorant, qu

mais on n'avait pu parvenir à lui apprendre à lire; mais sous cette enveloppe grossière, il cachait une âme forte et capable des plus grandes choses. Le second de ces deux hommes n'avait jamais connu ses parens, qui l'avaient abandonné, dit-on, lorsqu'il venait de naître, parce qu'ils étaient trop pauvres pour le nourrir; mais des personnes bienfaisantes l'avaient élevé par charité, et comme le jeune Almagro montra d'heureuses dispositions pour s'instruire, il se distingua de bonne heure par son intelligence et son humeur studieuse.

Or, Pizarre et Almagro, qui tous deux s'étant faits soldats, étaient venus en Amérique, comme tant d'autres, dans l'espoir d'y faire fortune, voyant que Fernand Cortès avait accompli avec si peu de forces la conquête du Mexique, conçurent à leur tour un violent désir d'atteindre par mer ces contrées inconnues, où l'on assurait que l'or était en si grande abondance; mais comme ils étaient trop pauvres pour

équiper des vaisseaux et engager des sol dats pour cette périlleuse entreprise, il s'adressèrent à un certain maître d'écol espagnol nommé Fernand de Lucque, qu avait acquis quelques biens depuis so arrivée à Panama, et le déterminèrent s'associer à leurs desseins, en lui promet tant une large part dans les trésors qu'il ne pouvaient manquer de conquérir. A cette condition, le maître d'école consen tit à leur confier deux petits navires, su lesquels ils pussent embarquer enviro deux cents soldats, quelques chevaux, e un petit nombre de canons. En peu d jours, tout fut disposé par ces trois hom mes pour cette expédition aventureuse et Pizarre le premier, suivi d'une centain d'Espagnols auxquels il avait fait partage sa confiance, s'étant embarqué à Panama aborda après une traversée pénible sur u rivage inconnu, couvert de bois presqu impénétrables, et habité par une natio sauvage et guerrière, qui assaillit les Eu ropéens à coups de flèches et de pierres

et leur livra plusieurs combats acharnés.

Cette première tentative, n'est-il pas vrai, mes bons amis, n'était guère faite pour encourager les Espagnols dans leur entreprise; mais un homme tel que Pizarre ne se rebutait pas si facilement, et quoique la faim, les maladies et les blessures eussent déjà fait périr plusieurs de ses compagnons, il attendit patiemment dans cette situation déplorable l'arrivée d'Almagro, qui ne tarda pas à le joindre avec une nouvelle troupe.

Cependant les souffrances dont les compagnons de Pizarre étaient accablés depuis leur débarquement dans cette contrée, qu'on leur avait représentée comme le pays de l'or et des richesses, avaient déjà jeté le découragement parmi ces aventuriers, que l'espoir seul d'un succès facile avait déterminés à le suivre. La plupart d'entre eux, effrayés des obstacles qui se présentaient dès leurs premiers pas, et ne doutant pas que, s'ils persévéraient, jamais aucun d'eux ne reverrait ses parens et ses

amis, prirent la résolution d'obliger leur chef à renoncer à ses desseins et à les ramener à Panama. Mais ils eurent beau prier et même menacer Pizarre de l'abandonner sur ce rivage malfaisant, où il ne pouvait manquer de périr bientôt de misère ou de maladie, cet homme intrépide demeura inébranlable; sachant bien pourtant qu'il ne pourrait les retenir malgré eux, il traça sur le sable une ligne avec son épée, et engagea ceux qui voudraient se retirer à passer de l'autre côté de cette ligne, afin de ne conserver auprès de lui que ceux qui oseraient encore s'associer à sa mauvaise fortune.

Ce stratagème, que le rusé Pizarre employait dans l'espoir que la honte de trahir ainsi publiquement un chef auquel, peu de jours auparavant, ils avaient juré d'être soumis jusqu'à la mort retiendrait le plus grand nombre, faillit en effet avoir un heureux résultat, et contenir toute sa troupe dans l'obéissance; mais dès que l'un des plus découragés eut passé la ligne

fatale, un autre le suivit bientôt, puis un troisième, et en quelques instans tous les aventuriers se séparèrent de leur capitaine, à l'exception de treize seulement, qui se dévouèrent à partager son sort, quelque misérable qu'il pût être; c'est à ces treize hommes, mes enfans, que le monde est redevable de la découverte de l'une des plus riches contrées de la terre.

En effet Almagro, qui, en ce moment, était retourné à Panama pour tâcher d'amener quelques nouveaux soldats à son compagnon, eut à peine appris à quelle triste situation il se trouvait réduit par la mutinerie de ses gens, qu'il comprit aussitôt que si Pizarre et le petit nombre de ceux qui lui étaient restés fidèles demeuraient long-temps exposés à de pareilles souffrances, aucun d'eux ne pourrait échapper aux coups des sauvages ou aux maladies particulières au climat; et employant tous les moyens dont il pouvait encore disposer, il parvint à exciter si vivement l'intérêt des Espagnols de Pa-

nama, en leur représentant combien il serait honteux de laisser périr ainsi, faute de secours, cette poignée d'hommes intrépides, qu'il parvint à mettre en mer un nouveau navire, monté par une troupe de marins robustes et résolus de tout supporter pour accomplir les desseins que Pizarre avait formés.

Il y avait déjà cinq mois entiers que ce capitaine et ses treize compagnons étaient abandonnés sur cette côte déserte et dangereuse, où chaque jour ils avaient les yeux fixés sur la mer, pour voir s'ils ne distingueraient pas enfin quelque vaisseau qui vînt les secourir, lorsque tout à coup le navire d'Almagro parut à l'horizon, et fit renaître en eux l'espérance et la conviction du succès. Ces hommes qui n'avaient point hésité à se vouer à une mort presque certaine, pour demeurer fidèles à leur chef, se sentirent dès-lors invincibles, et de ce moment aucun obstacle ne leur parut plus impossible à surmonter. Peu de jours après cette heureuse réunion, le

fidèle Almagro, ayant débarqué les soldats et les provisions que portait son navire, retourna à Panama pour y chercher de nouveaux renforts ; et Pizarre, au comble de la joie, en se voyant une seconde fois à la tête d'une petite armée, se mit en marche pour pénétrer dans cette contrée, qui déjà, à plusieurs reprises, avait failli lui servir de tombeau.



LES INCAS.

Depuis l'an 1528 jusqu'à l'an 1532.

Dès leurs premiers pas dans la contrée nouvelle où l'audacieux Pizarre les conduisait, mes jeunes amis, les Espagnols furent surpris d'apercevoir des traces de culture, et des habitations moins grossières que celles que les Européens avaient rencontrées jusqu'alors dans leurs découvertes en Amérique.

Les habitans de ces régions, situées sous le climat le plus chaud et le plus agréable du monde entier, avaient la peau rouge et cuivrée comme les sauvages de Cuba et d'Haïti; mais ils n'étaient point nus comme les Indiens de ces îles, ni même vêtus de simples étoffes de coton comme

les Mexicains et les Tlascalans. La plupart d'entre eux portaient des vêtemens de laine de différentes couleurs ; leurs têtes étaient ornées de magnifiques plumes d'oiseaux, et leurs bras chargés de bracelets d'or et d'argent ; mais ce qui causa la plus vive satisfaction aux Espagnols, ce fut de voir ces précieux métaux, dont ils étaient si avides, employés par les Indiens aux usages les plus communs ; et ils en conclurent avec raison que Pizarre ne les avait point trompés, en leur annonçant que cette terre inconnue renfermait d'immenses richesses.

Or, il faut que vous sachiez, mes enfans, que le Pérou (c'est ainsi que se nomme cette vaste contrée de l'Amérique du sud, qui est comprise entre la chaîne des Andes et l'Océan Pacifique) formait alors un puissant empire qu'habitait une nation forte et courageuse. Les Péruviens, c'est-à-dire les habitans du Pérou, pour expliquer par quels moyens ils étaient sortis de l'état sauvage où vivaient enco

la plupart des nations du Nouveau-Monde, racontaient qu'un homme et une femme d'une taille et d'une figure remarquables, avaient apparu autrefois à leurs ancêtres, sur les bords d'un lac nommé Titiaca, et leur avaient annoncé qu'ils étaient enfans du Soleil, et envoyés par lui pour les rendre meilleurs et plus heureux. Ces peuples simples saisis d'admiration en entendant ces paroles, s'étaient aussitôt prosternés aux pieds de ces personnages surnaturels, dont l'un se nommait Manco-Capac et l'autre Mama-Ocollo, et ils avaient été récompensés de leur bonne volonté, par une multitude de bienfaits que les prétendus enfans du Soleil se plurent à répandre sur eux.

En effet, tandis que Manco-Capac apprenait aux hommes à labourer la terre et à recueillir les moissons, la sage Mama-Ocollo enseignait aux femmes l'art de filer le coton et la laine d'une espèce de chèvre péruvienne appelée «Lama», pour se faire des vêtemens légers et commodes.

même temps les Péruviens commencèrent à bâtir des villes, dont les deux plus considérables furent celles de Quito et de Cusco situées à de grandes distances l'une de l'autre, mais décorées de monumens et d'édifices dont il existe encore aujourd'hui des restes remarquables. La ville de Cusco principalement, que Manco-Capac choisit pour la capitale de l'empire qu'il avait fondé, renfermait plusieurs temples consacrés au soleil et à la lune, où ces deux astres étaient représentés par de grandes figures d'homme et de femme en or et en argent, entourées de rayons. Les murailles même de ces temples étaient revêtues de lames des mêmes métaux, et rien ne pouvait être comparé à la magnificence qui éclatait de toutes parts dans leurs moindres ornemens. Manco-Capac et Mama-Ocollo, après leur mort, furent déposés dans un de ces temples somptueux, où ils étaient représentés sous des costumes d'une richesse *presqu'*incroyable, assis sur des trônes d'or *et le* visage tourné vers les images du so

leil et de la lune, dont ces peuples simples les croyaient les propres enfans. En outre, les Péruviens ne bornèrent pas à ces honneurs funèbres les témoignages de respect qu'ils leur rendirent; et, pénétrés de reconnaissance pour les êtres bienfaisans qui leur avaient fait connaître tant de choses utiles, ils voulurent que leurs descendans régnassent à jamais sur l'empire florissant qu'ils avaient fondé, et le gouvernassent sous le titre d'Incas, ce qui veut dire les seigneurs du Pérou.

Dans le temps où Pizarre et ses compagnons abordèrent sur les rivages de ce vaste royaume, mes bons amis, il y avait déjà bien des années que Manco-Capac et Mama-Ocollo n'existaient plus, mais après eux leur famille avait continué de régner sur le Pérou, et leur douzième successeur, nommé Atahualpa, habitait la ville de Quito, qui n'était pas très éloignée du lieu où les Espagnols avaient débarqué.

Dès que le monarque péruvien appri

que des hommes d'une couleur étrange, portant des armes étincelantes, et dont quelques uns se faisaient porter par des animaux beaucoup plus grands et plus forts que les lamas, s'étaient présentés dans son royaume, il envoya à leur rencontre quelques uns de ses officiers pour savoir ce qu'ils demandaient, et de quelle partie de la terre ou du ciel ils étaient arrivés. En recevant ce message, tout autre que François Pizarre eût éprouvé quelque crainte de se voir avec une si petite troupe au milieu des états d'un grand prince qu'il venait détrôner; mais cet homme intrépide sentit son courage croître avec le danger, et il résolut sans plus tarder de marcher lui-même à la rencontre de l'Inca. Il répondit donc aux nessagers d'Atahualpa, qu'il était envoyé insi que ses compagnons par un des plus uissans rois de la terre, pour faire conıître à l'Inca des choses fort importantes. 'ahualpa rassuré par cette réponse, et ne uvant croire que ces hommes qu'il ne

connaissait même pas de nom, voulussen lui faire aucun mal, se prépara alors à le recevoir avec honneur, et le rendez-vou fut donné dans une plaine voisine d'un ville nommé Caxamarca.

Mais ce n'était pas là, mes enfans, c que voulaient Pizarre et ses compagnons qui avaient entendu vanter par les Indien la prodigieuse richesse d'Atahualpa et d sa cour, et ces hommes avides conçuren le dessein de s'approprier les trésors d l'Inca, par le coup le plus hardi que jamais personne ait tenté.

En effet, dès que Pizarre fut arrivé a lieu où il devait attendre l'empereur et s suite, il passa une revue de sa petite armée, et fit promettre à ses soldats de demeurer immobiles et silencieux, jusqu'à ce qu'il leur donnât le signal de la bataille car les Espagnols avaient pris secrètemen la résolution de surprendre l'Inca au milieu de sa cour, comme Fernand Cortè avait autrefois enlevé Montézuma de s palais de Mexico. A la vérité toute la tro

de Pizarre ne se composait alors que d'une centaine d'Espagnols, dont trois seulement étaient armés de mousquets, et de soixante cavaliers avec deux petits canons; mais cette poignée d'hommes avait un si grand courage, ou pour mieux dire une si grande soif de richesses, qu'aucun d'eux n'hésita à attendre de pied ferme la grande armée des Péruviens, qui ne tarda pas à paraître et à couvrir toutes les plaines environnantes.

Maintenant je dois vous dire que cette marche d'Atahualpa, quoiqu'il fût suivi et entouré de plus de trente mille hommes, ne ressemblait guère à celle d'une armée qui se prépare à combattre, parce que les Péruviens ne se défiaient nullement d'un si petit nombre d'étrangers. L'Inca, vêtu avec la plus grande magnificence, était nonchalamment couché sur un trône d'or, que portaient sur leurs épaules les principaux Caciques de son empire, tandis que *d'autres* soutenaient au-dessus de sa tête *des parasols* de plumes d'oiseaux de toute

couleurs, ou agitaient autour de lui d larges éventails pour le préserver de l chaleur et de la poussière. Tous les officier qui l'entouraient étaient surchargés d'or nemens d'or et d'argent, et jusque sur l moindre valet de sa suite, on voyait bril ler de riches métaux ou des pierres pré cieuses. La vue de tant de richesses, qu semblent vraiment fabuleuses, fit éclate un murmure de joie parmi les Espagnols et peu s'en fallut qu'oubliant les ordre de leur chef, ils ne se précipitassent su ces opulentes dépouilles, dont il leur tar dait déjà d'être les maîtres.

Alors un moine espagnol, nommé Val verde, qui avait suivi Pizarre dans cett expédition, pour prêcher l'Évangile au nations idolâtres du Nouveau-Monde présenta ce livre saint à l'Inca, en lui fai sant expliquer par un interprète que l parole du Dieu des chrétiens était conte nue dans ce livre, et que s'il consentait à l'entendre, il attirerait de grands bien *sur lui*-même et sur ses peuples. Le pauvr

Inca, qui ne comprit rien à ce langage auquel il n'était point accoutumé, s'imaginant que ce que tenait le moine devait en effet lui parler, saisit avidement le livre, et l'approcha de son oreille pour écouter; mais comme il n'entendit aucun son, il crut aussitôt que cet étranger avait eu l'intention de se moquer de lui, et jetant l'Évangile à terre avec indignation, il témoigna beaucoup de colère et de ressentiment.

Cette action du prince indien, n'est-il pas vrai, mes jeunes amis? était celle d'un sauvage ignorant et stupide; mais elle ne méritait pas la terrible vengeance qu'en tirèrent les Espagnols, qui, s'écriant aussitôt qu'il avait commis un épouvantable sacrilége, et avant même que Pizarre leur eût donné le signal du combat, se précipitèrent sur les Péruviens, stupéfaits d'une pareille violence, et en firent un effroyable carnage. L'impatience où ils étaient de s'approprier les précieux ornemens d'Atahualpa et de sa suite, excita si

vivement la rage de ces hommes cruels, qu'ils ne se lassèrent de frapper de leurs épées, ou de foudroyer de leurs canons cette multitude éperdue, que lorsqu'elle se fut entièrement dispersée de tous côtés, laissant la plaine couverte de morts et de blessés que les impitoyables Espagnols foulèrent aux pieds de leurs chevaux.

Atahualpa lui-même, renversé de son trône, aurait péri sous les coups d'un soldat qui lui avait déjà arraché sa couronne d'or, lorsque Pizarre lui sauva la vie, en ordonnant qu'on le retînt prisonnier. Ce prince infortuné, chargé de fers par les vainqueurs, les vit alors s'arracher avec violence les riches dépouilles de ses sujets. La valeur de cet incroyable butin surpassa tellement les espérances de Pizarre et de ses compagnons, que le moindre soldat de son armée se trouva possesseur d'une somme énorme en or et en argent, et que beaucoup d'entre eux, satisfaits de leur partage, demandèrent *aussitôt* à retourner dans leur patrie, pour

y jouir d'une opulence si facilement acquise. Mais la plupart de ces hommes avides, mes enfans, ne devaient jamais obtenir le repos qu'ils ambitionnaient, et nous verrons bientôt quel sort les attendait sur ce sol qu'ils venaient d'arroser du sang d'une nation innocente.

LA RANÇON D'ATAHUALPA.

L'an 1532.

François Pizarre et ses compag
étaient encore occupés sur le cham
bataille de Caxamarca, à se partage
dépouilles des malheureux Péruviens,
qu'Almagro vint les joindre à la tête d
nouvelle troupe d'aventuriers que l'es
d'une prompte fortune avait détermi
le suivre.

A la vue des trésors immenses ent
devant les vainqueurs, un murmur
surprise et d'envie se fit entendre p
les nouveau-venus, dont l'admiratic
changea bientôt en un violent désir d
tenir aussi leur part d'un si riche bu
mais lorsqu'ils élevèrent la voix po

·éclamer, les compagnons de Pizarre s'indignèrent que ces inconnus, qui n'avaient point combattu comme eux, vinssent prétendre au bénéfice de la victoire. Peu s'en fallut même, à cette occasion, que les deux troupes n'eussent recours à la force, pour décider leur querelle, et déjà de part et d'autre on courait aux armes, lorsque Pizarre, voulant prévenir les malheurs que cette lutte aurait causés, consentit à abandonner à ces hommes cupides la plus grande partie des richesses qu'il s'était réservées. Almagro seul ne parut point satisfait de cette condescendance de son ancien compagnon, et quoique Pizarre lui eût promis de partager avec lui les trésors que l'inca ne pouvait manquer de leur donner pour racheter sa vie et sa liberté, une jalousie insurmontable se mit entre eux, et, depuis ce temps, ils ne cessèrent plus de se défier l'un de l'autre. Ainsi, mes enfans, ces deux hommes qui avaient été amis sincères tant qu'ils avaient vécu pauvres et obscurs, devinrent ennemis irréconci-

liables, dès qu'ils se trouvèrent riches et puissans.

Cependant le malheureux Atahualpa, quoique plongé dans une prison à Caxamarca, n'avait pas tardé à s'apercevoir de la passion avec laquelle ses geoliers se disputaient la moindre parcelle d'or ou d'argent, et dans l'espoir d'adoucir le farouche Pizarre, il lui proposa de remplir de ces métaux précieux, jusqu'à la hauteur où sa main pouvait atteindre, la chambre dans laquelle il était retenu, pourvu qu'on lui promît sa liberté, dès qu'il aurait payé cette immense rançon. L'avide Pizarre accepta avec joie cette offre magnifique, et l'on tira sur la muraille une ligne noire, pour marquer jusqu'où devait s'élever le trésor promis par l'inca. Dès le lendemain, des messagers furent envoyés dans les différentes provinces du Pérou, pour recueillir tout l'or et tout l'argent que l'on pourrait rassembler, et chaque jour on vit de tous côtés arriver une foule d'Indiens chargés de vases, de bijoux et d'ornemens de toute

espèce, pour racheter la liberté de leur infortuné monarque. Fidèle à sa promesse, Pizarre partagea entre tous ses compagnons cet amas d'or qui surpassa leur attente, quelque avides qu'ils fussent, et de cet immense butin, il ne réserva que les objets les plus précieux et les mieux travaillés, pour être envoyés en présent au roi d'Espagne, afin de lui faire connaître l'incroyable richesse des pays qu'une poignée de ses sujets venait de conquérir.

Pendant ce temps, mes jeunes amis, le prince péruvien, tout captif qu'il était, ne pouvait se lasser d'admirer les armes, les vêtemens, les usages des Espagnols qui l'entouraient; mais ce qui excitait surtout la surprise du monarque, c'était de voir ses gardiens lire et écrire devant lui, car les peuples du Pérou, mes enfans, n'avaient aucune idée des caractères d'écriture, dont l'usage, comme vous savez, est pourtant si anciennement connu des nations de l'Asie et de l'Europe : on rapporte même que leur seule manière de

compter les années, était de faire des nœuds de différentes couleurs à des cordons auxquels ils donnaient le nom de Quipos, et qu'ils conservaient précieusement dans les temples de leurs dieux, pour perpétuer le souvenir des événemens mémorables de leur histoire.

Un jour que le pauvre Atahualpa témoignait à un officier espagnol qu'il avait pris en amitié, parce qu'il était plus doux et plus poli envers lui que ses autres gardiens, l'admiration que lui causaient les connaissances des Européens, il pria cet officier d'écrire sur l'ongle de son pouce le nom du vrai Dieu, et le présentant ensuite à tous les Espagnols qui vinrent lui rendre visite, il ne put cacher sa joie lorsque chacun d'eux lui répéta ce que signifiaient ces petits caractères. Or il arriva précisément dans ce moment que Pizarre lui-même vint aussi visiter son prisonnier, et celui-ci lui présenta également son pouce, en le priant de lui dire ce que voulaient dire ces signes qui lui parais

saient si merveilleux. A cette demande, Pizarre ne put s'empêcher de rougir, car jamais il n'avait pu apprendre à lire, comme je vous l'ai dit, et il eut la honte, en présence de l'inca, d'être le seul qui ne pût prononcer le mot que ses moindres soldats avaient nommé. Le farouche capitaine sortit aussitôt tout courroucé de la prison du malheureux prince; et depuis ce jour, il résolut de ne pas laisser vivre plus long-temps un homme qui l'avait ainsi forcé, sans le savoir, de découvrir son ignorance à tout le monde.....

En effet, mes enfans, la magnifique rançon du roi captif était à peine partagée entre les soldats espagnols, stupéfaits d'une si éclatante fortune, que des gardes envoyés par le vindicatif Pizarre traînèrent le malheureux inca, chargé de fers, devant un tribunal où il siégeait lui-même avec Almagro et le moine Valverde, qui eut l'infamie d'accuser ce prince innocent d'*une infinité* de crimes supposés, dont *et infortuné* n'avait jamais eu la moindre

idée. En vain Atahualpa supplia ses ges, puisqu'il était roi, de le condı en Europe, pour y être jugé par rois comme lui; ces hommes cruels firent que rire de ses larmes, et le c damnèrent à être brûlé vif. La seule gı qu'on lui accorda, après qu'on l'eut fc de recevoir le baptême en lui promett la vie, ce fut de le faire étrangler suı pierre même qui servit ensuite à rec vrir sa sépulture. Cette affreuse barb fit horreur aux Espagnols eux-mêm tout endurcis qu'ils étaient par la pas des richesses; et dès ce moment perso ne douta que Dieu ne punît un jour d' manière terrible les auteurs du meuı de ce prince innocent.

Il y a quelques années, mes bons aı des voyageurs dignes de foi, en visit la ville de Caxamarca, théâtre de cı action infâme des conquérans du Pérou *ont* encore vu, dans un ancien palais *Incas*, la chambre qui servit de prison malheureux Atahualpa, et dans une

pelle voisine, un autel élevé par ordre de Pizarre, sur le lieu même où ce prince infortuné fut mis à mort, comme si un pareil monument n'attestait pas plutôt la barbarie de ces hommes féroces, que leur zèle pour cette religion de paix et de charité, qu'ils outrageaient par leur cruauté.

LA MORT DE PIZARRE.

Depuis l'an 1533 jusqu'à l'an 1538.

Cependant, mes jeunes amis, le meurtre d'Atahualpa et la rigueur que les conquérans déployèrent envers ses sujets mirent bientôt tout le Pérou au pouvoir des Européens, qui s'abandonnèrent alors sans contrainte à tous les excès d'avarice et de cruauté dont ils avaient déjà donné tant d'exemples depuis leur arrivée dans le Nouveau-Monde. Après s'être partagé le vaste empire qu'ils avaient envahi et les trésors arrachés à l'Inca, ils obligèrent les Indiens à leur indiquer les lieux où se trouvaient les mines d'or et d'argent dont ils étaient insatiables, et

forcèrent un grand nombre d'entre eux aux travaux pénibles et dangereux qu'exige la recherche de ces métaux précieux, la plupart du temps enfouis à des profondeurs considérables dans les entrailles de la terre.

En même temps, Pizarre dédaignant la ville de Quito, qu'il s'était réservée, après avoir abandonné celle de Cusco à Almagro, entreprit de fonder, dans une riche vallée voisine de la mer, une ville européenne, qui est aujourd'hui l'une des plus considérables du monde, et à laquelle il donna le nom de Lima, à cause d'un fleuve qui la traverse et va se jeter à peu de distance dans l'Océan pacifique. Il s'y fit bâtir par les Indiens un magnifique palais, plus vaste que celui de la plupart des souverains de l'Europe, et bientôt on vit s'élever une grande capitale, décorée de somptueux édifices, au même endroit où peu auparavant on n'apercevait qu'une campagne fertile, mais inhabitée.

Mais si les Péruviens, mes enfans, du-

rent renoncer alors à l'espoir d'échapper désormais au joug de ces étrangers redoutables, ils eurent bientôt la satisfaction de voir leurs bourreaux se déchirer entre eux avec autant d'acharnement qu'ils en avaient déployé contre une nation sans défense.

Depuis leur arrivée au Pérou, comme je vous l'ai dit, une défiance mutuelle régnait entre Pizarre et Almagro, dont le dernier conservait à son ancien compagnon un vif ressentiment de n'avoir pas été appelé au premier partage des trésors enlevés à Atahualpa; aussi, quoique ces deux hommes vécussent fort éloignés l'un de l'autre, puisqu'il n'y a pas moins de quatre cents lieues entre Lima et Cusco, ne tardèrent-ils pas à devenir ennemis irréconciliables, et marchant l'un contre l'autre à la tête de petites armées d'Européens, qu'ils avaient engagés dans leurs querelles, ils se livrèrent une sanglante bataille, dont l'issue fut bien funeste à Almagro; car il tomba vivant entre les mains de son en-

nemi, qui le fit charger de chaînes et jeter dans un cachot.

En voyant ainsi humilié et vaincu son ancien compagnon d'armes auquel il devait certainement la vie et le succès de son audacieuse entreprise, tout le monde aurait pensé que Pizarre, se souvenant de la vieille amitié qui les unissait, bornerait sa vengeance à le retenir prisonnier pendant quelques mois. Mais il n'en fut point ainsi, et cet homme farouche, qui ne savait pas pardonner une offense, eut la cruauté de condamner Almagro au dernier supplice comme traître et rebelle, et lui fit trancher la tête, ainsi qu'aux principaux Espagnols qui avaient embrassé son parti. Ceux même qui échappèrent à la colère du vainqueur furent dépouillés de tous leurs biens, et un grand nombre d'entre eux, pour sauver leur vie, furent réduits à chercher un asile parmi ces pauvres Péruviens qu'ils avaient si cruellement maltraités. Pizarre se crut alors au comble de la grandeur et de la puissance, et, au

milieu de sa capitale de Lima, il semblait plutôt un monarque puissant et révéré, qu'un simple gouverneur de province.

Or, il faut que vous sachiez, mes amis, qu'Almagro en mourant avait laissé un jeune fils, autour duquel se réunissaient de temps à autre ceux des compagnons de son père qui avaient échappé à la colère de Pizarre. Tant que le jeune Almagro ne fut qu'un enfant trop faible pour se mettre à leur tête, ces hommes persécutés se bornèrent à recevoir de lui la récompense de leurs anciens services; mais lorsqu'il eut atteint sa dix-septième année, l'un de ces officiers nommé Juan de Herrada, qui était l'ennemi juré de Pizarre, représenta à ce jeune homme que rien ne lui serait plus facile que de venger la mort d'Almagro sur la personne de son meurtrier, et de s'emparer à l'instant même du gouvernement du Pérou. Cette offre brillante, comme vous le comprendrez aisément, ayant séduit Almagro, Herrada se chargea de rassembler secrè-

tement, dans une maison de Lima, une troupe de ses compagnons les plus intrépides ; qui résolurent aussitôt de ne pas différer davantage d'assurer leur vengeance.

Un jour que, dans son magnifique palais, François Pizarre, n'ayant auprès de lui qu'un petit nombre de domestiques, allait se livrer au sommeil, que, sous les climats chauds, la plupart des Européens prennent à l'heure de midi, il entendit tout à coup un grand bruit retentir dans les premières cours ; et sans savoir encore de quel danger il était menacé, il saisit précipitamment son épée et son bouclier, ne doutant pas que ce tumulte ne fût le prélude de quelque entreprise contre sa vie.

En effet, mes enfans, c'était le jeune Almagro, qui, conduit par Herrada, s'avançait à la tête d'une troupe de ses amis armés de toutes pièces, qui, après avoir poignardé quelques gardes qui avaient tenté de s'opposer à leur passage, se pré-

cipitèrent avec violence vers l'appartement du gouverneur, en criant de toutes leurs forces : « Mort au tyran ! » L'intrépide Pizarre à demi vêtu, et n'ayant d'autre arme que son épée, se présenta seul au-devant d'eux, et en tua même plusieurs de sa main ; mais bientôt accablé par le nombre, et après s'être défendu avec le courage d'un lion, il tomba percé d'une multitude de coups. Son palais et celui de ses principaux partisans furent alors saccagés par les vainqueurs, et les richesses du Pérou qu'il y avait entassées devinrent la proie de ses meurtriers.

Ainsi périt, dans un âge encore peu avancé, cet homme qui, par un jeu singulier de la fortune, de simple gardien de pourceaux s'était élevé par son audace au rang de gouverneur de l'un des plus puissans royaumes de la terre. Le sort, qui l'avait comblé pendant toute sa vie de ses faveurs les plus éclatantes, ne permit même pas que sa mort demeurât impunie ; car le jeune Almagro, que les anciens amis

de son père avaient élu gouverneur, ayant été obligé de livrer bataille contre les frères de Pizarre, qui avaient entrepris de venger sa mort, fut à son tour assassiné par eux; et pendant plusieurs années, le Pérou fut livré à toutes les horreurs de la guerre civile.

Je dois vous faire remarquer, mes jeunes amis, que la plupart des conquérans de l'Amérique, comme si Dieu eût voulu les punir des malheurs sans nombre qu'ils avaient apportés aux paisibles habitans du Nouveau-Monde, eurent une fin funeste et digne de pitié. Christophe Colomb succomba sous le chagrin que lui suscita l'envie de ses ennemis et l'injustice de ses contemporains; Fernand Cortès finit ses jours dans l'oubli, après avoir conquis pour l'Espagne une des plus opulentes régions du monde; Balboa fut égorgé peu de temps après avoir découvert la mer du Sud; Magellan périt avant d'avoir atteint le but de son glorieux voyage; François Pizarre, Almagro, et tous ceux qui, après

eux, dominèrent l'Amérique méridionale, se déchirèrent les uns les autres de leurs propres mains; et aucun de ces hommes turbulens n'obtint une mort paisible ou une vieillesse honorée.

LES MINES DE POTOSE.

Depuis l'an 1538 jusqu'à l'an 1550.

Dans le temps que François Pizarre était maître du Pérou, où il avait appelé, pour le seconder dans les grands travaux qu'il méditait, ses trois frères nommés Gonzalès, Juan et Ferdinand; plusieurs tentatives avaient été faites par ces aventuriers pour pénétrer dans l'intérieur de l'Amérique, où ils soupçonnaient avec raison que les mines qui produisaient tant d'or et tant d'argent devaient se trouver.

Gonzalès Pizarre, mes jeunes amis, l'aîné et le plus entreprenant de cette famille infatigable, fut le premier qui, *ayant franchi* les Andes, à peu de distance *de Quito*, atteignit avec une petite troupe

d'Espagnols de vastes solitudes où jamais avant lui aucun Européen n'avait pénétré. Mais plus ces hommes audacieux s'avançaient dans ces contrées inconnues, plus ils éprouvaient de fatigues et de souffrances de toute espèce. Tantôt ils étaient exposés, pendant des mois entiers, à des pluies continuelles, qui causèrent à plusieurs d'entre eux des maladies auxquelles ils succombèrent; tantôt ils étaient arrêtés dans leur marche par des marais impraticables, ou par le cours de quelque grande rivière, où plusieurs Espagnols se noyèrent en cherchant à les traverser à la nage : mais aucun obstacle n'était capable de rebuter ces intrépides voyageurs; et après tant de travaux, ils arrivèrent sur les bords d'un fleuve immense, auquel les Indiens dans leur langue donnaient le nom de Maragnon, et dont les Espagnols entreprirent de suivre les bords, à travers les bois touffus dont ils étaient couverts : mais comme ils s'aperçurent bientôt que leur marche devenait de plus en plus lente et

pénible, Pizarre fit construire à la hâte par ses soldats, une grande barque, et ordonna à l'un de ses officiers de s'y embarquer avec cinquante hommes, pour descendre le cours de ce fleuve aussi loin que cela serait possible.

Parmi les aventuriers qui accompagnaient Gonzalès Pizarre dans ce voyage, se trouvait un jeune officier, nommé ORELLANA, dont il connaissait l'audace et la présence d'esprit ; et ce fut lui qu'il chargea de cette navigation difficile. Orellana, pour obéir à son chef, aurait dû ne pas s'éloigner de plus d'un jour de marche de la troupe qui le suivait, et se borner à recueillir quelques fruits sauvages dans les forêts dont les rives du fleuve étaient bordées ; mais ce jeune homme, qui était habile et entreprenant, en voyant sa barque emportée rapidement par les eaux, décida ses compagnons à s'abandonner entièrement au cours de ce fleuve, l'un des plus considérables de l'Amérique par l'étendue de son cours et la rapidité

de ses flots, et parvint ainsi, après une navigation longue et périlleuse, jusqu'à l'Océan atlantique, sur les bords duquel il atteignit une nouvelle colonie, que les Espagnols y avaient fondée peu de temps auparavant.

Ce voyage d'Orellana, mes bons amis, est extrêmement remarquable, parce qu'il fut le premier entrepris dans l'intérieur du continent américain, et fit connaître une partie des régions immenses comprises entre la chaîne des Andes et l'Océan; mais je dois vous dire que le récit qu'il fit des aventures qu'il avait éprouvées est semé de beaucoup de fables auxquelles il faut bien se garder d'ajouter foi. Ainsi cet aventurier donna au Maragnon qu'il avait descendu, le nom de Rivière des Amazones, qu'il porte encore aujourd'hui, parce qu'il prétendit avoir rencontré sur les bords de ce fleuve une peuplade de femmes guerrières, qui, comme les Amazones de la mythologie, ne voulaient pas souffrir qu'aucun homme

habitât parmi elles. Ce conte de l'espagnol Orellana, mes enfans, paraît justifier la réputation d'aimer à mentir qu'ont méritée quelquefois certains voyageurs, et vous serez de mon avis lorsque vous saurez que, depuis cette époque, beaucoup d'Européens, qui ont parcouru les bords de la même rivière, n'y ont trouvé aucune trace de la peuplade féminine dont il avait jugé à propos d'embellir son récit. Mais les merveilles sans nombre que le Nouveau-Monde présentait chaque jour à ses conquérans avaient disposé, dans ce temps-là, tous les esprits à la crédulité, et je vais vous raconter à mon tour une histoire qui vous paraîtra, j'en suis sûr, ressembler beaucoup à un conte, quoiqu'elle soit parfaitement vraie.

Vers ce temps-là, mes enfans, un berger Indien, qui gardait un troupeau de lamas dans un des pâturages de la chaîne des Andes, s'étant aperçu qu'un de ces animaux s'était égaré, se mit à sa recherche, et parvint, après une longue course

sur une montagne où la couleur de la tèrre lui parut annoncer le voisinage d'une mine d'argent ; car dans ce pays il n'y avait pas d'homme, si grossier et ignorant qu'il fût, qui ne connût à quels signes on pouvait distinguer le sol qui renfermait des métaux. Ce pauvre berger, comme vous le croirez aisément, ne pouvait pas à lui seul arracher aux entrailles de la terre les trésors qu'elle recélait ; aussi le bruit de cette rencontre extraordinaire s'étant répandu promptement parmi les Espagnols, ceux-ci, avec cette ardeur que la cupidité leur inspirait, se mirent à creuser des puits, pour pénétrer jusqu'au métal dont ils étaient si avides ; et bientôt ils tirèrent de cette espèce de montagne d'argent une si grande quantité de richesses, qu'une ville considérable, qui reçut le nom de Potose, s'y éleva en peu de temps, et se peupla entièrement de mineurs et d'ouvriers attirés par cette fécondité presque incroyable.

Mais ce qui vous donnera mieux que

tout ce que je pourrais dire une idée des trésors que renfermaient les mines de Potose ; c'est que pendant près de trois siècles on ne cessa pas un seul jour d'en arracher des blocs de métal, qu'une fois par an de gros vaisseaux espagnols, auxquels on donnait le nom de Galions, allaient chercher, il n'y a pas long-temps encore, à Panama, où ces trésors étaient embarqués ensuite pour l'Europe, et employés par ordre du roi d'Espagne à fabriquer des monnaies ou d'autres objets précieux, qui ont rendu pendant long-temps ce royaume le plus opulent du monde entier. Chaque année l'arrivée des galions à Cadix était une fête publique pour les Espagnols, qui recueillaient ainsi sans peine les richesses que les autres peuples de l'Europe ne peuvent se procurer que par les travaux pénibles de l'agriculture. Mais il arriva de là, que cette facilité d'acquérir sans peine une si grande quantité d'argent, rendit cette nation paresseuse et indolente, et lui fit perdre plus tard tous

les avantages que lui promettaient ses possessions du Nouveau-Monde. Aujourd'hui ces mines, que l'on croyait alors inépuisables, ne produisent plus ces immenses trésors, qui semblaient surpasser toute imagination raisonnable, et ce n'est guère qu'en creusant la terre à des profondeurs considérables, que l'on y trouve encore quelques parcelles d'argent.

Malgré ces découvertes et les entreprises utiles que les premiers conquérans de l'Amérique accomplirent en peu d'années, mes enfans, les discordes continuelles qui divisèrent ces audacieux aventuriers ne permirent à aucun d'eux de s'établir paisiblement dans le Nouveau-Monde, où ils trouvèrent presque tous une fin malheureuse. Les frères de Pizarre ne furent pas plus exempts de cette destinée commune que ceux qui les avaient précédés. Gonzalès et Juan périrent en combattant dans les guerres civiles, et Ferdinand, qui seul survécut à toute cette famille turbulente, fut ramené en Espa-

gne, où il finit ses jours dans une obscure prison, après y avoir langui pendant vingt années entières.

Après tant de troubles et de calamités, il fallut, afin de mettre un terme aux malheurs du Nouveau-Monde, que l'empereur Charles-Quint envoyât pour gouverner le Pérou, un vertueux vieillard nommé Gasca, qui rétablit enfin la paix dans ces vastes contrées, et empêcha les Espagnols d'exterminer entièrement les malheureux habitans du continent américain, comme ils avaient exterminé ceux d'Hispaniola et des îles Lucayes. Le sage Gasca, en distribuant aux Espagnols qui avaient échappé aux guerres civiles, des terres considérables et des Indiens pour les cultiver, obligea ces hommes avides à ne plus faire périr par milliers ces infortunés, en les descendant vivans dans les entrailles de la terre, pour travailler aux mines d'or et d'argent qu'ils avaient successivement découvertes. Alors, pour la première fois, la tranquillité régna enfin sur cette con-

trée si long-temps désolée par les passions violentes que les hommes d'Europe y avaient apportées, et Gasca, parvenu à une extrême vieillesse, fut le premier qui rentra pauvre et honoré dans sa patrie, après avoir eu entre les mains les incalculables richesses de l'Amérique.

LA NOUVELLE-ANGLETERRE.

Depuis l'an 1550 jusqu'à l'an 1607.

Cependant, mes jeunes amis, si les Espagnols et les Portugais furent les premiers Européens qui abordèrent le Nouveau-Monde, il ne faut pas croire pour cela que les autres nations de l'Europe ne tentèrent pas aussi de faire des découvertes en Amérique, et de prendre leur part des trésors que renfermait le nouvel hémisphère. Les Anglais, les Français, les Hollandais et d'autres peuples encore, parvinrent à diverses époques à y fonder des établissemens, et s'ils n'y trouvèrent plus ces mines précieuses qui avaient excité les premiers conquérans, ils n'en tirèrent pas moins des richesses considéra-

bles par leur commerce et leur industrie.
— Si vous avez écouté avec attention l'histoire d'Angleterre, que je vous racontais il n'y a pas long-temps, vous devez vous souvenir que, du temps où le roi Henri VII régnait sur ce royaume, un marin célèbre, nommé Jean Cabot, fut chargé par ce prince d'entreprendre aussi un voyage vers les nouvelles contrées que les Espagnols venaient alors de découvrir. Cet habile navigateur fut le premier qui traversa l'Océan atlantique sur un vaisseau anglais; mais au lieu de suivre exactement la route que Colomb avait tracée, il dirigea son navire vers le nord-ouest, dans l'espoir d'atteindre les rivages des Indes Orientales, que ce grand homme avait vainement cherchés dans une autre direction. Après un long voyage il parvint, sous un ciel glacial et toujours couvert de brouillards, où la première terre qu'il découvrit fut une île habitée par quelques sauvages, qui, pendant une grande partie de l'année vivaient avec leurs femmes et leurs

enfans sous des huttes enfumées, sans autre nourriture que de la chair de poisson salée. Jean Cabot, à qui cette découverte fit concevoir l'espoir d'en faire de plus importantes, donna à cette île le nom de BONA-VISTA ; c'est-à-dire bonne vue, que ses matelots changèrent pour celui de TERRE-NEUVE, qu'elle porte encore aujourd'hui.

Cette île, située sous un climat presque toujours sombre et glacé, ne parut point à Cabot et à ses compagnons, comme vous le comprendrez aisément, un séjour assez agréable pour s'y arrêter; mais ils remarquèrent qu'une certaine espèce de poisson à laquelle on donne le nom de MORUE, était plus productive dans ces parages que dans aucune autre mer, et le récit qu'ils en firent à leur retour en Europe détermina un grand nombre de marins de diverses nations à se rendre chaque année à Terre-Neuve, pendant la belle saison, pour y *pêcher* la morue, que l'on conserve *aisément* pendant plusieurs mois en la

couvrant de sel, ou en la faisant sécher au soleil. Depuis cette époque, mes bons amis, l'île de Terre-Neuve est devenue le rendez-vous d'une multitude de vaisseaux de tous les pays, attirés par cette pêche abondante, dont le produit suffit pour faire vivre dans la plupart des ports de mer de l'Europe un nombre considérable de familles de pêcheurs et de marins.

Une autre conquête non moins remarquable, que nous devons aussi à cette découverte de Jean Cabot, c'est la connaissance d'une espèce particulière de chiens énormes, à poils longs et soyeux, mais d'un naturel doux et facile à apprivoiser, à qui la Providence a donné la faculté de nager avec agilité, et de plonger à de grandes profondeurs dans les flots. Ces bons animaux, par un instinct admirable, lorsqu'un homme par accident tombe à la mer, s'y élancent sans hésiter, et le ramènent au rivage, en le saisissant de manière à ne pas lui faire le moindre mal; les matelots de Cabot, en intro-

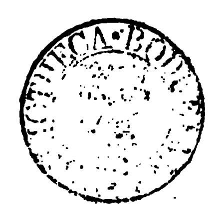
duisant en Europe cette race d'animaux utiles et intelligens, ont rendu un grand service à l'humanité, et je ne saurais vous dire combien de fois, depuis ce temps, il est arrivé que des chiens de Terre-Neuve ont sauvé la vie à des personnes en danger de se noyer.

L'exemple de Jean Cabot, qui, après avoir découvert l'île de Terre-Neuve, le premier de tous les Européens, côtoya le continent de l'Amérique septentrionale, fut suivi, quelques années plus tard, par Sébastien Cabot son fils aîné, l'un des plus hardis navigateurs de son siècle, et par d'autres marins anglais, au premier rang desquels il faut mettre le fameux Francis Drake, qui, du temps de la reine Élisabeth, fit, comme Magellan, le tour du monde entier, ainsi que je vous l'ai dit dans un autre livre. Ce fut aussi sous le règne de cette grande princesse qu'une petite troupe d'Anglais, conduite par un *infatigable* marin nommé Walter Raleigh, établit dans l'Amérique du Nord

une colonie à laquelle il donna le nom de VIRGINIE ou pays de la Vierge, en l'honneur de la reine elle-même, qui, comme vous savez, ne voulut jamais être mariée. La première ville qu'ils bâtirent en Amérique reçut le nom de JAMES-TOWN, parce qu'elle fut fondée sur les bords d'une rivière appelée James, qui se jette dans une baie profonde, où les vaisseaux venant d'Europe peuvent s'abriter contre les tempêtes.

Ce fut là, mes enfans, le premier établissement que la nation anglaise posséda dans le Nouveau-Monde; pendant bien des années, les attaques sans cesse renouvelées des peuplades sauvages qui habitaient les forêts voisines de James-Town, et les malheurs de tout genre qui assaillirent les premiers colons, en firent périr un grand nombre sous la masse des Peaux-rouges, ou par l'excès du travail et des privations, mais rien ne put lasser la persévérance de ceux qui survécurent; et les Anglais s'emparèrent bientôt d'une

vaste étendue de pays qui, sous le nom de Nouvelle-Angleterre, est devenue depuis long-temps l'une des contrées les plus florissantes du monde entier.



LES

PRODUCTIONS DE L'AMÉRIQUE.

A mesure que les Européens s'avançaient dans le Nouveau-Monde, mes jeunes amis, ils étaient frappés du spectacle imposant que leur offraient ces régions, où la nature semble surpasser en grandeur et en variété tout ce que l'ancien hémisphère peut présenter de plus remarquable.

Les vastes forêts qu'ils traversaient étaient peuplées d'animaux de toute espèce, dont la vue excitait leur surprise et leur curiosité : tantôt c'était une multitude de singes différens de grandeur et de caractère, ou de gracieux écureuils blancs à raies noires qui sautillaient de

branche en branche avec une souplesse et une légèreté incroyables; tantôt, sous l'épais feuillage de ces bois aussi antiques que le monde, ils apercevaient un nombre infini d'oiseaux divers, depuis le KAKATOÈS, sorte de perroquet à plumage jaune et blanc, jusqu'à l'élégant OISEAU-MOUCHE, ainsi nommé parce qu'il est le plus petit de tous les animaux de son espèce, et dont les couleurs sont si étincelantes qu'il semble un joli bijou sorti des mains d'un lapidaire, tant son plumage reflèchit vivement l'éclat des topazes, des rubis, des émeraudes et de toutes sortes de pierres précieuses. A la vérité quelques reptiles effrayans et dangereux, tels que le BOA, ou serpent à sonnettes, à qui l'on donne ce nom à cause du retentissement de l'écaille dont il est couvert, y faisaient aussi leur demeure, et il n'était pas rare que des voyageurs rencontrassent sur leur passage des serpens aussi gros que des *troncs d'arbres*, qui se dressaient tout à *coup devant* eux, en poussant des siffle-

mens aigus. Aujourd'hui même, mes enfans, il existe encore dans plusieurs parties du Nouveau-Monde quelques unes de ces profondes forêts, à travers lesquelles la main de l'homme ne s'est point encore frayé un passage, et où les LIANES (sorte de plante grimpante qui s'attache d'arbre en arbre) forment de grands réseaux de verdure presque impénétrables. . . . . . .

Ailleurs, c'étaient des plaines immenses couvertes d'herbes plus hautes que la taille d'un homme ordinaire, et auxquelles on donne le nom de SAVANES dans l'Amérique septentrionale, et de PAMPAS, dans l'Amérique du Sud. Au milieu de ces vastes déserts, qui n'ont d'autres habitans que quelques tribus de sauvages vagabonds, comme les Tartares d'Asie, on aperçoit de temps à autre quelques magnifiques PALMIERS, les plus beaux et les plus élevés de tous les arbres des climats chauds, que la Providence semble avoir placés dans ces solitudes pour adoucir les priva

tions de l'homme, et le consoler de ses souffrances. La large feuille du palmier offre un abri au voyageur contre l'ardeur du soleil; les fruits dont il est chargé lui présentent une nourriture aussi abondante que délicieuse, et de son écorce découle une liqueur suave et rafraîchissante.

Dans presque toutes les parties du Nouveau-Monde, les Européens voyaient se développer devant eux de grands lacs aussi larges et aussi profonds que les mers de l'Europe et de l'Asie, et où se perdent des fleuves non moins remarquables par l'étendue de leur cours que par l'abondance de leurs eaux. Parmi ces fleuves, les uns, comme le Rio de la Plata et la rivière des Amazones, descendent de la chaîne des Andes, et grossis successivement par une multitude d'autres rivières moins considérables, vont se jeter dans l'Océan atlantique; tandis que les autres, qui prennent leur source dans les montagnes du Mexique, après avoir traversé l'Amérique du Nord, ont leur embouchure

dans le golfe de ce nom. La grandeur et la rapidité de ces derniers, dont un des plus considérables est le Mississipi, qui fertilise la Floride, autrefois découverte par Ponce de Léon, furent pendant long-temps un sujet de surprise et d'admiration pour les voyageurs qui atteignirent cette contrée.

Mais si les premiers conquérans de l'Amérique eurent tant d'obstacles à vaincre, et tant de dangers à affronter, la possession de cette immense partie du globe, qui avait été si long-temps inconnue aux nations de l'Ancien-Monde, devint pour la plupart des États de l'Europe une source inépuisable de richesses. Outre les métaux précieux et les diamans que les Espagnols et les Portugais arrachèrent, pendant un grand nombre d'années, aux mines toujours fécondes du Mexique, du Pérou et du Brésil; les productions de ces contrées ouvrirent une carrière nouvelle au commerce des autres peuples. Tandis que les Pampas de l'Amérique

méridionale se peuplaient des races d'animaux que les Européens y ont transportées, et qui s'y sont tellement multipliées, qu'ils forment désormais d'immenses troupeaux de chevaux et de bœufs sauvages, errans dans ces vastes prairies, le café d'Arabie, la canne à sucre de Sicile, et les fruits les plus succulens de l'Asie et de l'Europe, se sont facilement acclimatés sur cette terre fertile, qui est devenue depuis cette époque le magasin du monde entier.

Le sol de l'Amérique elle-même, mes bons amis, n'est pas moins riche en productions recherchées et utiles, que celui des autres parties du monde; c'est lui qui produit naturellement l'INDIGO, sorte de plante d'où l'on tire cette belle teinture bleue d'azur, que l'on emploie pour les étoffes; la COCHENILLE, magnifique couleur rouge, bien plus éclatante que la pourpre des anciens Tyriens, et que l'on extrait d'un petit insecte qui s'attache à certains arbustes du Nouveau-Monde;

QUINQUINA, précieuse écorce d'un arbre qui est encore à présent le seul remède efficace que l'on connaisse contre la fièvre; le CACAO, espèce de noix grasse et onctueuse, avec laquelle on fait le chocolat, dont l'usage et la fabrication furent enseignés aux Espagnols par les Mexicains, et enfin un grand nombre de bois de différentes couleurs, tels que l'ACAJOU et le COURBARI, dont on est parvenu, depuis quelques années, à faire de si beaux meubles.

Aujourd'hui, mes enfans, cette Amérique, qui n'est guère connue que depuis trois cent cinquante ans environ, voit sur les bords de ses grands fleuves s'élever des villes riches et commerçantes; des routes traversent ces contrées immenses que couvraient naguère des forêts profondes et impénétrables; les peuplades sauvages que les Européens n'ont pu soumettre, se sont retirées dans les parties les plus éloignées de ces vastes continens.

où elles semblent reculer devant nos arts et notre civilisation ; et des États aussi puissans et bien plus étendus que les royaumes de notre vieille Europe, se partagent cette terre opulente dont le génie de Christophe Colomb a doté l'humanité.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

ment dans le commerce, et dont les avantages consistent, à l'égard des éditions précédentes :

1°. Dans une classification que les auteurs ont distribuée d'après le système le plus généralement adopté, en 26 espèces ou familles, autour desquelles se groupent les principales variétés qui s'y rattachent;

2°. Dans un Traité sur la culture du rosier, avec les dessins de ses divers organes;

3°. Dans l'addition de 22 planches et descriptions de roses nouvelles;

4°. Enfin, dans un Tableau général des groupes, accompagné de deux Tables alphabétiques et par ordre de matières, qui concourent, avec d'autres nombreuses augmentations dans le texte, à compléter utilement cet ouvrage, et à lui assurer de nouveaux titres à l'accueil de toutes les classes d'amateurs.

On souscrit sans rien payer d'avance :

A Paris, chez l'Editeur, quai Malaquais, n° 7;

A Saint-Pétersbourg, chez J. F. Hauër et compagnie;

Et en France et à l'Étranger, chez les principaux Libraires.

COURS D'HISTOIRE

RACONTÉE AUX ENFANS,

PAR M. LAMÉ FLEURY;

ADOPTÉ POUR LA MÉTHODE ÉLÉMENTAIRE DE M. LÉVI.

L'HISTOIRE SAINTE, 2e édition. Paris, 1836; 1 vol. in-18. br. 2 f.

L'HISTOIRE ANCIENNE, seconde édition. Paris, 1834; 1 vol. in-18. br. 2 f.

L'HISTOIRE GRECQUE, troisième édition. Paris, 1835; 1 vol. in-18. br. 2 f.

L'HISTOIRE ROMAINE. Première partie : LA RÉPUBLIQUE, 3e édition. Paris, 1835; 1 vol. in-18. br. 2 f.

L'HISTOIRE ROMAINE. Deuxième partie : L'EMPIRE, seconde édition. Paris, 1835; 1 vol. in-18. br. 2 f.

LA MYTHOLOGIE. Paris, 1833; 1 vol. in-18 de 400 pages, avec figures. br. 3 f.

L'HISTOIRE DU MOYEN AGE. Paris, 1834, 2 vol. in-18. br. 4 f.

L'HISTOIRE MODERNE. 2 vol. in-18. (*Sous presse.*)

L'HISTOIRE DE FRANCE, troisième édition. Paris, 1834, 2 vol. in-18. br. 4 f.

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE. Paris, 1835, 2 vol. in-18. br. 4 f.

L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE. Paris, 1836, 1 vol. in-18. br. 2

CARTE GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE DE L'ANCIEN MONDE, pour l'intelligence des HISTOIRES RACONTÉES AUX ENFANS. Coloriée. 2 f.

Répondre à un besoin de notre époque, en facilitant à la jeunesse les études historiques dont tous les bons esprits ont reconnu la nécessité depuis quelques années, tel a été le but que nous nous sommes proposé, en publiant, il y a cinq ans, les premiers volumes de notre Cours d'histoire racontée aux enfans.

Aujourd'hui que des succès toujours croissans et surpassant de beaucoup notre attente, ne permettent plus de révoquer en doute son utilité pour l'enseignement élémentaire, nous croyons devoir appeler l'attention publique sur les importantes améliorations dont cette Collection n'a cessé d'être l'objet.

Accueillis, dès le principe, par les mères de famille, comme un moyen certain d'intéresser les plus jeunes enfans, en substituant la lecture des faits véritables à celle des récits fabuleux; bientôt après adoptés, *en France et à l'étranger*, par un grand nombre d'habiles professeurs et d'instituteurs des deux sexes, sans distinction de méthode, nos ouvrages viennent enfin d'être introduits dans plusieurs colléges royaux où les classes élémentaires obtiennent de leur usage les plus heureux résultats.

Toutes les publications nouvelles ou les réimpressions successives que le complément de notre Cours a rendues nécessaires, ont été l'objet d'une sollicitude infatigable, signalée par des développemens importans, et nous n'avons négligé aucun travail pour continuer à mériter le suffrage flatteur que tant de personnes éclairées et amies du *progrès* ont bien voulu nous accorder.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

LÉVI (D.). Tableaux historiques composés pour l'enseignement des Histoires racontées, de M. LAMÉ FLEURY :

Histoire Sainte. — Histoire Ancienne. — Histoire Grecque. — Mythologie. — Histoire Romaine. — Histoire du Moyen Age. — Histoire de France. — Histoire d'Angleterre. — Géographie. — Mœurs et coutumes des Égyptiens. — Mœurs et coutumes des Grecs. — Mœurs et coutumes des Romains.

Chaque Tableau se vend séparément 50 centimes.

NAVILLE (F. M. L.). De la Charité légale, de ses effets, de ses causes, et spécialement des maisons de travail, et de la proscription de la mendicité. Paris, 1836, 2 vol. in-8, avec tableaux. br. 15 f.

— De l'Éducation publique considérée dans ses rapports avec le développement des facultés, la marche progressive de la civilisation, et les besoins actuels de la France, seconde édition. Paris, 1833, 1 vol. in-8, avec tableaux. br. 7 f.

LAMÉ FLEURY. Précis de l'Histoire civile et politique des Français, pour servir à l'enseignement élémentaire. Paris, 1833, 1 vol. in-8. br. 7 f.

— La Géométrie enseignée aux enfans. Paris, 1833, 1 vol. in-18 orné d'environ 50 dessins géométriques. br. 75 c.

MULHAUSER de Genève. Enseignement gradué de l'écriture. Paris, 1831, 1 v. petit in-8. br. 1 f. 50 c.

— Collection de 48 modèles d'écriture, exécutés d'après la méthode de cet auteur, par M. WARIN. Prix. 2 f. 70 c.

— Modèles élémentaires tirés de la Collection ci-dessus, et donnant la connaissance de toutes les lettres. 50 c.

— Tableaux de règles, n°s 1 à 16. 80 c.

— Manuel d'écriture à l'usage du maître et de l'inspecteur. Paris, 1834, 1 v. in-18. br. 75 c.

Ces ouvrages de M. Mulhauser, adoptés par plusieurs Comités suisses pour l'Enseignement élémentaire, ont été approuvés en France par le Conseil royal de l'Instruction publique.

Montigny (P.). Odes d'Horace, traduites en vers, le texte en regard. Paris, imprimerie de Jules Didot, 1836, 1 vol. in-8, papier fin. br. 8 f.

Gallais (V.). Élémens d'Arithmétique, d'Algèbre et de Géométrie, à l'usage de la Jeunesse. Paris, 1835, 1 vol. in-8. fig. br. 5 f.

V*** (Madame la vicomtesse de). L'Histoire d'Angleterre racontée aux enfans, traduite en français et augmentée de plusieurs chapitres. Paris, 1833; 1 vol. in-18. br. 2 f.

Gombault (Mlle.). Histoire universelle en Tableaux, ou explication des énigmes historiques de M. D. Lévi; gros vol. in-18. br. 3 f. 50 c.

Condillac. Traité de l'art d'écrire. Paris, 1812, 1 vol. in-12. br. 2 f. 50 c.

Las-Cases (comte de). Atlas élémentaire, géographique, historique, chronologique et généalogique, ou Choix de 10 Cartes les plus classiques du grand Atlas de Le Sage. Adopté par l'Université, 1 vol. pet. in-fol. cartonné. 16 f.

Bourgoing (A. de). L'Espagne; Souvenirs de 1823 et de 1833. Paris, 1834, 1 vol. in-8. br. 6 f.

Plater (le comte). Atlas historique de la Pologne, colorié; accompagné d'un tableau comparatif des expéditions militaires dans ce pays pendant les 17e, 18e et 19e siècles. Posen, 1828, in-fol. oblong. br. 7 f. 50 c.

— Plans des siéges et batailles qui ont eu lieu en Pologne, pendant les 17e et 18e siècles, avec un texte explicatif pour servir de suite à l'Atlas historique du même auteur. Posen, 1828. in f°. oblong. br. 7 f. 50 c.

Pillet-Will. Examen analytique de l'Usine de Decazeville, département de l'Aveyron. Paris, 1832, 1 vol. in-4, orné de 20 planches ou tableaux. br. 25 f.

Boniface (A.). Analyse chronologique de l'Histoire ancienne jusqu'à la chute de l'empire romain en Occident, suivie de quatre périodes géographiques correspondantes. Ouvrage destiné à servir de sommaire aux leçons des professeurs et de mémorial à leurs élèves. Paris, 1831, 1 vol. in-18. br. 2 f. 50 c.

— Géographie élémentaire descriptive, ou Leçons graduées de Géographie à l'usage des Ecoles Normales, des Colléges et des Maisons d'Education. Paris, 1833, 2 vol. in-12, avec Tableaux et Cartes coloriées. br. en carton. 4 f.

— Corrigé des Exercices grammaticaux. Paris, 1833, 1 vol. in-12. br. 2 fr. 50 c.

— Exercices grammaticaux, ou Cours pratique de langue française. Paris, 1832, 2 vol. in-12, cartonnés. 4 fr.

— Grammaire française, méthodique et raisonnée, rédigée d'après un nouveau plan. 4e édition. Paris, 1834, 1 vol. in-12. br. 2 f. 50 c.

Norvins. Essais sur la Révolution française. Paris, 1832, 2 vol. in-8. br. 10 f.

Thory (C.-A.). Monographie ou Histoire naturelle du genre groseillier, contenant la description, l'histoire, la culture et les usages de toutes les groseilles. Paris, 1829, 1 vol. in-8, orné de 24 planches. br. Noires, 8 f.
Coloriées, 10 f.

— Prodrome de la Monographie des espèces et variétés connues du genre rosier, divisées suivant leur ordre naturel, avec la synonymie, les noms vulgaires, un tableau synoptique et deux planches gravées en couleur. Paris, 1820, 1 vol. in-12. br. 6 f.

— Acta latomorum, ou Chronologie de l'Histoire de la Franche-Maçonnerie française et étrangère. *Paris*, 1816, 2 vol. in-8, fig. br. 15 f.

Morgan (lady). L'Italie, traduit de l'anglais. Paris, *1821*, 4 vol. in-8. br. 24 f.

MORGAN (sir Charles). Essai historique sur les phénomènes de la vie, traduit de l'anglais. Paris, 1819, 1 vol. in-8. br. 7 f.

CUBEL. Du Pouvoir des Jurés et des bases d'un code pénal en harmonie avec ce pouvoir. Paris, 1830, 1 vol. in-8. br. 3 f.

— De la nature des Sciences morales, ou de la RAISON et de la CONSCIENCE dans leurs rapports avec la loi et le précepte. Paris, 1829, 1 vol. in-8. br. 6 f.

BOTTA (Charles). Histoire d'Italie, de 1789 à 1814. Paris, 1824, 5 vol. in-8. br. 35 f.

— Storia d'Italia, dal 1789 al 1814. Parigi, per Giulio Didot il maggiore, 1824, 4 vol. in-4, papier vélin, édition imprimée à 250 exemplaires seulement. 100 f.

GINGUENÉ. Histoire littéraire d'Italie, deuxième édition, continuée par Salfi. Paris, 1824, 10 vol. in-8. br. 70 f.

LANZI. Histoire de la Peinture en Italie, depuis la renaissance des beaux-arts jusque vers la fin du dix-huitième siècle, traduit de l'italien, sur la troisième édition, par madame A. DIEUDÉ. Paris, 1824. 5 vol. in-8. br. 35 f.

HUBER. Aperçu statistique de l'île de Cuba, précédé de quelques lettres sur la Havane, etc. Paris, 1826, 1 vol. in-8, avec 2 cartes. br. 7 f.

VISCONTI. Mémoires sur les ouvrages de sculpture du Parthénon et de quelques édifices de l'Acropole, à Athènes, et sur une épigraphe grecque en l'honneur des Athéniens morts devant Potidée. Paris, 1818, 1 vol. in-8. br. 3 f. 75 c.

MORILLO (général). Ses Mémoires, relatifs aux principaux événemens de ses campagnes en Amérique, de 1815 à 1821, suivis de deux précis de *don* JOSE DOMINGO DIAZ et du général don MIGUEL DE LA TORRE. Paris, 1826, 1 v. in-8. br. 7 f.

Bergmann. Manuel des maladies de la peau et de celles qui peuvent aussi affecter les cheveux, la barbe, les ongles, etc., traduit de l'allemand, par M. R..., médecin. Paris, 1827, 1 vol. in-18. br. 2 f.

Brancia. Antologia italiana. Paris, 1823, 1 fort vol. in-8, papier fin. br. 10 f.

Filangieri. Ses OEuvres complètes, traduites de l'italien; nouvelle édition, accompagnée d'un commentaire, par Benjamin Constant, et de l'éloge de Filangieri, par Salfi. Paris, 1822-24, 6 vol. in-8. br. 38 f.

Graham (Maria). Mémoires sur la vie de Nicolas Poussin, traduits de l'anglais. Paris, 1821, 1 vol. in-8, fig. br. 4 f.

Dubroca. L'Art de Lire à haute voix, suivi de l'application de ses principes à la lecture des ouvrages d'éloquence et de poésie. 2e édition. Paris, 1824, 1 vol. in-8. br. 8 f.

— Supplément à l'Art de Lire à haute voix, contenant les principes de la prononciation, etc., etc. Paris, 1825, 1 vol. in-8. br. 6 f.

— Leçons élémentaires de diction française, pour servir à l'instruction pratique de la lecture à haute voix. Paris, 1827, 1 vol. in-8. br. 6 f.

Dugald-Stewart. Philosophie des facultés actives et morales de l'homme, traduit de l'anglais par Léon Simon. Paris, 1834, 2 vol. in-8. br. 15 f.

— Esquisses de Philosophie morale, traduites de l'anglais, par Théodore Jouffroy, 2e édition. Ouvrage adopté par l'Université. Paris, 1833, 1 vol. in 8. br. 7 f.

— Essais philosophiques sur les systèmes de Locke, Berkeley, Priestley, Hornetooke, etc., trad. de l'anglais par Ch. Huret. Paris, 1828, 1 vol. in-8. br. 6 f.

Jonkaire (A. de la). Considérations sur la pêche *de la baleine*. Paris, 1830. Brochure in-8. 2 f.

Noé. (comte de). Mémoires relatifs à l'expédition anglaise partie du Bengale en 1800, pour aller combattre en Egypte l'armée d'Orient. Paris, 1826, 1 vol. in-8, avec 19 planches coloriées et deux cartes. br. 15 f.

Millot. Élémens d'Histoire générale. Dernière édition, continuée jusqu'à nos jours. Paris, 1809, 11 vol. in-12, br. 15 f.

Boileau Despréaux. Ses Œuvres, avec les Commentaires de M. Viollet-le-Duc. Paris, 1823, 1 vol. gr. in-8, à 2 colonnes. br. 12 f.

— La même édition, accompagnée des Œuvres de Mathurin Régnier, br. 15 f.

Théâtre des Grecs, traduit par le P. Brumoy. Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée par M. Raoul-Rochette. Paris, 1826. 16 vol. in-8, fig. br. 50 f.

Chamfort et Gail. Les trois Fabulistes, Esope, Phèdre et La Fontaine. Paris, 1796, 4 vol. in-8. br. 12 f.

Gail (J.-B.) Theocriti quæ exstant omnia. Lutetiæ Parisiorum, 2 vol. in-8, et atlas. br. 36 f.

— Recherches sur la nature du culte de Bacchus en Grèce, et sur l'origine de la diversité des rites. Paris, 1821, 1 vol. in-8. br. 6 f.

— Tableaux chronologiques des principaux faits de l'histoire avant l'ère vulgaire, etc. Paris, 1822, 1 vol. in-8. br. 5 f.

— Lettres inédites de Henri II, Diane de Poitiers, Marie Stuart, etc. Paris, 1828, 1 vol. in-8 avec *fac-simile*. br. 3 f. 50 c.

— Observations sur les quatre dernières Fables de La Fontaine. Paris, 1821, 1 vol. in-8. br. 3 f.

Gail. Voyez Chamfort.

Brillat-Savarin. Physiologie du goût, 4e édition. Paris, 1834. 2 vol. in-8. br.

Luce de Lancival. Ses OEuvres, avec Notice, par M. Collin de Plancy. Paris, 1826, 2 vol. in-8. br. 7 f.

Constant (Benjamin). Du Polythéisme romain, considéré dans ses rapports avec la philosophie grecque et la religion chrétienne. Paris, 1833, 2 vol. in-8. br. 14 f.

— Commentaire sur l'ouvrage de Filangieri. Paris, 1824, 1 vol. in-8. br. 8 f.

Choiseul-Gouffier. Voyage pittoresque de la Grèce. Paris, 1782-1822, 3 vol. in-folio, figures. br. 180 f.

Mallet. Histoire des Suisses ou Helvétiens. Genève, 1803, 4 vol. in-8, carte. br. 20 f.

Charron. De la Sagesse. Jolie édition. Paris, Chaignieau, 1797, 2 vol. in-24. br. 5 f.

— La même édition, pap. vél. br. 7 f.

Delille. Ses OEuvres. Précédées d'une Notice par Tissot. Paris, Furne, 1833, 10 vol. in-8. avec vignettes, br. 33 f.

Descourtilz. Voyages d'un Naturaliste au continent de l'Amérique septentrionale, à Saint-Domingue, etc., etc. Paris, 1809, 3 vol. in-8. avec beaucoup de planches. br. Noires, 15 f.
Coloriées, 25 f.

Diderot. Voyez Grimm.

Grimm et Diderot. Correspondance littéraire, philosophique et critique, depuis 1753 jusqu'en 1790. Paris, 1831, 16 vol. in-8. br. 48 f.

Molière. Ses OEuvres complètes, avec les Notes de tous les Commentateurs, recueillies par Aimé-Martin. Paris, Lefèvre, 1826, 8 vol. gr. in-8. pap. vél. fig. de Desenne, premières épr. br. 60 f.

— La même édition, grand papier vélin, figures avant la lettre. br. 120 f.

Klaproth. Tableaux historiques de l'Asie. Paris, 1 vol. in-4. et atlas in-folio, colorié, br. 40 f.

Algarotti. Opere. Venezia, 1794, 17 vol. in-8, *cartonnés.* 54 f.

Gall. Anatomie et Physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier. Paris, 1819, 4 vol. in-4, et atlas gr. in-fol. br. 350 f.

Grégoire. Histoire des Sectes religieuses. Dernière édition. Paris, 1828. 5 vol. in-8. br. 25 f.

Geoffroy. Cours de Littérature dramatique. Seconde édition. Paris, 1825. 6 vol. in-8. br. 18 f.

Dulaure. Histoire civile et morale des environs de Paris, 7 vol. in-8. fig. br. 1829. 50 f.

Florian. Ses OEuvres complètes. Nouvelle édition, ornée de deux portraits et de 80 jolies gravures d'après Desenne. Paris, 1829, 16 vol. in-18, grand-raisin vélin. br. 36 f.

La Fontaine. Ses OEuvres. Edition donnée par M. Walckenaer. Paris, Lefèvre, 1822, 6 vol. in-8. papier superfin, fig. br. 42 f.

Ségur. Mémoires ou Souvenirs et Anecdotes. Paris, 1827, 3 vol. in-8. br. 15 f.

— Ses OEuvres complètes. Paris, 1824-30, 33 vol. in-8, papier vélin. br. 180 f.

Jal. Scènes de la vie maritime. Paris, 1832. 2 vol. in-8, vignettes. br. 21 f.

Dante (Le). Le Paradis, l'Enfer et le Purgatoire. Paris, traduction de M. Artaud, 1811 à 1813. 3 vol. in-8, et atlas in-4. br. 30 fr.

Cervantes. El ingenioso Hidalgo Don Quijote de la Mancha. Paris, 1825. 6 vol. in-32, papier vélin. br. 15 f.

Biblioteca poetica italiana, scelta e publicata da A. Buttura. Paris, 1820, 30 vol. in-32. papier vélin. br. 50 f.

Biblioteca di Prose italiane scelta e publicata da A. Buttura. Parigi, 1825. 10 vol. in-32. pap. vél. br. 15 f.

Ligne (Prince de). Ses Mémoires. Dernière édition. Paris, 1825. 5 vol. in-8. br. 30 f.

Sévigné (madame de). Ses Lettres. Edition publiée par M. Gault de Saint-Germain. Paris, 1823, 12 vol. in-8. avec 25 portraits. br. 36 f.

Répertoire du Théâtre Français, avec des Commentaires par Voltaire, Racine, La Harpe, etc., et des Notices, par MM. B. Picard et Peyrot. Paris, 1829, 4 vol. gr. in-8. à deux colonnes. Papier vélin, portraits. br. 60 f.

Fritot. Cours de Droit naturel, public, politique et constitutionnel. Paris, 1827, 4 vol. in-18. br. 8 f.

Mémoires de Napoléon, écrits à Sainte-Hélène, sous sa dictée, par les généraux qui ont partagé sa captivité. Deuxième édition. Paris, 1830, 9 vol. in-8. br. 42 f.

Millin. Voyage en Savoie, en Piémont, à Nice, et à Gênes. Paris, 1816, 2 vol. in-8. br. 12 f.

— Voyage dans le Milanais, à Plaisance, Parme, etc. Paris, 1817, 2 vol. in-8. br. 12 f.

Goethe. Ses OEuvres dramatiques, traduites de l'allemand. Paris, 1825, 4 vol. in-8. br. 12 f.

Servadio (César), Leçons de Littérature italienne. Paris, 1833, 1 vol. in-12. br. 2 fr. 50 c.

Robello. Grammaire italienne élémentaire en 30 leçons. Paris, 1829, 1 vol. in-12. br. 3 f. 50 c.

Manzoni. I Promessi Sposi, storia milanese del secolo xvii. Parigi, 1830, 3 vol. in-12. br. 7 f. 50 c.

Michaud. Histoire des Croisades. Quatrième édit. Paris, 1825-29, 6 vol. in-8. br. 42 f.

Goldoni. Scelta di alcune Commedie. Parigi, 1835, 1 vol. in-12. br. 4 f. 50 c.

Plutarque. Les Vies des hommes illustres traduites du grec, par Amyot, avec les notes et les éclaircissemens donnés par Brotier, Dacier et Vauvilliers. *Paris*, 1811, 16 vol. in-12. br. 32 f.

Bacon's Works. London, 1819, 10 vol. gr. in-8. *br.* en carton. 100 f.

Jump (John). Grammaire de la langue anglaise à l'usage des Français. Paris, 1829, 1 vol. in-12. br. 2 f. 50 c.

Quatremère (Etienne). Recherches critiques et historiques sur la Langue et la Littérature de l'Egypte. Paris, 1808, 1 vol. gr. in-8. br. 5 f.

A Pocket Dictionary of the English and spanish languages. Paris, 1827, 2 vol. in-16. br. 5 f.

Tressan. Ses OEuvres, précédées d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages, par Campenon. Paris, 1823, 10 vol. in-8. fig. br. 50 f.

Touchard-Lafosse. Histoire de Paris. 5 vol. in-8, fig. br. 1834. 20 f.

Vattel. Le Droit des Gens, ou Principes de la loi naturelle. Nouvelle édition. Paris, 1830, 2 vol. in-8. br. 12 f.

Sarrasin (Adrien de). Ses OEuvres. Paris, 1825, 6 vol. in-18. gr. raisin, fig. br. 20 f.

Lacépède. Histoire naturelle des Quadrupèdes, Ovipares, Serpens, Poissons et Cétacées. Nouvelle édition. Paris, 1819, 5 vol. in-8. ornés de 115 pl. coloriées. br. 50 f.

Sertum Botanicum. Collection choisie de Plantes les plus remarquables par leur élégance, leur éclat ou leur utilité, in-fol. Bruxelles, 1831; 600 planches coloriées, avec texte en papier vélin. Ouvrage d'une belle exécution. 600 f.

Voltaire. La Henriade, édition ornée de dessins lithographiques d'Horace Vernet, Mauzaisse, etc. Paris, Dubois, 1825, 1 vol. gr. in-fol. en livraisons. 100 f.

Bacler d'Albe. Souvenirs pittoresques d'Italie et d'Espagne. Paris, Engelmann, 34 livraisons in-fol. oblong. 70 f.

Laborde (Alex. de). Voyage pittoresque et historique de l'Espagne. Paris, impr. de Didot l'aîné, 1807-1820, 4 vol. gr. in-fol. en livraisons. 600 f.

Serpette de Marincourt. Histoire de la Gaule. Paris, 1825, 3 vol. in-8. br. 9 f.

Hooker. Musci Exotici, containing figures and descriptions of new or little known foreign mosses and other Cryptogamic subjects. London, 1820, 2 vol. in-4, ornés de 176 planches coloriées. br. 200 f.

— British Jungermaniæ, containing a colored figure of every species, with its history and description. London, 1816, in-fol. br. 280 f.

Guizot. Collection des Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre. Paris, 1827, 25 vol. in-8, br. 75 f.

Bayle. Dictionnaire historique et critique. Dernière édition. Paris, Desoër, 1820, 16 vol. in-8, br. 80 f.

Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture. Paris, 1832 1836, tomes 1 à 24 in-8, br. Par souscription, chaque volume. 3 f. 60 c.

Il est présumable que cet ouvrage formera environ 50 volumes qui paraissent de deux en deux mois.

Francklin. Lettres d'un Voyageur Américain, ou observations morales, politiques et littéraires sur l'état de la France et de quelques autres contrées de l'Europe, de 1815 à 1818. Paris, 1823, 2 vol. in-12. br. 3 f.

Voyage de Humphry Clinker, par l'auteur de Roderic-Randon. Paris, 1826, 4 vol. in-12 br. 6 f.

Le Nouvel Anacharsis dans la Nouvelle Grèce, ou l'Ermite d'Epidaure. Paris, 1828, 2 vol. in-12. fig. br. 3 fr.

Jacob. Le Frondeur, suite de l'Ermite de la Chaussée d'Antin. Paris, 1829, 1 vol. in-12, fig. br. 1 f. 50 c.

VOYAGES EN FRANCE ET AUTRES PAYS, en prose et en vers, par Racine, La Fontaine, Regnard, Chapelle et Bachaumont, Hamilton, Voltaire, Piron, Gresset, Fléchier, Le Franc de Pompignan, Bertin, Desmahis, Bérenger, Bret, Bernardin de Saint-Pierre, Parny, Boufiers, etc., 3e édition. Paris, 1818, 5 vol. in-18, ornés de 36 jolies vignettes. 10 f.

TREIZE VIGNETTES pour les OEuvres de Regnard, exécutées par MM. Lefèvre, Burdet, Leroux, Blanchard, Fauchery, Bein et Müller, d'après les dessins de Desenne.

Épreuves avant la lettre, et eaux-fortes sur papier de Chine. 84 f.

Idem avec lettres grises, sur papier de Chine, tirées, ainsi que les épreuves avant la lettre, à très petit nombre. 36 f.

Idem avec lettre sur papier blanc. 20 f.

Cette charmante collection, destinée à faire désormais l'ornement de toutes les éditions in-8 de Regnard, est la dernière production d'Alexandre Desenne, et son chef-d'œuvre au jugement de tous les artistes.

